



Rev. 152

DANS LA PRESSE

# LU

UNIVERSELLE

REDACTION - ADMINISTRATION  
13, QUAI VOLTAIRE, PARIS (7<sup>e</sup>)  
ADRESSE TELEGRAPH. VUJOUR  
C/C POSTAUX : PARIS 660-15

DIRECTEUR :  
ALFRED MALLET  
TEL. : LITRE 08-14 et la suite

LA NUIT TRAGIQUE DE CLICHY

## Le film d'un drame politique



La Commission des matières premières siège à Genève

Arrêtera-t-on la  
course à l'autarchie ?



Le match Degrelle-van Zeeland



LES SECRETS DE L'ÉCRAN

ET

Le panorama complet  
de l'humour international

24 PAGES

2 FRANCS

**LU LIT POUR VOUS 3000 JOURNAUX PAR SEMAINE**

# LA DEFENSE DU « TIERS-ETAT »

## Une "confédération des classes moyennes"

Discours de M. EDOUARD DALADIER, à la séance du Comité exécutif du Parti Radical-Socialiste.

Parfois, leur voix se fait difficilement entendre tandis que nous parvenons les protestations des puissantes sociétés anonymes ou les revendications des grands syndicats prolétariens. Cependant, les statistiques enseignent, comme l'a montré Francis Delaisi en de lumineux articles, que, si dix-huit mille administrateurs de vastes sociétés anonymes occupent quatre millions de travailleurs salariés, il existe près de deux millions de patrons qui emploient chacun moins de dix ouvriers, mais qui dirigent au total plus de cinq millions de travailleurs. On voit l'importance économique, sociale et politique, de ce fait trop ignoré ou méconnu que le patronat français est formé de près de 99 p. 100 de chefs d'entreprises petites ou moyennes et qu'ils emploient 57 p. 100 de la main-d'œuvre française. Il serait infiniment souhaitable, dans l'intérêt même du maintien de l'équilibre social, que s'organisât rapidement dans notre pays une Confédération des classes moyennes françaises. Le parti radical en souhaite ardemment la création. Il est résolu à respecter, si cette confédération s'organise enfin, son entière indépendance politique mais aussi à l'aider par tous ses moyens à défendre les intérêts légitimes de ces classes dont la prospérité est l'une des conditions essentielles de l'expansion économique française et de la permanence de la démocratie. — (12-III.)

## UN PLAN

par MARCEL DEAT.

### L'ŒUVRE :

Il paraît qu'on va s'occuper sérieusement des classes moyennes. Après les avoir ignorées, tout le monde découvre leur existence. Les partis multiplient à leur endroit les déclarations d'amour. La C.G.T. n'est pas la dernière à proclamer que leur sort importe autant que celui de la classe ouvrière. A gauche, on sent la nécessité de se les attacher, pare qu'elles seules assurent au Rassemblement populaire la majorité, parce que, sans elles, le prolétariat risquerait d'être coupé de la nation. A droite, bien entendu, on voudrait les débaucher.

Défendre les classes moyennes, c'est leur assurer les larges crédits dont elles ont besoin, à long terme, à très bon marché, avec toutes les facilités désirables de paiement. Et cela suppose une organisation du crédit que la réforme de la Banque de France, réduite à une mutation de personnes, n'a pas même ébauchée.

La défense des classes moyennes exige donc un plan. Leur condition répugne autant à l'anarchie qu'à l'étatisme. Elles ne sauraient être ni caporalisées, ni livrées à des forces qui se jouent d'elles. Si donc on entend placer sous le signe du néo-libéralisme

Lire en page 20 :

### Le film d'un drame politique :

La nuit tragique de Clichy

une tendresse inédite pour des éléments jusqu'ici négligés, c'est trop de naïveté ou de rouerie. Et si les intéressés eux-mêmes s'avisent de refluer dans le camp de leurs pires adversaires, c'est que vraiment ils mériteraient leur destin. — (15-III.)

## DÉFINITIONS

par PIERRE DOMINIQUE.

### LA REPUBLIQUE :

Je découvre dans ces « classes dites moyennes » au moins trois catégories : la catégorie de ceux qui vivent seuls d'un travail effectué avec des instruments dont ils sont propriétaires ; la catégorie de ceux qui font vivre de ce travail un petit nombre de gens ; la catégorie de ceux qui font vivre de ce travail un plus grand nombre de gens, et qui cependant n'ont pas un niveau de vie supérieur à celui de l'ingénieur, du professeur de Faculté ou du préfet.

« Prolétariat » et « classes moyennes » prennent ainsi un sens très nouveau, et je demande — pour pouvoir fixer le plafond des classes moyennes — jusqu'à quel salaire, quand on est un salarié, on demeure dans la « classe des prolétaires » et si, par exemple, le préfet à 200.000 francs ou l'ingénieur à 150.000, sont des prolétaires ? — (5-III.)

## L'INTERÊT GENERAL

par LUCIEN LAURAT.

### LE PEUPLE :

Ce qu'on appelle les « nouvelles classes moyennes » (personnel de maîtrise, intellectuels salariés, employés plus

qualifiés) sont en réalité des salariés à mentalité spéciale.

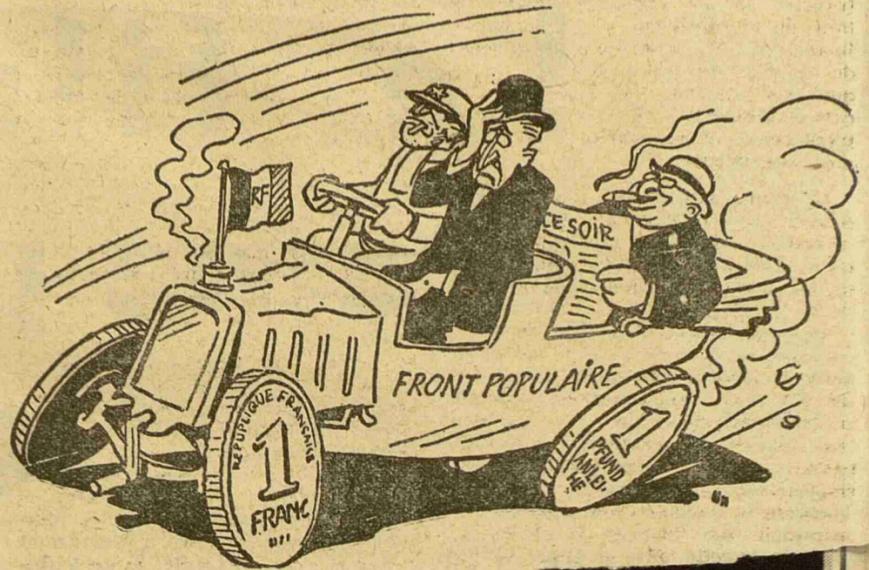
En ce qui concerne les « vieilles classes moyennes », nous sommes en présence d'une catégorie sociale d'un autre genre. Sans qu'elles soient salariées, la rémunération de leur travail est rognée par les clients, fournisseurs et banquiers dont ils dépendent. Nous en reparlerons. Bornons-nous à dire pour l'instant que les artisans, les petits industriels et commerçants, qu'ils travaillent seuls ou avec un petit nombre de salariés, se trouvent aujourd'hui dans bien des cas, M. Pierre Dominique a raison de le souligner, dans une situa-

tion qui n'a rien d'enviable et « jouissent » d'un revenu dont toute jouissance est exclue.

Qu'est-ce qui amenuise leurs « bénéfices » (si l'on peut dire) de manière si ruineuse ? Une fois de plus, nous en arrivons à dénoncer l'œuvre de ce que M. Jean Dessirier appelle le « secteur abrité »... les grands trusts, pour lesquels l'intérêt particulier prime l'intérêt général.

Toute l'action de la C.G.T., depuis des années, vise au contraire à juguler les intérêts particuliers au nom de l'intérêt général (qui englobe l'intérêt des classes moyennes !) — (17-III.)

BLUM ET SA « PAUSE »



— Il y en aura bientôt une plus longue, car l'

## La Crise est-elle te

Extrait d'une conférence prononcée par le président de la fédération

### LA REPUBLIQUE :

On a longtemps discuté et l'on discutera longtemps encore du fait de savoir s'il existe ou non un cycle économique, s'il y a vraiment des alternances régulières de hausse et de baisse. Je ne fournirai aucun élément à cette controverse, mais je constaterai simplement que s'il est vrai que l'activité économique est à la fois fonction de la production et des échanges — ce que personne ne contestera — à l'heure actuelle la production s'est anormalement développée par rapport aux échanges, et que d'autre part, dans la production elle-même, il est une part importante qui est militaire et nullement économique.

Le seul fait que l'on éprouve des craintes, plus ou moins fondées, plus ou moins diffuses, sur le caractère durable de la reprise actuelle et sur les moyens d'empêcher une catastrophe prouve que les hommes ont cessé d'avoir confiance dans ce que l'on appelait orgueilleusement le libre jeu des forces économiques.

L'affirmation libérale a vécu. D'aucuns lui opposent d'autres formules : celle de l'étatisme, celle du collectivisme. Pour ma part, repoussant l'une et l'autre, je crois cependant qu'il est nécessaire d'orienter l'économie, de diriger l'économie.

Lorsque le gouvernement des Etats-Unis stérilise l'or qui afflue dans les banques américaines et s'efforce d'éviter une inflation de crédit, fût-elle même gagée sur de l'or, j'ai bien le

droit de dire que ces hommes, que ces gouvernements cherchent à prévoir ce qui se passera, et à préparer les mesures qui pourront empêcher la crise ou à monter les mécanismes dont le déclenchement automatique se produira en cas de péril.

Ceci me paraît être, précisément de l'économie dirigée, dans la meilleure acception de la formule, c'est-à-dire un contrôle large, une orientation générale, un encadrement compréhensif des forces économiques, et non point un interventionnisme maladroit, tâtonnant et qui est la fausse monnaie de l'économie dirigée. Beaucoup d'hommes qui refusent d'admettre l'économie dirigée se servent pourtant de cette fausse monnaie.

En France, on nous a dit que tout irait bien si l'on stabilisait les monnaies, et l'accord d'alignement monétaire fit naître de grandes espérances. Je n'en méconnais certes pas la valeur, mais il n'est qu'une première étape, et la seconde n'est pas encore commencée.

Les Anglais et les Américains se trouvent fort bien de leur politique monétaire, et ils estiment que les conditions économiques ne sont pas encore assez stables pour que la stabilisation des monnaies vienne consacrer celle des relations internationales.

Ce point de vue, les Anglo-Saxons l'ont exposé bien souvent, et notamment à la conférence économique et monétaire de Londres. En admettant qu'ils eussent eu raison alors est-il bien certain qu'ils ont encore

raison à l'heure actuelle ? Non, car c'était alors en 1931, et aujourd'hui, la prospérité internationale des points, et un vigoureux pouce pourrait peut-être remettre de l'ordre dans le monde.

Je suis arrivé à cette conclusion que, d'une part, il y a dans la situation internationale actuelle des germes féconds de reprise économique, mais que leur action est contrariée par un esprit de spéculation excessive, et par une atmosphère empoisonnée de menaces de guerre et d'armements. D'autre part, l'économie mondiale évolue et, s'éloignant des formules du libéralisme pur, elle s'oriente vers des formules d'économie dirigée.

Sans doute, il faut prendre garde que, de ces formules, nous ne glissions vers d'autres, qui seraient bel et bien celles de la dictature. Pour éviter ce glissement déplorable et pour écarter de nous le spectre menaçant de la guerre, je crois à la collaboration des trois grandes démocraties française, anglaise, américaine, sans oublier Belgique, Hollande et Etats septentrionaux.

A défaut d'une conférence internationale, qui serait bienfaisante mais peut-être de réalisation encore difficile, une entente entre ces démocraties, après avoir écarté les périls qui nous menacent, pourrait contribuer au rétablissement d'un minimum d'ordre international qui, pour le monde du travail, est seul susceptible de permettre le rétablissement de la prospérité. — (16-III.)

# L'EMPRUNT

DEVANT

## L'OPINION INTERNATIONALE

### Le triomphe de Léon Blum

MORNING POST, Londres (Conserveur) :

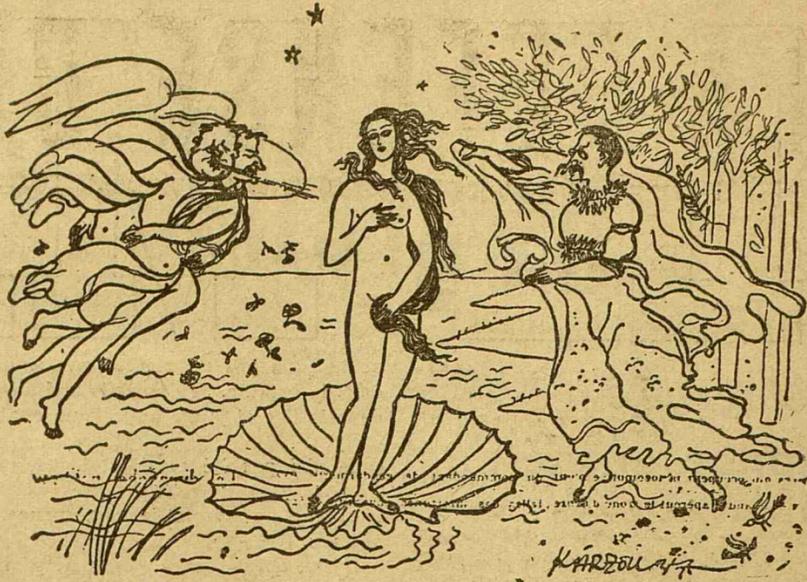
Le grand succès du nouvel emprunt français est un signe extérieur éclatant du changement que la situation financière de la France a subi au cours de ces derniers jours. Il y a à peine quelques semaines, les capitaux français émigraient, le franc se maintenait péniblement et la confiance manquait plus que jamais.

M. Blum avait bien une majorité solide, mais cette solidité de son gouvernement ne faisait que précipiter la crise, puisque le président du Conseil semblait repousser toute modification de sa politique. Quelques jours après, il annonça soudain l'abolition de toutes les mesures de contrainte décrétées en automne dernier contre les détenteurs de l'or. Le gouvernement français ne traitera donc plus les capitalistes comme des criminels qu'il faut pourchasser, mais comme des membres respectables de la communauté dont on demande la collaboration pour la restauration des finances de l'Etat. La réponse à cette offre de paix a été immédiate. Le Parlement a voté le projet de loi à une majorité écrasante, y compris une grande partie de l'opposi-

tion. Les capitaux ont pris le chemin du retour, le franc a été consolidé, et le nouvel emprunt vient d'être souscrit avec un enthousiasme et une promptitude comme on n'en a pas vu en France depuis des années.

Certes, les conditions de l'emprunt sont particulièrement avantageuses pour les souscripteurs, et le paiement du coupon en livres, dollars ou francs, au gré de l'épargnant, est une innovation intéressante, qui représente l'équivalent moderne de la clause-or maintenant abolie. Mais le facteur « confiance » a une importance bien plus grande encore. La politique consistant à provoquer l'antagonisme entre deux parties de la communauté sur lesquelles le gouvernement doit s'appuyer s'il veut obtenir les ressources financières nécessaires, a été une concession malheureuse aux exigences de l'extrême-gauche. Tant que cette tendance n'était pas renversée, aucun espoir de progrès n'était permis, et M. Blum a fait preuve de courage et d'habileté en changeant de tactique sans perdre les sympathies de ses partisans. L'abnégation des mesures frappant les détenteurs du métal jaune et la réduction des dépenses pourraient être considérées comme un aveu de défaite, mais la façon dont cette volte-face a été faite n'a fait qu'augmenter le prestige et la stabilité du gouvernement.

(13-III.)



[d'après BOTTICELLI]

La Renaissance de la confiance

L'Intransigeant, Paris.

### Il faut en féliciter la France entière

LA LIBRE BELGIQUE (Catholique), Bruxelles :

La première tranche de l'emprunt qui était fixée à cinq milliards, a été couverte en quelques heures. « La bataille est gagnée », écrit le Populaire. Sans doute, mais c'était une bataille sans adversaire. Le mouvement patriotique fut si bien déclenché que M. de Kerillis lui-même, pris de remords, rectifia son vote de la Chambre.

Sur une trentaine de journaux importants que j'ai dépouillés, hier, je n'en ai trouvé que deux pour minimiser ce succès surprenant. L'un s'inquiète parce qu'il craint qu'après avoir donné la garantie de change pour remplir les caisses du trésor, on ne puisse stabiliser l'autre monnaie à un taux voisin du taux actuel. L'autre se demande quelle est la part de l'étranger dans la réussite. Ces réserves d'ailleurs sont faites sans acrimonie.

On dit que le Conseil des Ministres a cru devoir féliciter M. Vincent Auriol. Ce n'est pas M. Vincent Auriol qu'il faut féliciter, mais la France tout entière et tout spécialement l'opposition.

Ce petit événement peut servir d'utile leçon à ces journalistes étrangers qui viennent passer quatre jours en France et qui, rentrés chez eux, apportent sur la psychologie française des conclusions qui seraient effarantes, si elles n'étaient d'abord prodigieusement drôles. (16-III.)

### Paroles aigres-douces

NATIONAL-ZEITUNG, Essen :

M. Auriol a été vivement félicité par ses collègues du ministère pour le succès de l'emprunt. Ces félicitations ne manquent pas d'un certain effet comique. Car à partir du moment où Blum et Auriol ne savaient plus à quel saint se vouer pour conjurer la faillite menaçante, ils cédèrent aux injonctions de leurs collègues radicaux et changèrent de fond en comble leur politique financière en faisant appel au concours de techniciens qui ne s'étaient pas montrés particulièrement indulgents pour le gouvernement de Front populaire.

Et l'on ne peut s'empêcher de penser aux pharisiens en lisant dans le Populaire que le gouvernement Blum a ressuscité le crédit public. Rien, en effet, n'est plus inexact que l'affirmation selon laquelle ce succès serait dû à Blum et à ses partisans marxistes. — (15-III.)

### Trois enseignements

WALL STREET JOURNAL, New-York :

Les résultats de l'emprunt français montrent : 1° qu'un appel patriotique est toujours très puissant en France ; 2° que la masse du capital inactif est toujours attirée par un emprunt présentant de solides garanties monétaires même données par un gouvernement dominé par les doctrines socialistes ; 3° que M. Blum inspire confiance et a jugé admirablement la psychologie de ses compatriotes. (13-III.)

### Leçon pour l'Europe

WELTBLETT, Vienne :

Le succès éclatant de l'emprunt français prouve que M. Blum a avec lui toute la nation lorsque l'exigent la gravité de l'heure et la grandeur de la tâche. Un tel événement ne saurait passer inaperçu de l'Allemagne et de l'Italie, que l'on voit actuellement préoccupées de la question d'un nouveau pacte occidental. Tout cela montre en outre que l'Autriche a toujours été sage d'éviter toute liaison unilatérale avec une puissance déterminée, et de pratiquer une politique étrangère vraiment européenne. (13-III.)

## Les Cycles Economiques Existents

ECONOMIST, Londres :

On parle beaucoup depuis quelque temps de fluctuations économiques cycliques. Même les communistes admettent que le commerce marque parfois une courbe ascendante, tandis que les Bourses n'ignorent pas qu'il peut décliner. Mais peut-on vraiment parler de « cycles » ? Ou bien ne sont-ce que des hauts et des bas qui n'ont rien de régulier ?

Plusieurs économistes distingués — notamment le professeur Cassel — ont cru pouvoir démontrer qu'il n'y a point de mouvements cycliques et qu'il ne s'agit que de sauts désordonnés. Le professeur MacGregor estime, par contre, que ce point de vue est erroné. Il déclare qu'il est facile de distinguer entre un mouvement irrégulier et une alternance cyclique.

Selon lui, il y a quatre conditions essentielles qui caractérisent un cycle économique.

D'abord, la courbe ne doit pas changer la direction générale entre le point le plus haut et le point le plus bas.

Ensuite, entre le point culminant et le point le plus bas, la courbe doit dépasser la ligne moyenne et ne pas se maintenir sur le niveau normal.

En troisième lieu, la ligne qu'on tracerait entre les points successifs les plus hauts doit être soit parallèle, soit régulièrement convergente ou divergente par rapport à la ligne tracée entre les points successifs les plus bas.

Enfin, les deux points doivent être suffisamment éloignés l'un de l'autre pour que l'influence cyclique ait eu le temps de se faire sentir.

Il y a trois indices de changements économiques : le nombre des ouvriers employés, la situation dans le bâtiment le niveau des prix. Le professeur MacGregor nous en donne un tableau comparatif, de 1869 jusqu'à la Grande Guerre.

ANNEES CULMINANTES		
Bâtiment	Nombre des ouvriers occupés	Prix
1865	1865	1864
1873	1872	1873
1881	1882	1883
1889	1890	1891
1897	1899	1900
1906	1906	1907

ANNEES DE DEPRESSION		
Bâtiment	Nombre des ouvriers occupés	Prix
1868	1868	1870
1878	1879	1879
1885	1886	1886
1893	1893	1896
1901	1904	1903
1908	1909	1909

Comme on l'a vu, l'intervalle entre le plus haut et le plus bas varie de 5 à 11 années. Cependant, il n'y a eu qu'un seul intervalle de 5 ans, un intervalle de 6 ans et un intervalle de 11 ans, contre 9 intervalles de 7 ans, 8 de 8 ans, 6 de 9 ans et 4 de 10 ans. La moyenne est donc de 8 ans envi-

ron. Ce mouvement cyclique avait été troublé par la guerre. Néanmoins, les booms de 1920 et 1929 étaient bien marqués par le caractère cyclique traditionnel.

9 années 1/4 s'étaient écoulées, entre l'été 1920 et l'automne 1929, soit une période se rapprochant de la moyenne de 8 ans d'avant-guerre.

8 ans 1/4 se seront écoulés vers l'hiver 1937-1938. Ainsi, Noël 1937 nous promettrait la répétition de 1929.

Néanmoins, on ne saurait faire de prédictions aveugles, sans tenir compte de conditions particulières existant dans chaque pays. Ainsi, la vraie crise n'a commencé en France et en Belgique qu'en 1932. La reprise date dans les pays du bloc-sterling de 1932, aux Etats-Unis, et en Allemagne de 1933, en France de l'automne 1935 et en Hollande et Suisse de l'automne 1936.

Il faut également tenir compte du fait que l'apparition des périodes cycliques a suivi l'adoption générale de l'étalon-or en 1870 ; que la France, la Belgique et l'Allemagne qui n'étaient pas encore revenues à l'étalon-or après 1920, ont évité la crise de 1920-1923 ; et que le mouvement cyclique doit être différent dans un monde qui aura répudié l'étalon-or...

...On peut donc considérer que les cycles économiques sont bien une réalité, et que l'intervalle moyen entre le haut et le bas est de 8 à 10 ans, mais qu'ils dépendent aussi de la politique, ainsi que du taux d'intérêt et du mouvement des capitaux. — (6-III.)

# LE MAZEL

## Degrelle lance un défi...

LE PAYS REEL (rexiste) :

Le peuple est dans nos rangs et avec nous. Nous allons défier le régime. Nous verrons s'il osera venir devant nous. Evidemment, les politiciens se disent toujours : « Nous sommes dans la maison. Barricadons-nous. La citadelle est imprenable, nous en gardons les murailles. S'imaginent-ils que nous allons les laisser pendant trois ans encore dans leur repaire ? Nous avons chez eux des hommes décidés à nous jeter du haut de ces murailles des cordes au moyen desquelles nous monterons à l'assaut. Le pays ne veut plus du régime actuel et il aura raison des politiciens. (Acclamations). Qui pourrait le défendre ce régime ? Qu'on nous dise ce qu'il a fait pour calmer les justes colères du peuple !

« Certes, on a pu dire de nous : « Ils sont jeunes. Ils sont sans expérience. Ils feront des gaffes ». Nous avons fait des gaffes. Nous en ferons sans doute encore. Mais il y avait à Rex quelque chose que les politiciens ne comprennent plus : une âme.

« Le pays honnête a été vaincu, il faut le reconnaître. Nous avons eu beau prendre le pays en main, on l'a eu, on l'a roulé. Cent cinquante politiciens ont été plus forts que nous ! « L'affaire est réglée » dit-on. Nous ne la laisserons pas se régler ainsi. (Applaudissements). Nous ne nous laisserons pas faire. Puisqu'il est impossible au pays d'obtenir justice normalement, nous prendrons d'autres méthodes. Nous n'aurons la justice que quand nous serons les maîtres.

C'est maintenant, continue M. Degrelle, qu'on va voir où est le pays et ceux qui sont cramponnés à leur mandat. Olivier, député démissionnaire, père de cinq enfants, pouvait se cramponner à son mandat. Il a dit : « Voilà mon mandat ! Je l'offre au peuple ! »...

On nous dit : « Et s'ils se mettent tous contre vous ?... » Tant mieux ! On nous a dit : « Et s'ils présentent Van Zeeland ? » Eh bien ! d'accord. Ce que nous demandons, c'est un plébiscite. C'est la Belgique qui, par la voix de Bruxelles, choisira entre le régime à l'agonie et le pays nouveau. Qu'il vienne donc, Van Zeeland, soit ! Nous

ne lançons pas un rexiste quelconque dans la bataille. Je descends moi-même dans la lice et je me battraï, un contre cinq !

Je n'ai pas été candidat le 24 mai. Si nous gagnons cette fois, je passerai la place à un autre et je recommencerai ailleurs.

Il faut permettre au peuple de parler. Tant qu'on étouffera la voix populaire on entretiendra l'agitation.

En sortant d'ici, vous trouverez aux portes des sacs de pommes de terre. Videz-y vos portefeuilles. C'est vous qui payerez les élections qui ne coûteront pas un sou au pays et qui le sauveront.

Si, dans quarante jours nous avons conquis la capitale, nous aurons le droit, mandatés par le peuple, de nous tourner vers le palais du roi et de dire : « Sire, le peuple a parlé à Bruxelles ; il a maintenant le droit de parler partout ! » — (Discours prononcé par Degrelle, le 7 mars, à Bruxelles.)

## ... Van Zeeland l'accepte

L'INDEPENDANCE BELGE (officieux) :

Je me présenterai seul. Je ne demanderai l'investiture à aucun groupe. Je ne représenterai aucun parti, quel qu'il soit. Je n'attaquerai ni le parti rexiste, ni aucun autre. Je n'aurai derrière moi que ceux qui voudront librement me donner leur approbation.

J'ai gardé, et je me suis efforcé de garder dès le début, la même position. Je me suis tenu volontairement en dehors des partis. Mes convictions personnelles sont aussi profondes, aussi vives et aussi respectables que celles de n'importe lequel d'entre vous, à quelque groupe qu'il se rattache. Je me suis efforcé d'en faire abstraction dans toute la mesure du possible pour rechercher chaque fois, dans chaque cas, uniquement et exclusivement la solution nationale, la solution d'union nationale, la solution du redressement national. C'est sur cette position-là, c'est de cette manière-là que je demanderai aux électeurs de Bruxelles de dire s'ils sont derrière moi ou derrière d'autres.

Je n'attaquerai personne. Je veux donner à mon action le caractère qu'elle a eue jusqu'à présent, le caractère constructif, le caractère de l'intérêt national.

Je m'y efforcerai du mieux que je pourrai. Je sais que je m'engage dans une voie semée de dangers et qui, je le dis tout simplement, ne m'attire pas beaucoup. Si je le fais, c'est dans le même esprit que celui qui m'a conduit à cette place : c'est parce que je crois qu'en ce moment c'est tout simplement un devoir. — (Discours prononcé à la Chambre, le 9 mars.)

## VAN ZEELAND A TORT

LA NATION BELGE (nationaliste) :

La personne de l'honorable Premier ministre n'est pas en cause. En toute autre occurrence, l'immense majorité des citoyens belges eussent été certainement heureux de manifester leur estime à l'homme honnête, courageux et consciencieux qu'est l'ancien vice-gouverneur de la Banque Nationale. Mais sur le terrain électoral, dans les circonstances actuelles, M. van Zeeland cesse d'être quelqu'un aux yeux des électeurs pour représenter quelque chose. A commencer par l'ensemble des organisations qui l'ont choisi pour leur candidat. Parmi ces organisations, la plus remuante, la plus évidente est le parti de M. Vandervelde.

Il nous semble que la place d'un chef de gouvernement n'était pas sur l'estrade électorale, surtout au moment où les passions sont déchaînées et où la dignité du Premier ministre, homme de Cabinet avant tout, risque d'être quelque peu houleuse dans des mouvements de foule en sens divers. M. van Zeeland a-t-il aussi songé qu'il se condamne non seulement à être élu, ce qui paraît assez facile, mais élu triomphalement ?... Pour peu que le chiffre de voix obtenu par M. Degrelle soit considérable, par rapport au chiffre de 1936, le gouvernement tout entier subirait une défaite morale qui compromettrait avec lui la majorité, sa politique, son programme et son esprit. — (10-III).

## Le « fair play » de la Démocratie

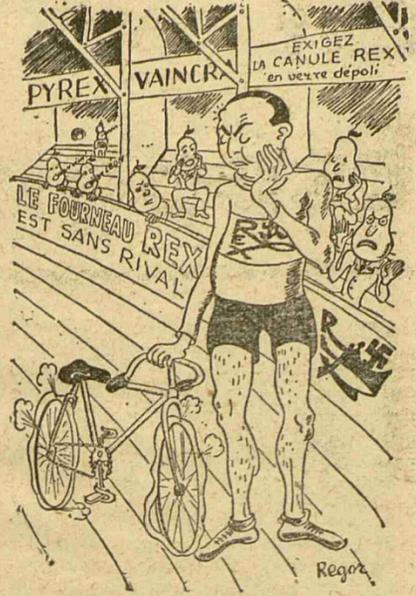
VOORUIT (socialiste), Bruxelles :

Le sens profond de ce plébiscite se traduit par le fait qu'il oppose M. van Zeeland, premier ministre du pays à l'aventurier Degrelle.

Les partis gouvernementaux ont longuement acclamé la déclaration de M. van Zeeland, d'après laquelle il se refusait de poser sa candidature en tant que représentant d'un parti politique. En se faisant plébisciter, il entend défendre toute sa politique gouvernementale. C'est ainsi que ressort le vrai sens de ce scrutin : démocratie ou fascisme ?

Nous ne saurions douter du résultat. Le fascisme sera battu à plate couture.

Au demeurant, la Chambre vient de prendre les mesures nécessaires contre le retour de pareilles provocations. Une loi empêchera désormais qu'on puisse provoquer une élection partielle uniquement au gré de telle ou telle personne. En tout état de cause, la démocratie belge n'a qu'à se féliciter d'avoir adopté le plus parfait fair play. — (11-III).



Faute d'un boyau de rechange... « DISSOLUTION ! DISSOLUTION !... » Le Combat, Bruxelles.

## Contre les « bienfaits » de l'ordre actuel

VOLK EN STAAT (nationaliste flamand) :

Au sein du Parlement même, on vient de déclarer que M. van Zeeland entend défendre le régime existant. Il veut le défendre contre tous ceux qui en demandent l'amendement. Nous estimons que cette attitude de M. van Zeeland est des plus malheureuses puisqu'elle provoque tout simplement la réaction hostile des électeurs ayant des motifs sérieux pour protester contre les « bienfaits » de l'ordre actuel.

Nous et notre mouvement, nous sommes naturellement opposés à tout ce qui est figé et immuable. Nous voulons le renouveler et le rajeunissement de toutes les valeurs y compris du mode de gouvernement. Et ce fait seul décide de notre attitude, fussent même les autres grands partis comme un seul homme se grouper derrière M. van Zeeland. — (10-III).

73 bis, QUAI D'ORSAY, PARIS.

### L'EUROPE NOUVELLE

DIRECTEUR : MADELINE LE VERRIER

LISEZ DANS LE NUMERO DU 20 MARS 1937

Locarno N° 2 par Pierre Brossolette

La fin d'une légende par Roger Auboin

A propos des classes moyennes par Georges Izard

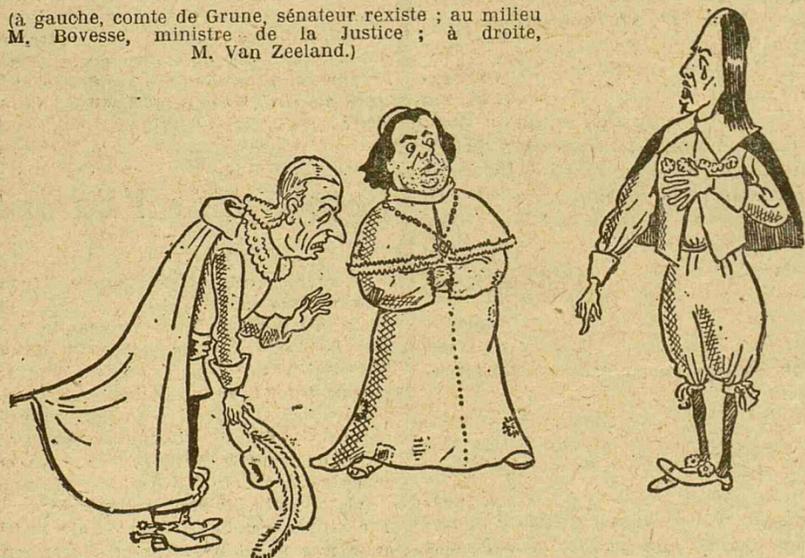
Nouveau régime bancaire en Belgique par Charles Roger

EN VENTE PARTOUT :

24 pages : Prix 2 francs

73 bis, Quai d'Orsay, Paris (7)

(à gauche, comte de Grune, sénateur rexiste ; au milieu M. Bovesse, ministre de la Justice ; à droite, M. Van Zeeland.)



« Et où le tuerez-vous, vicomte ? Dans la rue ! » Rex, Bruxelles.

# Un bilan de l'intervention étrangère en Espagne

TIMES, Londres :

Les ressources militaires de l'Espagne étaient bien pauvres en juillet 1936, comme on peut en juger d'après les instructions secrètes de la junte militaire, données avant la révolte. Dans ce document, il était prévu que les garnisons de Logrono, de Burgos, de Valladolid, de Pampelune, de Soria et de Saragosse s'insurgeraient simultanément et que toutes — à l'exception de celle de Saragosse — recevraient l'aide de la garnison de Madrid. On avait pris des dispositions pour protéger les colonnes qui traverseraient la Guadarrama, car il était connu que le Gouvernement avait acheté, pour la garde d'assaut, 26 autos blindées. Chaque colonne devait se faire précéder par un camion spécialement blindé, muni d'un petit canon. « Ne redoutez pas l'aviation gouvernementale, disait l'instruction. Elle n'a que des bombes de 15 livres au plus qui font plus de bruit que de mal ». L'artillerie anti-aérienne n'était même mentionnée.

Sur la Guadarrama, il y eut des soldats de l'armée régulière espagnole et des phalangistes d'un côté ; la garde d'assaut et la milice populaire de l'autre. A présent, la plupart de ces hommes courageux sont morts. Il n'y a plus de camions déguisés en chars d'assaut, plus de vieux avions gouvernementaux ; les autos blindées des gardes d'assaut ont été depuis longtemps jetées à la ferraille, et les bombes de 15 livres ont pris de l'embonpoint.

## L'AVIATION GERMANO-ITALIENNE CONTRE L'AVIATION FRANCO-RUSSE

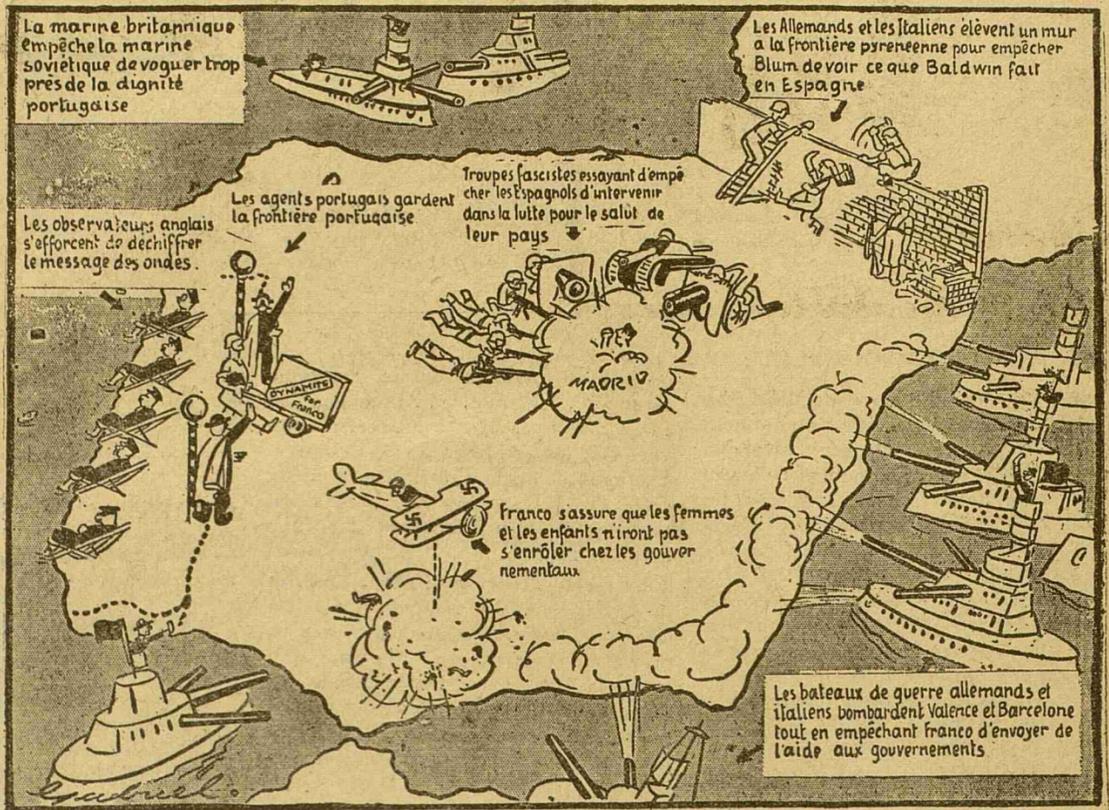
A l'heure actuelle, il y a, chez le général Franco, 100 avions de bombardement allemands et italiens et autant d'avions de combat de la même origine. Les noms de ces types ne sont que trop éloquentes : Junker 52, Heinkel 51, Savoia 81, Caproni 135, Fiat C. R. 32, R. O. 37, et les hydravions Cant et Maecki. Le matériel italien est le plus moderne qui soit. Du côté gouvernemental, il y a 80 avions de chasse russes, quelques Dewoitine 510 français et environ 60 avions de bombardement russes. Les avions soviétiques sont presque tous pilotés par des Russes. Quelques avions sont confiés soit à des Espagnols, soit à des hommes accourus de tous les points du globe. Presque tous ces avions, qu'ils soient gouvernementaux ou nationalistes, ont été introduits en Espagne, après le début de la guerre civile, les trois quarts en violation de l'accord de non-intervention.

## CHARS DE COMBAT ETRANGERS

La motorisation des deux armées en présence n'a pu être réalisée que grâce aux étrangers. Le général Franco a environ 80 petits chars de combat, en partie du modèle allemand pour deux hommes, en partie du type italien Fiat-Ansaldo, également pour deux hommes. Madrid et Barcelone ont moins de chars de combat, tous d'origine soviétique, pour un équipage de trois à quatre hommes ; les gouvernementaux ont en outre vingt autos blindées. Les chars de combat, quoique pour la plupart mauvais — des deux côtés — ont profondément modifié l'aspect de la guerre civile espagnole. Ils sont desservis (mais pas toujours au combat), par un personnel étranger. Les deux partis ont aussi des canons anti-chars, soit allemands de 37 mm., du type de la Reichswehr (lequel a fait ses preuves en Ethiopie, en 1936), soit allemands également, dits « fusils anti-tanks » soit enfin suisses du type Oerlikon.

## FRANCO TROIS FOIS SAUVE

Les deux armées ont leur troupes de choc étrangères, avec des états-majors et des spécialistes étrangers. La défense aérienne de Barcelone a été confiée, dit-on, aux Russes. De l'autre côté, les Allemands ont été chargés de protéger les grandes villes contre les attaques aériennes. Les Allemands se plaignent que leurs canons, dont la rapidité et l'exactitude de tir sont parfaites, sont souvent



LA NON-INTERVENTION FASCISTE

Daily Worker (communiste), Londres.

endommagés sur les mauvaises routes d'Espagne. A trois moments particulièrement critiques, les rebelles ont été sauvés par l'intervention étrangère :

1° En juillet et août, 40 grands avions de bombardement Savoia 81 et Junker 52, permirent au général Franco de transporter ses troupes du Maroc en Espagne et de bombarder la flotte gouvernementale qui bloquait les détroits. L'arrivée de ces troupes africaines mit fin à la paralysie des nationalistes à Guadarrama.

2° Au moins 40 avions de chasse allemands et italiens furent fournis à Franco au courant du mois d'août. En abattant les avions gouvernementaux, plus vieux et plus lents, et en supplantant aux défauts de l'artillerie africaine à Badajoz et à Talavera, ils rendirent possible l'avance de Franco vers Madrid, par la vallée du Tajo.

3° En janvier, les conseillers italiens de Franco décidèrent de tenter une diversion à Malaga, afin de décongester le front de Madrid. Malaga ne serait pas tombée sans l'intervention de l'infanterie italienne et sans le bombardement allemand aérien et naval.

## MADRID DEUX FOIS DEGAGEE

Le gouvernement de Madrid a été sauvé deux fois grâce à l'aide étrangère : en novembre, par suite de l'arrivée opportune d'avions, de chars de combat et de canons russes, et aussi grâce à l'exemple de la brigade internationale. Durant tout ce mois, les Madrilènes purent voir évoluer dans le ciel des avions russes. En janvier, l'offensive contre Pardo, et en février, celle sur le Jarama furent arrêtées par des volontaires étrangers, recrutés par une organisation internationale, le parti communiste.

Il n'y a aucun doute que la première aide étrangère vint d'Allemagne et d'Italie. Les avions « Savoia » qui s'écrasèrent au sol en France, avaient été envoyés le 17 juillet, avant le commencement de la révolte et des avions allemands commencèrent à arriver en août. En même temps — mais sans que le Gouvernement français y fût pour quelque chose — 18 avions français furent livrés à Madrid. D'autres avions allemands et italiens furent envoyés à Franco après la prise de Badajoz. Toutes ces interventions eurent lieu avant le 28 août, date de la signature de l'accord de non-intervention. Après le 28 août et probablement jusqu'en décembre, ni l'Allemagne, ni la France ne semblent être intervenues, par contre, l'Italie envoya en octobre des canons et des artilleurs. Mais en général, cette période fut marquée surtout par l'intervention soviétique.

## L'U.R.S.S. AU SECOURS DE MADRID

Pendant tout le mois d'octobre, l'U. R. S. S. déversait des armes en Espagne, égalant l'effort des puissances fascistes. Cette aide fut payée sur les réserves d'or dont le gouvernement de Madrid est le propriétaire légal. Les envois allemands et italiens furent payés par Franco soit au comptant soit par des accords commerciaux, tels que celui qui réservait à la société allemande « Hisma » le cuivre des mines de Rio-Tinto, ou encore par des accords politiques. Ainsi, Franco prenait l'engagement de ne

jamais participer aux sanctions contre l'Italie et d'interdire aux bateaux hostiles à celle-ci de se ravitailler dans les ports espagnols.

En octobre également, la colonne internationale reçut beaucoup de volontaires qui s'étaient engagés en France. L'Italie et l'Allemagne réagirent, et en novembre, Franco reçut de nouveaux avions allemands ainsi que 40 avions de combat italiens.

A partir de ce moment, on remarqua que les Allemands se réservaient le bombardement, et les Italiens, le combat.

Les Italiens aidèrent également les rebelles à surveiller les ports et à couler 8 bateaux soviétiques.

## LES 60.000 ETRANGERS DE FRANCO

L'Allemagne et l'Italie envoyèrent bientôt des hommes, afin de faire contrepoids à la colonne internationale. Au début, il ne s'agissait que d'Allemands. Des volontaires, choisis dans l'armée allemande, arrivèrent en trois groupes distincts : en octobre, des spécialistes motorisés ; au début de décembre, puis au début de janvier, l'infanterie, au total 12.000 à 15.000 hommes envoyés en grand secret. Par contre, il n'était entré en Espagne, en 1936, que 2.500 volontaires italiens, sans compter les quelques centaines d'Italiens de Rossi qui avaient envahi Majorque en septembre dernier. Du 1<sup>er</sup> janvier au milieu de février, l'Italie envoya en Espagne 40.000 hommes, complètement équipés, avec fusils, grenades à mains, mitrailleuses, camions, essence, tous payés par l'Italie. Ils avaient été recrutés et organisés par le parti fasciste. Cette force expéditionnaire était accompagnée d'hydravions. Il y a également à Cacères 3.000 Irlandais sous les ordres du général O'Duffy. Au total, le général Franco dispose de près de 60.000 étrangers.

## LA BRIGADE INTERNATIONALE

Il est plus difficile de calculer les effectifs de la brigade internationale. La plupart de ces hommes ont été recrutés pendant leur passage à travers la France, mais ils ne sont pas entrés en Espagne en unités organisées. On peut croire que 1.000 hommes à peine sont entrés dans les Asturies par Irun. Perpignan aurait laissé passer 12.000 hommes. Le chiffre officiel donné par Valence est de 15.000 environ. 7.000 de ces hommes combattent à Madrid depuis novembre ; il y a aussi des brigades internationales sur le front d'Aragon et près de Cordoue. Le total des étrangers combattant en première ligne serait donc de 15.000. D'autres donnent le chiffre de 20.000, mais cela n'est nullement certain, les ennemis de Valence parlent de 35.000.

Comme on a rapatrié beaucoup de volontaires, le total de ceux qui ont été en Espagne est plus élevé. La plupart de ces volontaires sont Français ; il y a ensuite des réfugiés allemands et italiens, puis 900 Anglais et Polonais, des Tchèques, des Chinois, des Ethiopiens et des Irlandais. Il y a eu, parmi ces hommes, de grosses pertes puisqu'ils sont sur la brèche depuis novembre.

Les Italiens, par contre, viennent seulement de jeter leurs forces au combat et la plupart des Allemands, sauf les pilotes et les spécialistes, n'ont pas encore été au feu.

(9 - III.)

# L'Empire est-il menacé?

# Britannique

par Eugène J. YOUNG

SAN FRANCISCO CHRONICLE :

Les zéloteurs de l'Empire Britannique comptaient beaucoup sur l'éclat du couronnement d'Edouard VIII, pour resserrer les liens unissant les diverses parties du commonwealth. Après l'abdication d'Edouard VIII il fut décidé de rendre la cérémonie encore plus grandiose, afin que le rayonnement du trône impressionne plus que jamais les foules sur lesquelles le nouveau souverain n'exerce pas le même attrait que son frère.

## L'Empire branlant

La date du couronnement n'est plus éloignée, et les serviteurs de l'Empire n'en sont que plus inquiets. En effet la Grande-Bretagne doit se préparer à une guerre éventuelle contre l'Allemagne et l'Italie, ses rivaux menaçants, et entre temps, elle ne réussit pas dans ses efforts de consolider l'unité de l'Empire.

La décision du roi George VI de remettre à plus tard le « grand durbar » de l'Inde, où il doit être sacré empereur, est un des signes de la situation qui ne laisse pas d'être troublante. Il y a d'autres signes graves indiquant qu'au sein de l'Empire Britannique, les tendances centrifuges dominent depuis quelque temps.

Le moment est critique pour le plus grand empire du monde, car de nombreux problèmes sérieux se posent devant lui.

Le réarmement a imposé à la Grande-Bretagne une charge très lourde, augmentant la dette publique de 400 millions de livres (environ 40 milliards de francs). Aussi l'impôt sur le revenu frappant les bourses modestes sera-t-il relevé de 20 pour cent, et les exportations sont-elles sacrifiées aux besoins de l'industrie de guerre.

## Forces centrifuges

La remise du durbar à une date ultérieure s'explique par les résultats des élections qui viennent d'avoir lieu dans l'Inde et qui ont été marquées par un fort sentiment antibritannique. Le « congrès national », qui demande l'indépendance complète de l'Inde, a gagné plus de voix qu'on ne s'y attendait, et les parlements provinciaux auront tous une majorité nationaliste. Mais ce qui est grave, c'est que le parti du congrès a décidé de boycotter le durbar.

L'Australie a décidé de diriger elle-même sa politique extérieure, grâce à des commissaires attachés aux ambassades et légations britanniques. L'Afrique du Sud réaffirme son droit de se séparer de l'Empire et de rester neutre en cas de guerre.

Le Canada cherche à se rapprocher autant que possible des Etats-Unis et à relâcher, dans ce but, les liens économiques qui l'unissent à la mère-patrie. Par ailleurs, aucun des dominions ne se montre disposé à assumer une partie des frais du réarmement britannique. Ils redoutent tous d'être entraînés dans une guerre européenne.

Dans le domaine de la politique étrangère, l'Italie, l'Allemagne et l'U.R.S.S. cherchent à attirer, chacun vers soi, les satellites de la Grande-Bretagne et de la France — ces deux empires dont la coopération est constante — et ils y réussissent dans une certaine mesure.

Le récent accord entre l'U.R.S.S. et la Finlande en est un exemple. La Grande-Bretagne et la France avaient érigé, après la guerre, une barrière entre la Russie et l'Allemagne, en créant une chaîne de petits Etats baltes et en les tenant sous leur protectorat de fait. Mais les grands pays voisins ont réagi.

La Finlande, l'Esthonie, la Lettonie et la Lituanie sont, depuis quelques années, le théâtre de nombreuses intrigues fascistes et communistes. La Finlande a compris que seule, les Soviets pourraient la protéger contre les ambitions allemandes. La Lituanie semble vouloir suivre la même politique, et les deux autres pays baltes ne résisteront certainement pas longtemps à la pression qui est exercée sur eux. En fin de compte, la Russie attirera vers elle, également les satellites scandinaves de la Grande-Bretagne, la Suède et le Danemark.

## Duce, Duce, Duce, Duce

Dans le proche Orient, l'Italie s'est définitivement attachée la Grèce, qui était avant dans l'orbite britannique, et elle y soutient le dictateur fasciste Metaxas contre le roi George. La Yougoslavie a signé, sous les auspices de l'Italie, la paix avec la Bulgarie et cherche maintenant à s'assurer le concours de la Grèce. Mussolini veut encore conclure un accord avec la Turquie, et ensuite, avec la Roumanie.

Si le Duce réussit à réaliser son plan — et jusqu'ici, il semble bien y réussir — l'Italie se trouvera à la tête d'un bloc solide de nations, dont l'Autriche et la Hongrie feront également partie, ce qui portera un coup sérieux à l'influence franco-britannique.

Mussolini joue sur la peur de la Russie qu'éprouvent toutes ces petites nations. Celles-ci se rendent compte que la Grande-Bretagne et la France redoutent trop l'Allemagne pour s'engager dans les Balkans ou en Asie Mineure. Le même raisonnement s'applique, *mutatis mutandis*, à l'Allemagne.

Mais l'Italie peut secourir ces pays contre les Soviets, et c'est vers elle qu'ils se tournent, acceptant le fascisme comme un moyen de lutte contre les « menées » communistes.

Cette attitude de Mussolini inquiète la Grande-Bretagne et la France. Il leur déplaît de le voir prendre leurs alliés et vouloir modifier le *statu quo* dans le Proche Orient.

Le Duce a encouragé la Turquie à s'opposer à la France dans la question d'Alexandrette, et il voudrait, semble-t-il, conclure un marché rendant à la Turquie des territoires qui

JOHN BULL. — Ce n'est pas toujours bien confortable de monter deux chevaux à la fois !

Chicago Tribune.



sont maintenant à la France ; en même temps, il cherche à assurer à celle-ci — avec l'aide italienne — le contrôle de la Palestine et de l'Egypte.

## Agitation arabe et mare nostrum

La guerre éthiopienne a prouvé que l'Italie domine les eaux séparant la Sicile du rivage africain et qu'elle peut donc empêcher la France et la Grande-Bretagne d'intervenir efficacement en Syrie, en Palestine et en Egypte. C'est cet avantage italien qui inquiète Paris et Londres.

Les Anglais cherchent une issue à la situation critique en Palestine. Les Arabes de Palestine veulent mettre fin à l'immigration et à l'influence juives et menacent de reprendre le boycottage et la guérilla.

C'est là un problème dont l'importance dépasse les frontières de la Palestine.

Les Arabes palestiniens ont la sympathie de tous les Arabes, ainsi que de tous les musulmans d'Afrique et d'Asie, y compris les 90 millions de musulmans de l'Inde. La répression ne fait qu'attiser ces sentiments.

L'Egypte a obtenu une certaine indépendance, mais on peut douter de sa loyauté en cas d'un conflit avec l'Italie, même si elle risquait de tomber sous la domination italienne.

La propagande italienne ne cesse de provoquer des désordres et d'en-

courager la révolte musulmane en général, et égyptienne en particulier. Les nombreuses colonies italiennes en Egypte et en Palestine sont, dans ce sens, au service des influences antibritanniques. Etant donné, en outre que les armées italiennes d'Ethiopie pourraient fort bien envahir le Soudan. Londres, a de bonnes raisons de s'inquiéter.

## Où l'Amérique gagne

Le trait curieux de cette situation, c'est qu'elle profite aux Américains. L'Iran et l'Afghanistan redoutent qu'un conflit anglo-russe ne vienne affaiblir la position britannique dans l'Inde, avec pour conséquence, l'accaparement par l'U.R.S.S. de tout leur pétrole. Ces deux pays se sont donc empressés de donner à des Américains des concessions pétrolières, notamment en Perse du Nord et au Nord de l'Afghanistan. Un syndicat, dirigé par M. Ogden L. Mills et comprenant plusieurs compagnies pétrolières d'Amérique, exploitera les richesses du sous-sol sur la frontière de l'Inde et sur les rivages de l'Océan Indien et de la mer Caspienne.

Si la Russie envahissait l'Iran et l'Afghanistan, l'Amérique protesterait-elle ? Quoiqu'il en soit, les dirigeants de ces pays considèrent que la Grande-Bretagne n'est plus assez forte pour les défendre contre les Soviets, et ils cherchent à s'appuyer sur une autre puissance. (25-II.)

## SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

### NI IMPRUDENCE NI HUMILITÉ

Article du sénateur Grégoire Filipesco, chef du Parti conservateur roumain, paru dans le journal de Bucarest « Epoca », du 9 mars 1937

La scène eut lieu à Genève, il y a deux ans. Le roi Alexandre avait été tué en octobre 1934 et le gouvernement yougoslave s'était décidé à porter l'affaire de cet assassinat devant le Conseil de la Ligue. On connaît l'amitié qui liait Rome et Budapest. Il est facile d'imaginer combien le crime de Marseille préoccupait les cercles genevois. L'affaire traînait. On ne trouvait pas la « formule » nécessaire. Un beau matin, le premier ministre yougoslave Jettich, exaspéré du train qu'avaient pris les choses, tomba chez le président Laval et lui dit : « Mes valises sont faites. Je pars aujourd'hui même pour Belgrade. Et puisque mon pays n'a pas trouvé ici plus de compréhension à l'égard de la situation qui lui est faite, nous allons, là-bas, nous faire justice nous-mêmes. Il y va de notre honneur. L'honneur de notre pays n'est pas objet de marchandage. »

Immédiatement, M. Laval comprit que les choses prenaient mauvaise tournure. M. Jettich était bien décidé à s'en aller.

Le premier ministre français pria son collègue yougoslave de s'asseoir à son bureau et de rédiger la sentence qu'il recherchait : « De cet instant, lui dit le président Laval, je me considère, à vos côtés, comme délégué de la Yougoslavie. »

Et les deux ministres composèrent un texte.

« Si jusqu'à ce soir vous n'obtenez pas satisfaction, vous pourrez partir pour Belgrade », lui dit M. Laval, en se séparant de son collègue.

Coup de téléphone à sir John Simon. Comme par hasard, le ministre anglais était parti pour jouer au golf et ne devait rentrer qu'après déjeuner. Enfin, sir John de retour à Genève, entre dans le salon de M. Laval. « Nous avons le choix, lui dit le ministre français, entre ce papier et la guerre. » Avec son calme bien britannique, avant même d'avoir jeté un regard sur le texte, Mr. Simon, désignant le papier que lui tendait M. Laval, s'exclama : « Oh ! Je préfère ça à la guerre. » Puis prenant connaissance de la formule proposée, il ajouta : « Moi, j'accepte. Mais je ne sais ce que feront les autres. Il y a là deux passages qui me semblent on ne peut plus durs ! »

Ces passages y figuraient afin de pouvoir être retirés comme une suprême concession. Ensuite, ce fut le tour du baron Aloisi.

Le délégué italien lui aussi accepta le texte qui, encore que légèrement remanié, donnait à la Yougoslavie une large satisfaction. Avant le dîner, la partie était gagnée. M. Jettich défit ses valises.

J'ai relaté ces faits que m'a contés, il y a deux mois, l'un des principaux acteurs de l'événement, afin de montrer que les Etats qui savent défendre leur honneur, triomphent le plus souvent.

M. Laval savait que M. Jettich était bien décidé à quitter Genève et que la Yougoslavie se ferait justice elle-même.

Si M. Jettich avait calculé toutes les conséquences possibles — et surtout si ses interlocuteurs avaient pu connaître, heure par heure, ses inquiétudes — la Yougoslavie, dans quel état s'en serait-elle tirée !

Ni imprudence, ni humilité.

# La tournée impériale de MUSSOLINI

## L'Italie domine en Méditerranée

TEVERE, Rome :

Les commentaires étrangers qui accompagnent le voyage du Duce en Lybie ne diffèrent pas beaucoup de ceux qu'avait déjà suscités le premier voyage en Tripolitaine effectué par le chef du gouvernement fasciste, il y a 11 ans. Alors, comme aujourd'hui, les nombreux ennemis de l'Italie nouvelle ont vu, dans ce voyage et son cérémonial (ou plutôt son « style ») ce qu'il n'était point; par contre, ils n'ont pas vu ce qu'il était réellement : la première affirmation d'une volonté impériale.

Aujourd'hui, comme hier, dans les pays qui ont tout intérêt à comprendre enfin l'Italie fasciste, les commentaires tournent autour de je ne sais quels calculs secrets et compliqués du Duce. Certes, l'adjectif « impérial » est quelque chose de neuf lorsqu'il se rapporte à l'Italie, parce que le fait même d'un empire italien est nouveau. Mais pourquoi s'en étonne-t-on?

La Libye est en quelque sorte le seuil de l'empire italien d'Afrique. Mussolini, fondateur de cet empire, s'y rend; la Méditerranée, qui réunit l'Italie à son empire, est sillonnée par les navires italiens qui défendent et garantissent l'existence de ce même empire. Plus encore, nos navires s'exercent à cette défense; c'est leur tâche et leur devoir. Voilà tout.

Il est vrai que la « stature » d'un Mussolini, qui a créé tout cela, est de taille à troubler le sommeil de ceux qui considèrent l'histoire comme un marais placide dont les eaux immobiles doivent être réservées aux premiers arrivés. Cependant, ainsi que ne l'ignorent point ceux qui ne dorment pas, l'histoire est un fleuve impétueux qui roule ses eaux sans répit, et sur lequel on peut naviguer à condition qu'on ne manque ni de courage ni de décision.

Or, depuis 1926, l'histoire a marché; seule, la mentalité de ceux qui combattent l'Italie nouvelle est restée arrêtée au soupçon et à l'envie. Ils s'imaginent qu'ils peuvent adresser les mêmes paroles inutiles à un peuple qui a conquis entre temps un empire, et qui a proclamé sa volonté d'en défendre la possession et d'en assurer l'avenir. Triste illusion!

Personne n'écoute plus de telles paroles : le destin s'est accompli, il continuera à s'accomplir. Le Duce porte avec lui en Afrique la certitude de l'Italie impériale, forte de ses victoires, de son armée, de son bon droit et de sa lumineuse conscience.

Il y a quelques années, un président de la République française s'embarquait à Toulon sur un vaisseau de guerre (les présidents de la République française sont, par définition, des bourgeois et des civils) pour se rendre en Algérie, accompagné de toute une escadre.

Personne, en Italie, n'a poussé alors des cris de surprise indignée; il y a eu même des souhaits de bon voyage.

Cette banale évocation n'a d'autre but que d'agir comme une douche froide sur les élucubrations déchaînées d'une grande partie de la presse parisienne, à propos du voyage actuel du Duce.

Pourquoi ne serait-il pas permis à l'Italie, grande puissance impériale par droit géographique et historique, dominatrice de la Méditerranée et arbitre de la sécurité sur cette mer par sa position et sa force, de faire manœuvrer ses unités navales dans les eaux qui baignent son empire? Question banale à des arguments encore

plus banals. Mais on aurait tort de croire qu'on peut mortifier par un raisonnement l'insupportable pétulance de nos voisins d'au delà des Alpes. Cette pétulance a un but précis: troubler l'atmosphère, alimenter et accumuler les soupçons les plus inconsistants, répéter le jeu ignoble qui a conduit à la guerre de 1914.

Devant tant de mauvaise foi, il ne nous reste qu'à « avoir à l'œil » les développements de ce jeu trop connu, et de nous tenir prêts à toute éventualité (13-III).



L'Italie achève le nettoyage de l'Empire Il 420, Florence

## Le nouveau « protecteur » de l'Islam

DAILY TELEGRAPH (officieux), Londres :

Dans son voyage à travers la Libye, le Duce est salué comme le « protecteur de l'Islam » en des termes qui évoquent la tournée orientale de l'« ex-kaiser » avant la guerre. Une proclamation officielle des autorités italiennes explique en outre pourquoi et comment l'Italie peut prétendre, à l'encontre de certains autres pays européens, à l'allégeance du monde islamique.

Il est à tout le moins curieux de constater que cette même Italie, qui a si récemment encore disposé à sa guise du droit à l'indépendance d'un pays comptant une importante population musulmane, exprime sa sympathie pour les « revendications légitimes » d'Etats islamiques indépendants, et souligne l'attitude « plus que correcte » du gouvernement italien à l'égard de certains courants musulmans dans des pays où l'« Italie n'est pas en mesure d'intervenir directement ». Les pays auxquels il est fait allusion dans la proclamation officielle mentionnée plus haut, sont la Palestine et la Syrie d'une part, l'Algérie, le Maroc, la Tunisie et l'Irak d'autre part.

On note dans cette proclamation l'agitation dans les territoires sous protectorat ou mandat français; on y parle de la « répression cruelle » dans les territoires sous le contrôle ou l'influence britannique. Cependant, on ne fait pas la moindre tentative de montrer, dans cette proclamation officielle, une attitude « plus que correcte » (ou même simplement correcte) envers des puissances non-islamiques.

L'Italie, on le sait, fait en ce moment une cour assidue aux pays du Proche Orient; elle estime sans doute utile d'insulter en même temps les puissances occidentales rivales.

Par des subventions accordées à la presse locale, par des établissements scolaires, par une campagne énergique au moyen du cinéma et de la ra-

dio, l'Italie a déversé dans l'esprit réceptif des populations du Levant et du Proche Orient les thèmes d'une propagande favorable aux visées italiennes et exploitant avec un soin particulier les courants anti-britanniques.

On se rappelle à ce propos les protestations élevées par les puissances occidentales contre les émissions tendancieuses en arabe du poste de Bari; protestations qu'on a cru devoir liquider du côté italien avec l'explication spacieuse que ce poste devenu célèbre n'est pas dirigé par les autorités officielles.

Qu'on nous permette aujourd'hui de faire observer que la proclamation lancée par les autorités italiennes pour sacrer le Duce « protecteur de l'Islam » est bel et bien officielle. Et l'on y perçoit sans difficulté une

pointe de dédain plein de regret à l'adresse des états arabes qui ne bénéficient pas encore de la « protection » de Mussolini. Combien plus heureuse est la Libye, semble-t-on dire, « pacifiée » depuis quatre ans, après vingt années de massacres et de camps de concentration, qui ont réduit la population de la Tripolitaine de 1 million 500.000 habitants à 600.000, et exterminé un village après l'autre à force d'expéditions punitives.

*Fare silentium et pacem appellare* n'était pas la politique la meilleure ou la plus efficace, adoptée par l'ancienne Rome. L'Empire Romain moderne doit encore apprendre les avantages de l'autre politique, consistant à étendre la liberté et à accorder les droits civiques. Ce qui se passe encore à l'intérieur de la Libye, comme à l'intérieur de l'Ethiopie, on ne peut le savoir exactement, et l'on en est, en cette matière, réduit à des suppositions. Mais nous serions étonnés que les Etats arabes montrent un grand empressement à accepter la « protection » italienne sur la foi d'une proclamation enflammée. — (15-III.)



Le démocrate occidental devant les sphinx modernes Politiken, Copenhague.

## Vers la Démocratisation de l'Etat Soviétique ?



### LE PARTI COMMUNISTE DEVANT LA NOUVELLE LOI ÉLECTORALE

KRASNAIA ZVEZDA, Moscou :

Rapport de Jdanov à la séance plénière du comité central du parti communiste, du 26 février 1937.

Le nouveau système électoral pose devant notre parti le problème de la préparation à cette consultation générale destinée à désigner les membres des Soviets.

L'importance de la réforme de la constitution soviétique est telle que tout le travail du parti communiste devra être adapté aux conditions nouvelles.

La constitution marque un tournant dans la vie politique de notre pays. Son sens profond réside dans la substitution à un système qui admettait l'inégalité des électeurs, un autre système, plus démocratique, qui met tous les électeurs sur le même pied et qui leur accorde le vote secret.

Toutes les restrictions qui frappaient jusqu'ici certaines catégories de citoyens appelés les « lichentsy » (les dépourvus) sont désormais abolies, et tous, sans distinction d'origine, auront le droit de vote.

L'ancienne constitution n'admettait que le scrutin de liste, et ne reconnaissait pas le vote secret. A présent, il y aura des candidatures individuelles, et le secret du vote sera inviolable.

En outre, le vote sera direct, tandis que jusqu'ici, les Soviets étaient élus indirectement par des votes de plusieurs degrés.

Enfin, la nouvelle constitution institue, pour certaines questions, le principe du referendum.

Quelle est la signification de cette réforme ?

On a assuré le contrôle par les masses du fonctionnement des organes de gouvernement, et l'on a étendu les responsabilités de ceux-ci devant le peuple. Ainsi, le lien entre les masses et

leurs élus se trouvera consolidé, ce qui permettra d'améliorer le travail des institutions soviétiques et de combattre efficacement les méthodes bureaucratiques qu'on n'y constatait que trop souvent.

Le vote général, direct et secret activera chez les masses l'intérêt pour la vie politique du pays; la dictature du prolétariat en deviendra plus souple, et, grâce à l'élargissement de sa base, plus solide.

Disons cependant que notre dictature doit néanmoins avoir parfois recours à la manière forte, comme par exemple dans sa lutte contre les fascistes ou les trotskistes-zinovievistes. Staline nous a appris que seule, une dictature puissante de la classe ouvrière peut détruire ce qui reste encore des classes agonisantes.

C'est chose bien grave que l'organisation des élections démocratiques, et c'est un sérieux examen pour notre parti lequel doit faire preuve de son autorité et de ses capacités organisatrices.

Il appartient au parti communiste de se mettre à la tête du nouveau mouvement et de jouer le premier rôle dans les élections générales.

Ce rôle, comment le parti peut-il l'assurer ?

D'abord, nos militants et nos dirigeants locaux doivent faire un effort pour s'adapter au principe même du vote secret, qui nous était jusqu'ici inconnu.

Ensuite, notre parti doit garantir l'exécution stricte de la nouvelle loi et pourchasser les moindres violations.

En troisième lieu, nous devons, au cours de notre propagande électorale, employer des arguments logiques, capables d'avoir raison des velléités des adversaires du régime politique.

Nos candidats — et ce quatrième point est très important — doivent être connus des électeurs de leur dis-

trict, et non pas venir d'une autre région, quels que soient par ailleurs, leurs mérites.

Enfin, nous devons faire comprendre à tous nos candidats que désormais, ils n'obtiendront la confiance des électeurs que s'ils savent la mériter.

Jusqu'ici, bien des militants élus dans les Soviets, estimaient que ce n'était plus la peine de travailler, d'assister aux délibérations, etc. Grâce au vote secret, ils devront assumer toutes

leurs responsabilités, sous peine de ne pas être réélus. L'irresponsabilité, le bureaucratisme, ne doivent pas survivre au vieux système.

Ajoutons à cela encore la question des candidats sans parti. Il ne faut pas oublier qu'il y a, dans notre pays, 2 millions de communistes et que les sans-parti sont donc infiniment plus nombreux. Nous devons par conséquent soutenir les sans-parti qui méritent la confiance des masses, et non pas les combattre. (II-III.)

### LES 7 POINTS D'UNE REFORME

IZVESTIA, Moscou :

Résolution du comité central du parti communiste votée à la suite du rapport Jdanov.

Le parti communiste, qui doit se tenir à la tête du mouvement de la réforme démocratique, introduira dans son sein les principes mêmes de la nouvelle constitution. Désormais, tous ses organes directeurs devront être élus et être pleinement responsables devant la masse des militants.

Jusqu'ici, ces idées n'ont pas toujours été appliquées dans la vie intérieure du parti.

Ainsi, de nombreuses organisations locales, au lieu de faire élire leurs dirigeants, admettaient la « cooptation » de nouveaux membres des Soviets, des comités centraux, etc.

C'est là une méthode absolument inadmissible.

Le statut du parti veut que ses dirigeants locaux soient d'abord élus, puis confirmés dans leurs fonctions par les organes supérieurs du parti. Ce principe a été transformé, en fait, en une simple nomination de ces dirigeants; on les confirme dans leurs fonctions avant qu'ils soient élus, et il ne reste à l'organisation locale qu'à suivre l'indication donnée.

Le principe du scrutin de liste, qui était toujours appliqué dans les élections intérieures, doit également disparaître et être remplacé par celui de la candidature individuelle.

Tous ces défauts doivent être liquidés incessamment.

C'est ainsi qu'une enquête a révélé une situation particulièrement regrettable dans les districts d'Azoff, de Kieff, etc., où la cooptation était largement pratiquée.

Voici donc les mesures que le comité central a décidé d'appliquer sans retard :

1° Abolir la pratique de cooptation et rétablir pleinement le système des élections de tous les dirigeants du parti;

2° Supprimer le scrutin de liste et n'admettre que des candidatures individuelles;

3° Le scrutin sera secret dans toutes les élections du parti;

4° Avant le 20 mai prochain, tous les organes du parti devront être réélus;

5° Désormais, les élections auront lieu régulièrement une fois par an;

6° Aucun élu ne pourra avoir de suppléants;

7° Les conférences plénières locales devront être convoquées régulièrement, conformément aux statuts du parti. (6-III.)

### STALINE ET LE GEANT ANTÉE

ZA INDUSTRIALIZATSOU, Moscou :

Nos cadres dirigeants, s'ils veulent se développer, doivent s'appliquer l'auto-critique la plus sévère. Seules, des crétins et des dégénérés politiques n'admettent pas la critique. En effet, c'est précisément grâce à la critique exercée par les masses que nos ingénieurs et nos économistes peuvent accomplir leur tâche avec le succès que l'on sait. Malheureusement, de nombreux bureaucrates déforment le principe de l'autorité nécessaire en croyant que cette autorité le place au-dessus du contrôle de l'opinion publique et de celui des simples travailleurs. De pareils dirigeants de notre activité technique et économique étouffent volontairement la voix de ceux qui voudraient les aider, et ils serrent ainsi les ennemis du régime soviétique. Il n'en sera plus ainsi. On doit instruire les masses, mais on doit aussi s'instruire chez elles. Si nos dirigeants techniques consultaient plus souvent les stakhanovistes et les simples ouvriers, il n'y aurait plus de sabotage.

Souvenez-vous de la légende du héros grec Antée, Staline nous l'a rappelée plus d'une fois. Le géant Antée, fils de la Terre et de Poséidon, était toujours vainqueur de tous ceux qui s'aventuraient dans ses domaines, parce que pendant le combat, il reprenait ses forces en touchant la terre — sa mère. Mais Hercule le souleva dans l'air et l'étrangla. Cette légende grecque a un sens profond. Ne nous laissons jamais arracher des masses populaires, des stakhanovistes, des ouvriers de choc, de tous les travailleurs. En touchant la terre, le peuple, nous resterons invulnérables et invincibles. — (8. III.)

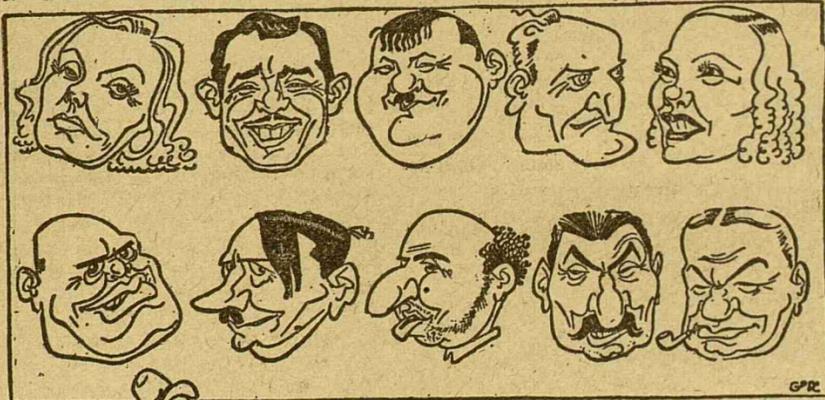
### ENTHOUSIASME

PRAVDA, Moscou :

Je suis un simple membre du groupe communiste de l'usine Komintern à Kharkoff.

J'ai lu la résolution du comité central du parti communiste et j'ai immédiatement compris combien les responsabilités de chaque communiste seront maintenant grandes. Jusqu'ici, avec le système de la cooptation des nouveaux membres, le résultat des élections m'était indifférent. Il n'en sera plus ainsi. J'aurai désormais ma part de responsabilité dans l'élection du candidat. Je crois que le nombre des adhérents du parti ne manque pas de grossir, la vie politique devenant plus active et plus complète pour nous tous.

I. TAROVITOV, ouvrier de l'usine Komintern. — (9. III.)



— LE PHILOSOPHE. — Oui, ce sont les meilleurs acteurs du jour. (Garbo, Gable, Hardy, Abbers, Mussolini, Hitler, Franco, Staline, Baldwin.)

Sondagsnisse-Striz, Stockholm.

# LES CHANGES DU « LOCARNO N° 2 »

## Un arbitre suprême qui n'inspire pas confiance

par PERTINAX

L'ECHO DE PARIS :

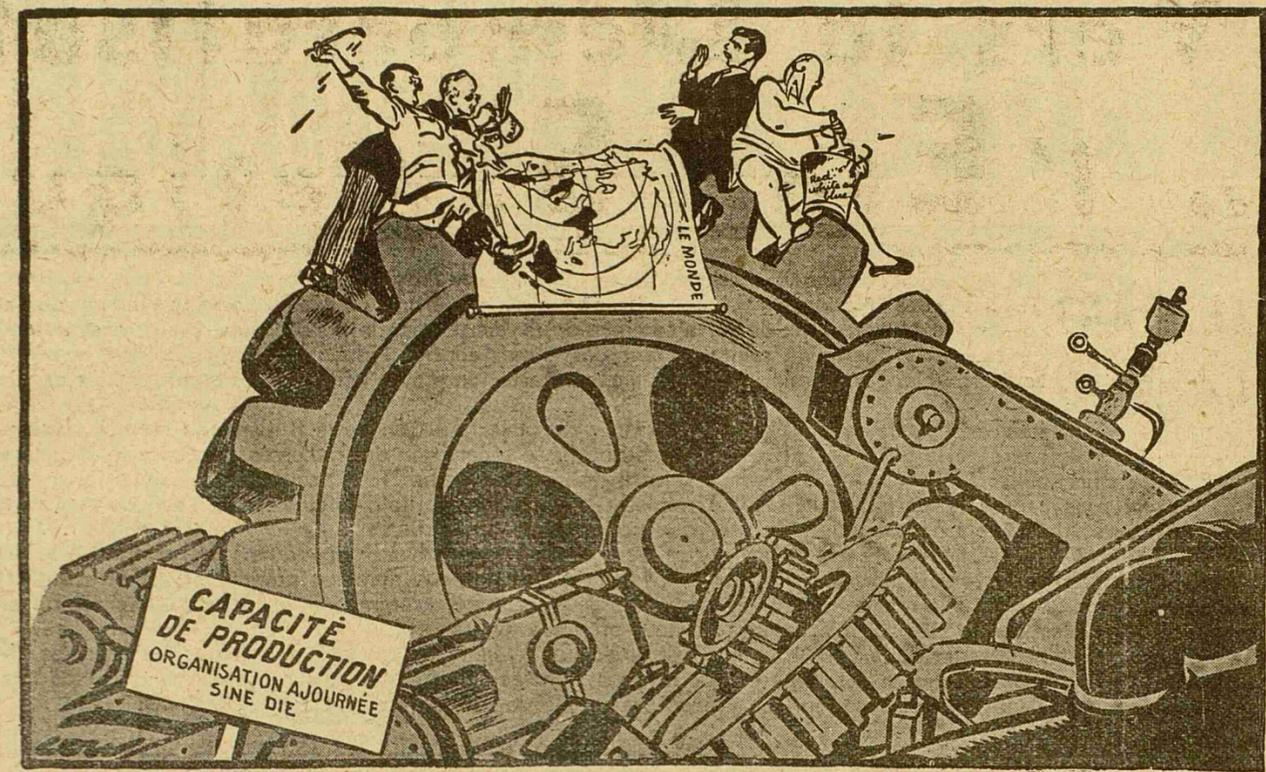
L'IDÉE maîtresse de la diplomatie hitlérienne, déjà formulée le 31 mars 1936, est de nous ramener au traité de Locarno de 1925 qui, en lui-même, était déjà assez inefficace mais, aujourd'hui, réapparaîtrait considérablement aggravé du fait que : 1° l'Allemagne n'est plus liée par le Covenant de Genève et n'accepte plus ses obligations ; 2° que la zone démilitarisée du Rhin a disparu et que les garants ne seraient pas tenus de bouger avant que le territoire français n'eût été envahi ; 3° que la Belgique cessera bientôt d'être garante de l'intégrité territoriale française ; 4° que l'armée française est relativement beaucoup moins forte qu'il y a douze ans.

Le traité de 1925 était boiteux et équivoque en ce sens que les garants, l'Angleterre et l'Italie, ne pouvant préjuger de quel côté viendrait l'agression et étant obligés de se tenir, moralement, à équidistance des deux garantis, France et Belgique, d'une part, Allemagne, de l'autre, tout accord militaire préparatoire était exclu. Le traité que l'Allemagne appelle de ses vœux tomberait dans ce travers fondamental — et nous avons énuméré les circonstances nouvelles qui le rendraient pire.

Ainsi tomberait la garantie mutuelle, la solidarité franco-britannique précisée dans la lettre envoyée par M. Eden à Paris (et à Bruxelles) le 1<sup>er</sup> avril, le seul avantage que nous ayons pu tirer du traité de Locarno de 1925 mis à mal par Adolf Hitler le 7 mars 1936. L'Angleterre ne serait plus garantie par nous ainsi qu'il est disposé dans cette même lettre du 1<sup>er</sup> avril : elle remonterait sur le tribunal, aux côtés de l'Italie, et reprendrait sa fonction arbitrale abandonnée, il y a un an, quand Hitler viola sa signature.

Mais, en outre, pour s'assurer que, dans aucune conjoncture, le système ne pourrait se retourner contre lui, le Reich hitlérien s'ingénie à y introduire, pour nous, de nouvelles entraves. En 1925, il s'était résigné à accepter nos alliances avec la Pologne et la Tchécoslovaquie. Maintenant, il prétend paralyser le système français qui, en 1935, s'est accru de l'accord avec Moscou. Il est prêt à tolérer que ces traités existent en droit. Mais il les stérilise tous les trois en demandant qu'ils ne puissent jouer et que la France ne soit autorisée à se porter au secours de ses associés victimes d'une attaque allemande, que si les deux garants, Angleterre et Italie, estiment solidairement que l'Allemagne s'est vraiment rendue coupable d'un acte d'agression. Il est très probable que, même si le territoire français était envahi, les deux garants ne pourraient également lui prêter assistance que s'ils reconnaissent conjointement que l'agression n'a pas été « provoquée ».

C'en serait donc fait de tout le système de sécurité collective qui, depuis le 7 octobre 1935 fonctionne sans vote du conseil et sans délai. La France et l'Allemagne échangent la promesse de ne jamais se faire la guerre. Si cette promesse était violée, les arbitres ne pourraient s'entremettre que d'accord pour fixer les responsabilités. Dans cette intervention, ils seraient du reste



Dessin de Low. Evening Standard.

ART ET TECHNIQUE 1937

Copyright by Lu.

gênés par le sort particulier ménagé à la Belgique qui recevrait trois promesses de non-agression et serait, de toute façon, tenue hors du circuit. Et si l'Allemagne lançait des armées sur l'Europe centrale et orientale, le jugement de Londres qui, lui, dans toutes les hypothèses, sera toujours sollicité par le Gouvernement français, mais en vertu d'une nécessité politique et non pas d'une obligation juridique. M. Mussolini, arbitre suprême au sein d'une sorte de pacte à quatre : la paix de l'Europe serait en bonnes mains. — (14-III.)

## L'Italie pose des conditions précises

par VIRGINIA GAYDA

GIORNALE D'ITALIA, Rome :

De nouvelles tendances s'affirment, de la part de l'Angleterre et de la France, pour le rétablissement d'un Locarno numéro 2.

La France voudrait en faire un pacte de sécurité collective à cinq, avec cinq garants et cinq « garantis » réciproques. Elle propose donc quelque chose d'essentiellement différent du système de 1935.

De son côté, l'Angleterre préconise l'adjonction, à l'ancien système, de deux conventions « triangulaires » de garantie et d'assistance mutuelle : l'une au nord, entre Londres, Berlin et Paris ; l'autre au sud, entre Rome, Berlin et Paris. Grâce à ces conventions, l'Angleterre et l'Italie reprendraient leur qualité primitive de puissances garanties, impartiales quant au thème rhénan par exemple, et de puissances « garanties » dans divers secteurs ; la proposition anglaise modifie profondément, elle aussi, tout le système de 1925.

Un autre facteur qui change les données est celui de la position belge devant le problème de la neutralité.

Comme on sait, le pacte de Locarno de 1925 étant devenu caduc, on lui avait substitué un échange de lettres entre l'Angleterre, la France et la Belgique, assurant la garantie mutuelle des trois signataires et établissant entre eux un système de véritable alliance militaire. Or, la Belgique a fait savoir qu'elle voulait se dégager de toute obligation d'assistance armée envers d'autres pays. Elle voudrait retourner à la neutralité sans devoirs. Elle accepte d'être assurée, mais elle refuse maintenant de garantir à son tour les éventuels garants.

Pour répondre donc à la nouvelle conception grâce à laquelle l'Angleterre entend se soustraire au poids de ses engagements, il importe avant tout de remettre un peu de clarté et d'ordre dans les problèmes réels qui restent posés, et de définir la nature du nouveau système qu'on voudrait élaborer.

D'abord, l'axe Berlin-Rome n'exclut pas la possibilité, pour les deux pays qui le constituent, de collaborer à d'autres systèmes politiques d'entente, à condition que ces systèmes ne soient pas contraires à son esprit et à ses fonctions.

Ensuite, si l'on veut rester sur le terrain locarnien, il faudrait reporter les projets de la nouvelle construction aux principes et aux lignes directrices de 1925, ainsi qu'aux conditions internationales de l'heure. On ne peut pas parler de Locarno ou de ses équivalents en se préparant à altérer la nature du système et à le neutraliser sous l'effet d'actions et de directives opposées.

En troisième lieu, il importe de répéter que l'existence du pacte franco-soviétique est incompatible avec l'élaboration d'un nouveau Locarno ; qu'enfin, les tendances actuelles de la politique franco-anglaise rendent plus précieuses les possibilités d'une entente internationale.

En résumé, le seul moyen capable de ramener les puissances au système locarnien, c'est de suivre la voie indiquée déjà par le Locarno de 1925. C'est dire que les puissances qui s'en sont détournées devraient retourner au sens de cette réalité. — (13-III.)

## Pas d'engagements automatiques

par KARL MEGERLE

BERLINER BOERSENZEITUNG :

Le plus que Paris et Londres attendent de la conclusion éventuelle d'un nouveau Locarno ne saurait s'expliquer par une tension spéciale entre l'Allemagne et l'Angleterre ; il est plutôt le résultat d'une influence conditionnée par l'intimité franco-anglaise, s'exerçant au détriment du rôle de puissance impartiale qui reviendrait de par la nature des choses, à une Angleterre puissante.

Mais il y a autre chose. Les « conversations » sur le pacte occidental restent grevées : 1° par le désir obstiné de la France d'établir ce qu'elle appelle les « exceptions » ; 2° par l'existence des alliances avec l'U.R.S.S.

Les désavantages militaires qui découlent pour l'Allemagne de ces alliances, nous avons tenté de les compenser par le rétablissement de notre souveraineté militaire à l'ouest. Mais le décalage dans l'équilibre politique de l'Europe n'en subsiste pas moins. Comme subsiste d'ailleurs la tendance non équivoque de ces alliances, dirigées contre l'Allemagne.

Comme ce n'est pas le Reich, mais les autres puissances qui tirent un bénéfice de ces alliances, ou qui estiment celles-ci compatibles avec un règlement définitif à l'ouest, nous pensons que c'est donc à ces puissances de trouver les moyens d'aboutir à quelque chose de positif. De toute façon, ces moyens ne peuvent ni ne doivent être cherchés dans la voie des engagements automatiques, dont le caractère a empêché naguère le Reich d'adhérer au pacte oriental.

Si toutes les grandes puissances tiennent réellement à créer à l'ouest un système pacifique clair, et à l'assurer contre des « liaisons de biais », l'Allemagne est prête, malgré de nombreuses difficultés indiscutables, à faire avancer les conversations pour un nouveau Locarno. Mais c'est à la seule condition d'éliminer le système des engagements entachés d'équivoques que ces conversations pourraient se poursuivre dans une atmosphère de bonne volonté. — (14-III.)

# POUR PREVENIR ACCES LIBRE AUX MARCHES

**S**UR la proposition de M. Anthony Eden, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, le Conseil de la Société des Nations a chargé une commission d'études d'examiner le problème de la répartition des matières premières. Les travaux de cette commission devaient, dans la pensée du ministre anglais, en étudiant les conditions de retour à la liberté du ravitaillement des grands centres industriels dans le monde, arrêter la « course à l'autarchie » qui achève de troubler l'économie internationale, et écarter de graves occasions de conflit, telles que les revendications coloniales allemandes.

La session de cette commission d'études qui s'est ouverte à Genève le 8 mars fait suite à toute une série d'efforts destinés, dans le cadre de la S. D. N., à trouver, dans une juste répartition des richesses, une base solide de coopération pacifique. Citons en particulier l'initiative de Sir Samuel Hoare qui, en septembre 1935, souleva dans un discours retentissant, le problème des « pays pauvres » et industrialisés. Le ministre britannique ajouta d'ailleurs : « De l'avis du gouvernement de S. M., le problème revêt un caractère économique, plutôt que politique et territorial. »

On ne peut attendre cependant aucun résultat positif des travaux en cours. En effet, l'Allemagne et l'Italie, les deux puissances les plus intéressées au problème de la répartition des matières premières, ont refusé de se faire représenter dans la commission dont le rôle se réduit dès lors à la rédaction d'une recommandation, les délégués des différentes puissances représentées n'engageant, dans la discussion, que leur propre responsabilité.

Le Secrétariat de la S. D. N. a fait distribuer aux délégués un rapport qui résume les aspects généraux du problème, tels qu'ils ressortent des déclarations et publications principales parues depuis septembre 1935. Nos lecteurs trouveront ci-dessous l'essentiel de ce document qui n'a été encore publié en France qu'en extraits succincts.

## POSITION DU PROBLÈME

**Matières premières d'importance vitale et d'importance relativement secondaire**

1. Il est certaines matières premières qui, dans l'état actuel de la production, sont considérées comme absolument indispensables à la vie des pays civilisés et dont, par conséquent, aucun d'eux ne peut se passer, et cela pour des raisons économiques, politiques, sociales et militaires.

Il en est d'autres qui, tout en étant également très importantes et indispensables pour certaines productions, ne jouent pas un rôle aussi primordial pour la vie de la nation.

Il en résulte deux catégories, au sujet desquelles l'accord est à peu près unanime. Voici, à titre d'exemple, la distribution adoptée dans l'étude de M. de Wilde, publiée dans les *Foreign Policy*

Reports du 15 septembre 1936 :

1. *Matières premières de base :*

- a) houille, pétrole;
- b) fer, cuivre, plomb, zinc, étain, aluminium, nickel, soufre.
- c) caoutchouc, coton, laine, soie, graines oléagineuses et huiles végétales, bois, pâte de bois.

II. *Matières premières d'importance relativement secondaire :*

- a) manganèse, chrome, tungstène, molybdène, antimoine, mercure;
- b) jute, chanvre, lin;
- c) nitrate, phosphates, sels potassiques;
- d) graphite, amiante.

2. *Principaux pays producteurs de matières premières.*

*Les cinq grands producteurs*

Le tableau permet de constater que la production des matières premières principales est en grande partie concentrée dans les cinq entités politico-économiques qui y sont mentionnées.

A eux seuls, l'empire britannique, la

France et les Pays-Bas avec leurs empires coloniaux, les Etats-Unis d'Amérique et l'U. R. S. S. produisent la plus grande partie (de 50 à 100 %) des matières suivantes : houille, pétrole, fer, plomb, zinc, étain, bauxite, nickel, soufre, caoutchouc, coton, laine, graines de coton, sésame, coprah, arachides, huiles de palme, manganèse, chrome, jute, lin, phosphates, amiante. Ils produisent également des quantités considérables (de 25 à 50 %) de cuivre, graines de lin, pâte de bois, tungstène, chanvre, sels potassiques, graphite. Pour trois seulement des matières considérées, la production de ces pays réunie n'atteint pas 10 % du total : ce sont la soie, le soja et l'antimoine.

*Pays insuffisamment pourvus*

Si l'on examine maintenant les statistiques de certains grands pays à population croissante et possédant une gamme très variée d'industries, ou des industries en développement, tels que l'Allemagne, l'Italie, le Japon, ou la Pologne, ou bien des petits pays très industrialisés, comme la Belgique, la Tchécoslovaquie ou la Suisse, on constate que la Suisse par exemple est totalement dépourvue de matières premières (ou en possède des quantités négligeables), que la Tchécoslovaquie en possède des pourcentages minimes (à l'exception de la houille, du minerai de manganèse, de l'antimoine et du graphite), et que la Belgique (avec le Congo belge) ne possède en quantité plus ou moins considérable que la houille, le cuivre, l'étain et les huiles végétales.

Quant à l'Allemagne, à l'Italie et à la Pologne, elles n'ont pas ou presque pas de pétrole, d'étain, de nickel, de cuivre, de caoutchouc, de coton, de laine, de

minerais d'alliage, d'antimoine, de jute, de phosphate et d'amiante. En outre, l'Allemagne manque de bauxite, de soie, de graines oléagineuses et d'huiles végétales, de mercure, de soufre et de chanvre. Par contre, elle possède de la houille en grande quantité, du fer, des sels potassiques, du graphite, du zinc et du plomb. L'Italie aussi manque de houille, de fer, de potasse; mais elle a du mercure, du soufre, de la bauxite, du chanvre. La Pologne manque également de bauxite, de soufre, de graines oléagineuses et d'huiles végétales et de mercure; mais elle possède un surplus de houille, du chanvre, du lin, du graphite et de la potasse. Le Japon enfin, n'a que de la soie, du chanvre, des graines oléagineuses, de la houille, du cuivre (autre des quantités peu considérables de quelques autres produits).

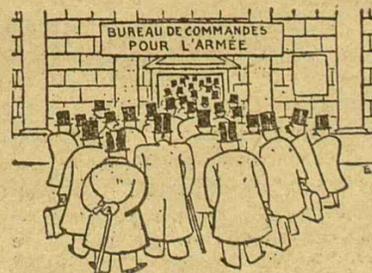
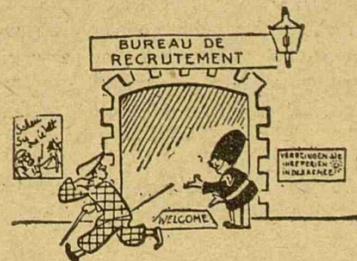
3. *Matières premières et colonies*

Les matières premières sont distribuées sur toute la terre, dans les zones tempérées, semi-tropicales et tropicales, et aussi bien dans les pays souverains que dans les colonies.

A la question de savoir quelles sont les matières que ces dernières fournissent aux industries du monde, et en quelle mesure, répond le tableau ci-après (avec quelques modifications), d'après la publication, déjà citée à plusieurs reprises, « Raw materials and colonies ».

Pourcentage par rapport à la production mondiale revenant :

	à l'Emp. britannique et col.	France et col.	Pays-Bas et col.	Etats-Unis	U.R.S.S.	au reste du monde
<b>I</b>						
Houille	24,7	4,4	1,2	34,0	8,5	27,2
Pétrole	1,5	—	2,9	59,5	11,7	24,4
Minerai de fer	12,2	28,6	—	20,7	18,4	20,1
Cuivre	12,2	—	—	15,9	3,4	52,6
Plomb	43,0	0,4	—	19,5	2,1	35,0
Zinc	31,8	0,5	—	28,4	2,0	37,3
Etain (contenu en métal)	42,5	1,0	16,8	—	—	39,7
Bauxite	5,2	42,5	7,9	12,6	4,8	27,0
Nickel	85,7	9,0	—	0,2	—	5,1
Soufre	—	—	0,6	72,1	—	27,3
Caoutchouc (expéditions)	57,9	2,0	37,4	—	—	2,7
Coton	17,3	—	—	49,0	7,1	26,6
Laine	50,1	3,2	—	12,3	3,7	30,7
Soie grège	0,1	0,3	—	—	2,3	97,3
Graines de coton	19,9	—	—	44,5	7,3	28,3
Graines de lin	13,3	0,2	0,1	5,5	24,3	56,6
Sésame	78,3	1,1	0,4	—	1,1	19,1
Soya	—	—	2,7	4,7	1,5	91,1
Coprah (exportation nette)	29,5	1,9	30,5	34,5	—	3,6
Arachides	62,2	14,1	3,8	7,5	—	12,4
Huile de palme et de noix de palme	48,4	12,2	22,0	—	—	17,4
Bois	—	—	—	—	—	—
Pâte de bois	19,6	1,5	0,6	21,0	1,3	36,0
<b>II</b>						
Minerai de manganèse	28,6	0,2	0,4	0,9	61,3	8,6
Minerai de chrome	21,1	12,3	—	0,2	27,6	38,8
Minerai de tungstène	38,5	1,9	—	12,7	—	46,9
Molybdène	—	—	—	—	—	—
Antimoine (contenu en métal)	0,2	2,0	—	2,7	—	95,1
Mercure	0,2	—	—	17,2	5,9	76,7
Jute	98,8	—	—	—	—	1,2
Chanvre	—	1,0	—	—	46,6	52,4
Lin	0,6	1,9	0,7	—	77,3	19,5
Phosphates	7,9	42,8	1,1	28,6	11,8	7,8
Sels potassiques	0,9	18,6	—	6,4	4,6	69,5
Graphite	12,0	7,5	—	3,9	4,1	72,5
Amiante	70,6	0,2	—	1,2	26,6	1,4



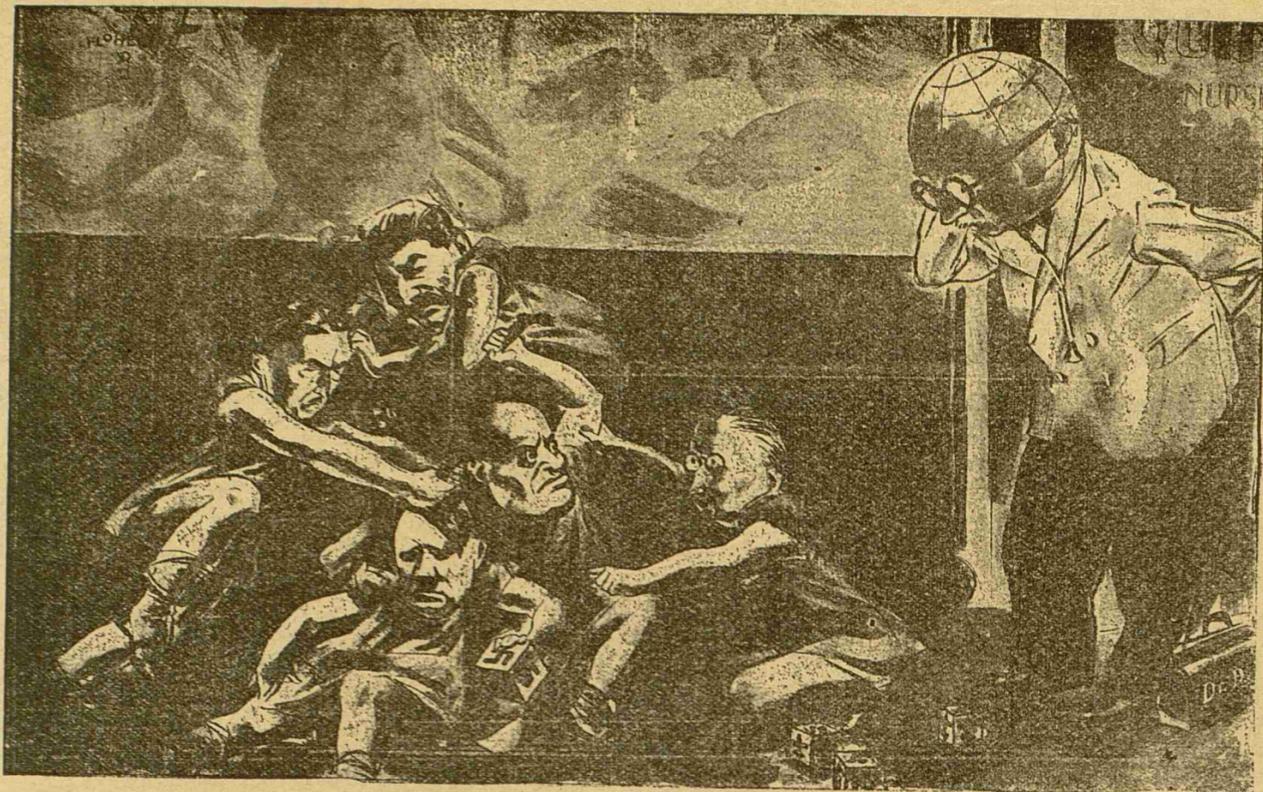
Réarmement anglais en deux temps  
N. S. Rheinfront, Neustadt.

Pourcentage de la production mondiale par rapport à la production mondiale

<b>I</b>	
Pétrole	3,7
Minerai de fer	3,4
Cuivre	21,3
Zinc	1,9
Etain	50,9
Bauxite	13,1
Nickel	9,0
Pyrites	3,4
Caoutchouc	90,1
Coton	2,5
Laine	2,3
Soie	3,1
Graines de coton	2,6
Sésame	8,0
Coprah	64,4
Arachides	28,5
Huile de palme	98,8
<b>II</b>	
Minerai de manganèse	13,7
Minerai de chrome	12,3
Minerai de tungstène	15,6
Antimoine	0,7
Chanvre	6,2
Phosphates	52,0
Graphite	46,0

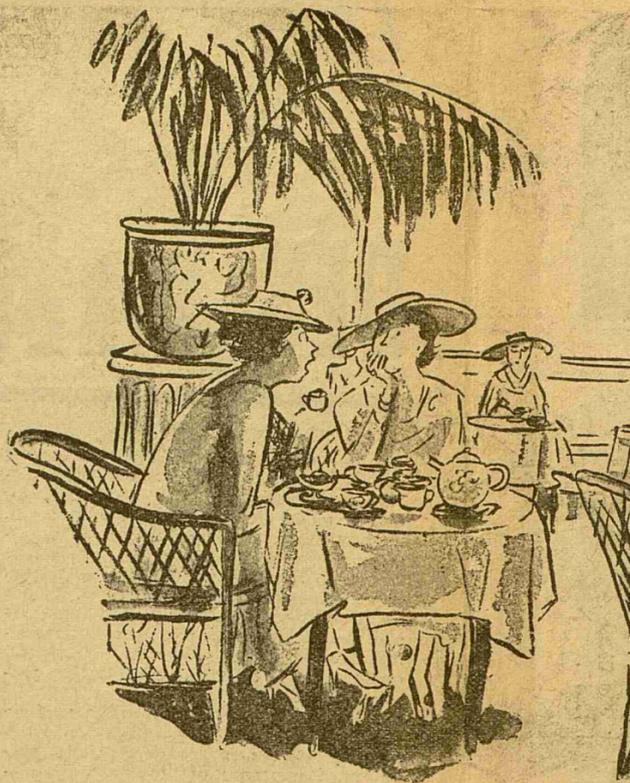
(En outre, l'Afrique sud-occidentale et la Rhodésie du Nord produisent ensemble environ 2/3 du vanadium du monde entier, et le Kenya avec le Tanganyika environ 1/3 du sisal).

En examinant ce tableau, on constate

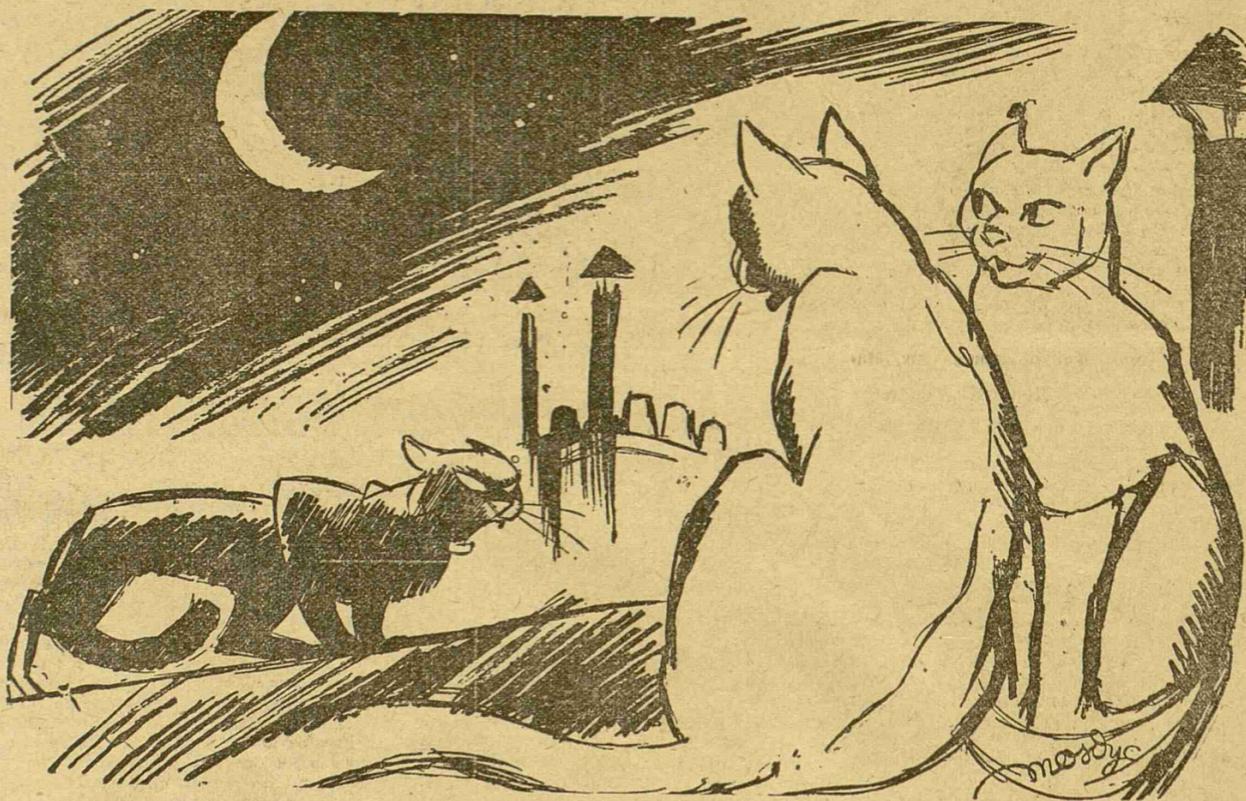


Les quintuplets s'amuse.

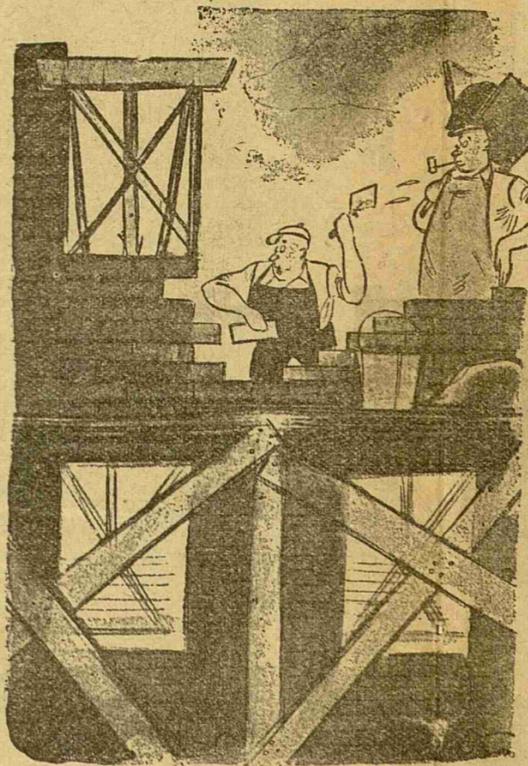
Ballyhoo, New-York.



— Comme roi, je le trouvais séduisant, mais maintenant je n'ai plus un empire !



— Ce doit être un révolutionnaire d'Europe Centrale : il ne sait que dire « Putsch !! »  
La Voix du Combattant et de la Jeunesse.



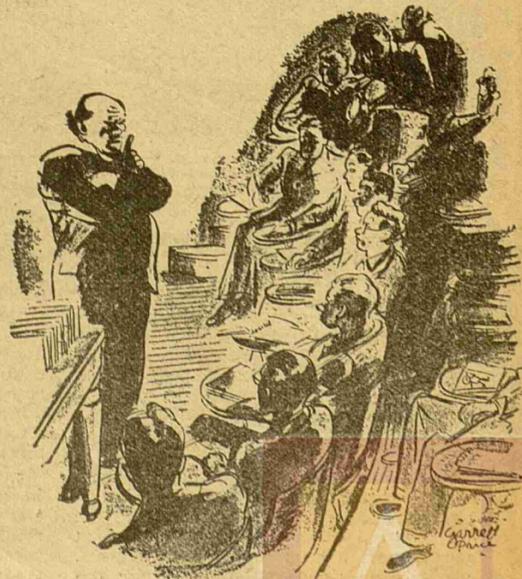
— Elle m'aime... elle ne m'aime pas...  
Men Only, New-York.



— Oui, la machine a fait des siennes, et la cliente se demande si elle va nous poursuivre ou lancer une mode nouvelle.  
Humorist, Londres.



CHEZ L'ASTROLOGUE  
— Votre existence se déroulera sous le signe de la Vierge.  
— Oh, monsieur, il n'y a pas d'espoir que cela puisse changer un jour ?  
Lidove Noviny, Prague.



— On a fait beaucoup de potins, ces temps-ci sur la dissociation de l'atome.  
New-Yorker.

de jute,  
En outre,  
de soie,  
huiles vé-  
re et de  
ède de la  
fer, des  
du zinc et  
anque de  
ais elle a  
auxite, du  
également  
es oléagi-  
de mer-  
urplus de  
graphite  
n'a que  
ines oléa-  
re (outre  
de quel-

colonies  
distribuées  
mes tem-  
cales, et  
rains que

sont les  
essent aux  
elle me-  
rès (avec  
la publi-  
reprises,

3,7  
3,4  
21,3  
1,9  
56,9  
13,1  
9,0  
3,4  
90,1  
2,5  
2,3  
3,1  
2,6  
8,0  
64,4  
28,5  
98,8

13,7  
12,3  
15,6  
0,7  
6,2  
52,0  
46,0

ntale et  
semble  
entier,  
environ

constate

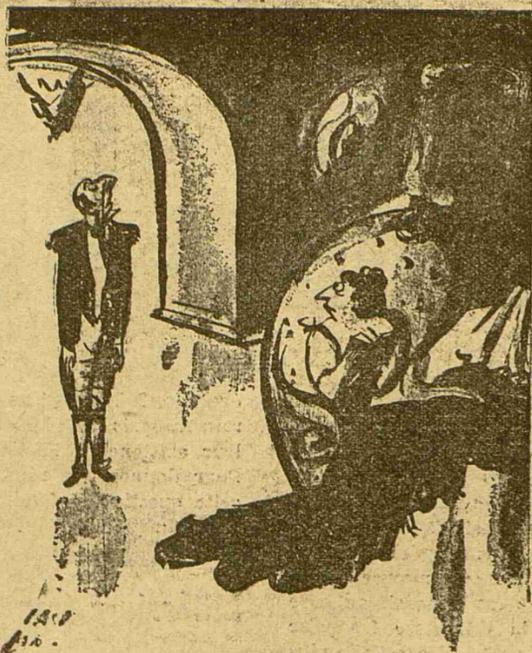
# L'HUMOUR

## PARTOUT



John E. Johnson

...vais séduisant, mais maintenant je n'en voudrais pas pour New-Yorker.

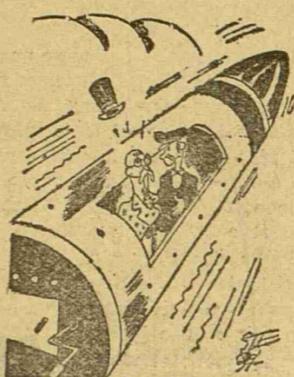


— Le duc de Gloucester, comte de Lancashire, 16<sup>e</sup> Earl de Persimmon, 4<sup>e</sup> marquis d'Alsace-Lorraine, baron de Scheswig Holstein, est saouli comme un grand-duc !  
Ballihoo, New-York.



— Et maintenant, pour terminer notre travail du matin, un ! sur la pointe des pieds. Deux ! sur les genoux de votre patron.

Humorist, Londres.



### VOYAGE A LA LUNE

LE PROFESSEUR. — Mais où est la lune ?  
LE CAPITAINE DU BOLLE. — Nom d. D. ! Je me suis trompé de calcul. Nous y sommes arrivés en plein jour.  
Marc Aurelio, Rome.

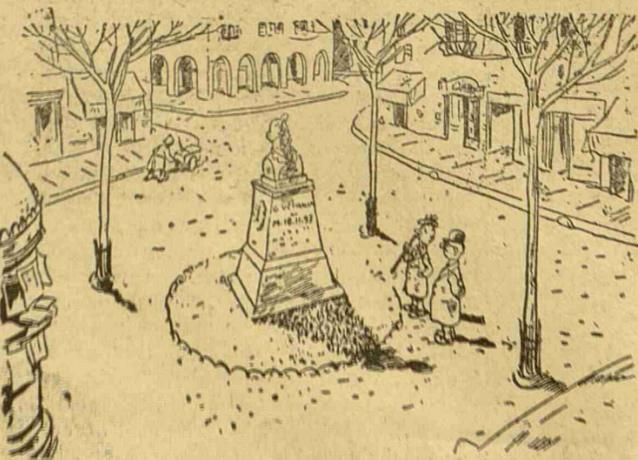


— Les dames d'abord. Après vous, Madame.

Humorist, Londres.

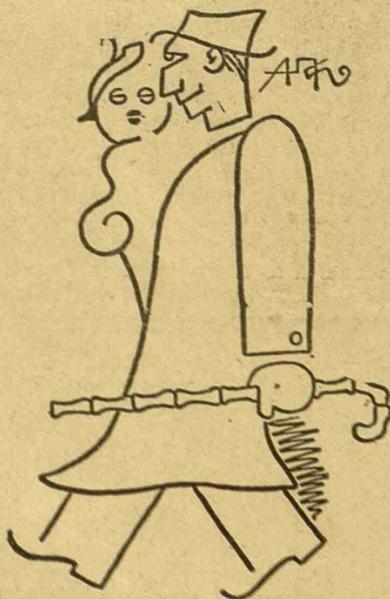


...time pas... Men Only, New-York.



### INTERPRETATIONS MONUMENTALES

— Et qu'est-ce que c'est que cela : 18-2-87 ?  
— Ça doit être le numéro de téléphone du type.  
Il Travaso delle Idee, Rome.



— Quand nous serons mariés, je satisferai vos moindres desirs !  
— Vous êtes charmant, mais qui satisfera les autres ?  
Sondagnisse Strix, Stockholm.



— Vous n'avez pas l'air d'avoir beaucoup de remords.  
— Oh, ce n'est pas vrai, j'en ai, chaque fois, tellement !

Humorist, Londres.



### RAFALES DE MARS

— Tu vois, Amédée, l'aérodynamisme a tout de même du bon.

Simpletissimus, Berlin.



Une partie d'échecs entre voyants

New-Yorker.

...emps-ci sur la New-Yorker.

# Le rayonnement de la

## Le roman français digne de sa tradition

par ALBERT GYERGYAI

M. Albert Gyergyai, l'un des meilleurs connaisseurs de la littérature française contemporaine, à qui la littérature hongroise doit de brillantes traductions de Gide, de Valéry, de Proust, etc., vient de publier, aux éditions Franklin, de Budapest, un remarquable essai sur le roman français d'aujourd'hui, dont nous extrayons ces passages :

**L**a littérature française a beaucoup donné aux littérateurs étrangers, mais elle en a reçu également beaucoup, surtout depuis quelque temps, et ceux qui proclament la décadence du roman français contemporain invoquent principalement le fait de ces influences réciproques. A les entendre, ce n'est plus de Paris, ou plus seulement de Paris, que la plupart des écrivains étrangers attendent de nouveaux chefs-d'œuvre du roman; d'ailleurs, Paris lui-même n'éprouve-t-il pas le besoin des contacts étrangers? Ces affirmations, toutes vraisemblables qu'elles puissent paraître au premier abord, ne résistent pourtant pas à l'examen. D'une part, le roman français n'a jamais joui d'une suprématie totale et absolue, — pour ne citer qu'un seul exemple, chez nous, en Europe Cen-

trale, il devait partager la première place, au milieu du siècle dernier, avec le roman anglais, et, à la fin du siècle, avec le roman russe; d'autre part, la littérature française n'était jamais fermée hermétiquement à la libre pénétration des littératures étrangères : le classicisme français s'est inspiré des littératures espagnole et italienne dans ce qu'elles avaient de meilleur, au moins dans la même mesure que le romantisme français a puisé dans la poésie anglaise et allemande. Sans doute, la littérature française d'aujourd'hui, et le roman en particulier, est-elle plus sensible aux beautés étrangères et lointaines qu'autrefois, mais ce n'est pas qu'elle ait conscience de sa stérilité ou de son déclin, c'est parce que le Français, l'Européen d'aujourd'hui, porte un intérêt de plus en plus passionné à la manière de vivre et de sentir, à la réalité et aux rêves de ses contemporains proches ou lointains — et où pourrait-il en trouver une image plus exacte et plus complète que dans ce genre littéraire le plus moderne et le plus souple, à la fois national et supra-national, qu'est le roman ?

### Apports étrangers

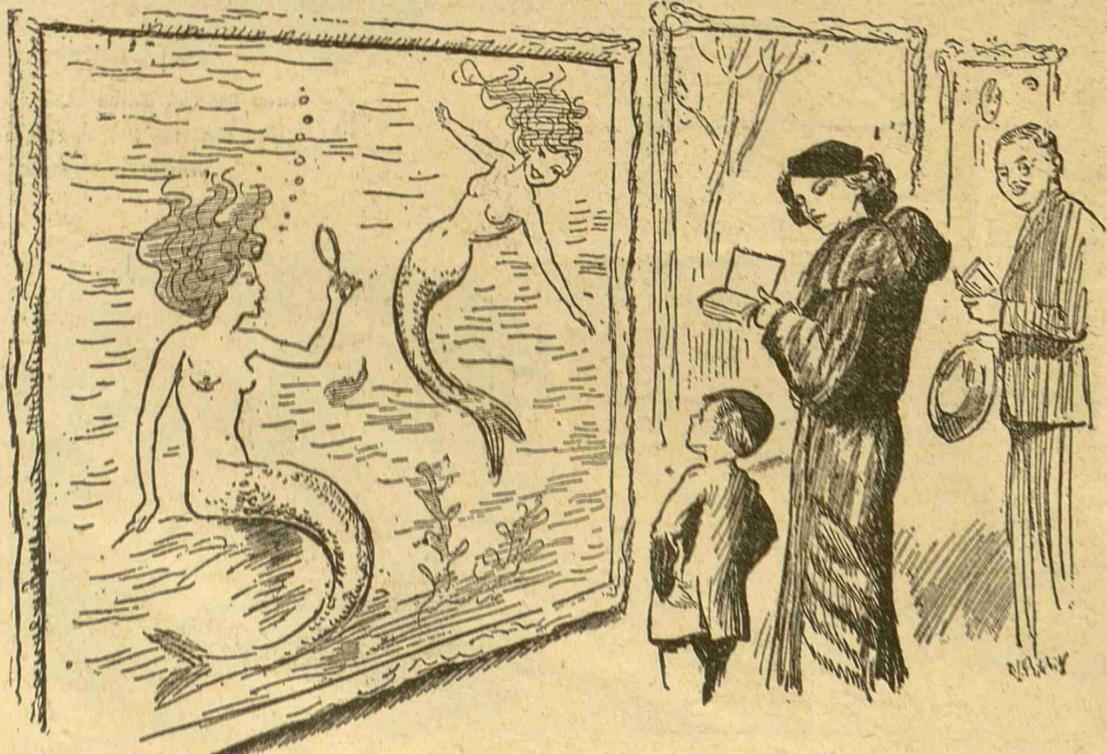
Sans doute, le lecteur français n'a-t-il jamais eu un choix aussi vaste qu'aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvre anciens et modernes de toutes les littératures et qui sont d'ailleurs de mieux en mieux traduits; sans doute, depuis la guerre, les éditeurs et les périodiques français ont-ils lancé toute une série de collections — dont le titre indique le but, celui de populariser la littérature « cosmopolite » ou « européenne » — sans doute aussi n'existe-t-il guère de jeune écrivain français qui n'ait d'idole anglais ou russe dans son sanctuaire le plus intime; pourtant tout cela, loin de prouver que la sève créatrice française soit tarie, indique, au contraire, que la puissance constructive française est plus souple et plus vivace que jamais. Ainsi que Gide le dit, dans une analyse célèbre cette puissance n'a pas à craindre que son originalité ait à souffrir de ces influences, car le jeu de celles-ci ne fait que la renforcer; la littérature française n'a jamais subi d'influence étrangère que son esprit toujours en éveil n'ait fini par transformer à son image.

Quel est donc l'apport des littératures étrangères au roman français d'aujourd'hui? Ont-elles enrichi sa physionomie de traits nouveaux? Sont-elles parvenues à le faire dévier du cours normal de son

évolution? Trouve-t-on dans le roman contemporain français des phénomènes nouveaux, qui doivent leur existence à l'action fécondante de l'étranger? Pour donner une réponse tant soit peu précise à cette question, il faudrait d'abord dresser un bilan pour chaque écrivain.

### Littérature franco-britannique

...En ce qui concerne l'influence anglaise, l'influence directe d'écrivain sur écrivain, quel est donc le romancier français célèbre dont l'œuvre porterait nettement l'empreinte de celle des romanciers anglais? Ce sont tout au plus Green ou Maurois, encore que cette influence, même chez eux, se manifeste surtout dans le caractère général et dans l'atmosphère. Par contre, comment ne pas être frappé du premier abord par l'influence de Maupassant sur Kipling ou encore sur Maughan, celui des contes? Celle de Flaubert sur l'esthétique de George Moore? Celle de Gide et de Proust, non seulement sur Joyce ou Huxley, mais un peu sur tous les écrivains anglais modernes? En fait, il ne s'agit plus d'influences réciproques, mais de la naissance d'une nouvelle civilisation anglo-française qui, d'ores et déjà, est plus homogène et surtout plus réelle que la communauté culturelle « nordique », « méditerranéenne » ou « centrale-européenne », et dans laquelle, du moins en matière littéraire et artistique, les Anglais restent d'éternels débiteurs des Français. L'une des preuves les plus éclatantes de cette communauté anglo-française est peut-être précisément le rythme plus vif, plus « français » des jeunes romanciers anglais, cette « fougue joyeuse et pleine de vigueur venant d'une race étrangère » que Lytton Strachey a déjà découverte dans la correspondance anglaise de Voltaire. Sans doute, aujourd'hui, dans une mesure plus grande encore qu'avant la guerre, ce sont surtout les Anglo-Saxons qui excellent dans l'art de satisfaire les appétits des foules en matière de romans. Mais c'est chez les Français qu'il faut chercher aujourd'hui encore les œuvres d'un niveau supérieur. Certes, sur ce niveau, la distance entre le roman français et le roman anglais est moins grande qu'autrefois, mais, pour le moment, chacun reste fidèle à sa nature propre. Le roman anglais, cette épopée en prose, dépeint, avec beaucoup de minutie et souvent même avec prolixité, les splendeurs et les misères des individus, des familles et des générations. L'auteur anglais a un amour vivace et profond du détail, car, ainsi que le dit Thibaudet, « il a du temps », et ce temps il sait l'apprécier; le roman français relève plutôt du drame, c'est le récit d'une crise, de l'explosion irrésistible d'un individu ou d'une situation. La force du roman anglais, c'est l'atmosphère, la communion avec la nature, un rythme de vie presque panthéiste; celle du roman français, c'est la construction, la perfection artistique, la peinture impeccable des personnages et l'homogénéité du ton. Ce sont là, bien entendu, des généralités s'appliquant davantage à un type idéal du roman français qu'à certains grands romans ou grands romanciers contemporains. D'ailleurs, de manière générale, l'influence réciproque des littératures s'exerce aujourd'hui d'une façon bien différente qu'autrefois; la presse, les voyages, les traductions, la connaissance des langues la rendent à la fois plus aisée, plus rapide et plus superficielle et c'est ainsi que naît, sous nos yeux, cette littérature universelle, non point dans le sens donné à ce terme par Goethe, mais dont les vastes usines tiennent compte des « exigences » de toutes les clientèles où la sauvegarde des caractères individuels et nationaux devient de plus en plus difficile. Bien entendu, ces phénomènes sont perceptibles aussi bien dans la littérature française qu'anglaise, — dans cette dernière à un degré plus élevé en raison de sa forte diffusion, — par contre la résistance, que l'on pourrait qualifier d'héroïque, de certains auteurs français, du moins des meilleurs d'entre eux, à cette influence des masses, la plus dangereuse de toutes, cette résistance est d'autant plus sympathique.



— Mon choix est fait, maman : je serai scaphandrier !

Humorist, Londres.

oine, de jute, te. En outre, xite, de soie, d'huiles végétales, de soufre et de zinc et possède de la du fer, des te, du zinc et manque de ; mais elle a la bauxite, du que également raines oléagines et de mer- surplus de du graphite enfin, n'a que graines oléagineuses (outre bles de quel-

et colonies ent distribuées es zones temp- tropicales, et ouverains que uelles sont les ournissent aux n quelle me- i-après (avec près la publi- eurs reprises, ies ».

uction on 3,7 3,4 21,3 1,9 56,9 13,1 9,0 3,4 96,1 2,5 2,3 3,1 2,6 8,0 64,4 28,5 98,8

13,7 12,3 15,6 9,7 6,2 52,0 46,0 occidentale et sent ensemble monde entier, n'y a environ en constate

# DES MATIÈRES PREMIÈRES

que les matières premières typiquement coloniales, c'est-à-dire celles que les territoires coloniaux seuls produisent ou sont à même de produire, ne sont qu'au nombre de trois : huile de palme, caoutchouc, coprah. Un quatrième produit se trouve en abondance, mais non exclusivement dans les colonies : l'étain. Quant au reste des productions coloniales, elles sont concurrencées par les productions similaires des pays souverains : la partie qui revient à ces deniers est même prépondérante.

Mais on observe qu'il serait erroné de sous-estimer, de ce fait, l'importance des colonies comme source de matières premières, importance qui ne peut être déterminée qu'en tenant compte de tout un ensemble de facteurs.

Premièrement, elle ne peut être estimée que par rapport aux conditions de la métropole, c'est-à-dire qu'elle dépend des besoins de celle-ci et de la mesure dans laquelle la métropole possède les moyens de les satisfaire, soit sur son territoire, soit, le cas échéant, dans d'autres colonies.

C'est pourquoi la valeur de telle ou telle source coloniale, tout en étant plus ou moins négligeable pour sa métropole, pourrait être très grande pour un autre pays, dépourvu des matières qu'elle est en mesure de lui fournir, et cela surtout lorsque la production de ces matières est ou peut être soumise à des limitations.

Deuxièmement, les matières premières sont, comme tous les autres objets, commercialement interchangeables. Il en résulte que, même si une colonie ne produit qu'une matière première, et qu'elle que soit l'importance de cette production, elle facilitera dans la même mesure le ravitaillement général de la métropole en matières étrangères, soit en diminuant d'autant les sommes que la métropole devrait payer à l'étranger, soit en lui procurant, par l'exportation, des devises qui pourront être dépensées sur le marché international pour acheter d'autres matières premières.

Troisièmement, les statistiques donnent une idée de l'exploitation en cours, mais elles ne peuvent fournir aucun renseignement sur le potentiel disponible pour une exploitation future plus intense. Il n'est donc pas dit que des chiffres modestes de production soient destinés à rester tels, ni qu'une exploitation élargie — déterminée soit par les contingences économiques ou financières, voire politiques, soit par les progrès de la science et de la technique — ne puisse augmenter le rendement de la colonie en matières premières. Il suffit parfois d'examiner les statistiques sur une assez longue période pour s'en rendre compte.

## GRIEFS ET REACTIONS DES PAYS PAUVRES EN MATIÈRES PREMIÈRES

Ces pays formulent des griefs d'ordre politique et d'ordre économique.

### Cas de guerre ou de blocus

1. En premier lieu, ils craignent, qu'en cas de guerre ou de blocus économique, il leur soit difficile de continuer à se procurer à l'étranger les approvisionnements nécessaires aux fins d'une résistance ou d'une défense efficace contre toute atteinte à leur intégrité. La difficulté pourrait devenir une impossibilité si l'Etat ou les Etats adversaires appartaient justement à la catégorie des pays contrôlant la production des matières premières requises.

### Les sanctions

2. D'autre part, la question du ravitaillement en matières premières fait justement ressortir la situation dans laquelle les pays qui en sont démunis se trouvent par rapport à ceux qui en sont fournis, vis-à-vis de l'application éventuelle des sanctions économiques. L'état d'esprit qui en résulte se trouve caractérisé dans l'extrait suivant du *Financial News*, du

6 février 1936, où l'on indique aussi les tendances nouvelles qui en découlent :

« Aussi longtemps qu'il existe la probabilité d'avoir recours aux sanctions, les pays déployant une politique étrangère active ne peuvent baser sans risque leurs approvisionnements en matières premières en temps de guerre sur les fournitures des pays membres de la Société des Nations. Ce fait peut avoir à la longue des conséquences économiques d'une grande portée. La visite récente d'une mission japonaise au Brésil, en vue de conclure des arrangements pour de vastes investissements dans l'industrie cotonnière du Brésil, n'est qu'un premier pas dans cette direction. Les investissements récents de l'Allemagne dans la bauxite de la Hongrie et la politique d'importation du coton en Allemagne (en 1935 le Reich se détourna complètement des Etats-Unis vers le Brésil pour ses achats de coton) constituent d'autres exemples de la même tendance. »

### La loi de neutralité des Etats-Unis d'Amérique

3. Ces appréhensions ont été encore renforcées par la nouvelle politique de neutralité instaurée aux Etats-Unis, qui ont toujours été dans le passé les plus grands fournisseurs de matières premières en temps de guerre, et dont l'exemple sera probablement suivi par d'autres Etats de l'Amérique. Ces appréhensions ont gagné même des pays comme le Royaume-Uni, lequel malgré les richesses de son empire — qui, par ailleurs, exigent la maîtrise des mers pour être transportées en Europe — a quand même besoin de recourir à l'étranger pour quelques produits de base (par exemple, le pétrole).

Dans ces conditions, on estime que la possession des matières premières acquiert une signification stratégique toujours plus importante, et que probablement ce fait aura dans l'avenir des conséquences économiques et politiques d'une grande portée. Les efforts pour atteindre la « self-sufficiency » pourraient en être stimulés, et la direction de la politique extérieure (ententes, alliances, etc.), pourrait être en partie déterminée par la nécessité de s'assurer des sources adéquates d'approvisionnement de matières premières.

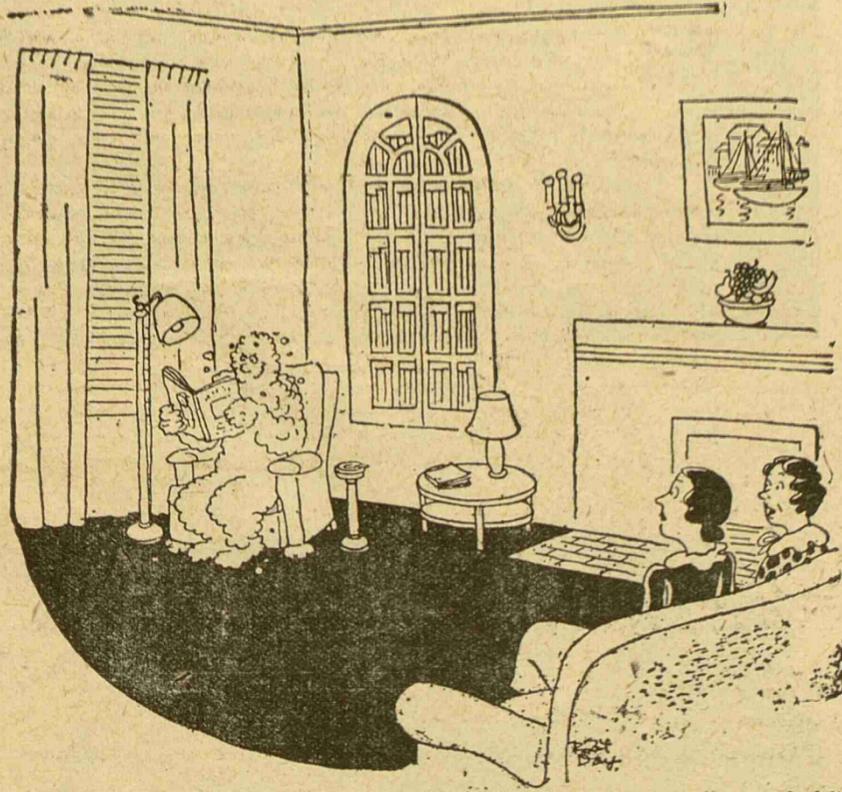
Il va sans dire que ces préoccupations deviendraient plus graves au cas de la concomitance possible des sanctions et de la neutralité américaine.

### La question des devises

4. Les Etats pauvres en matières premières estiment en outre particulièrement onéreuse pour eux l'obligation de s'adresser à l'étranger pour l'achat des produits dont ils ont un besoin absolu, car elle crée un poste passif important dans leur balance des paiements internationaux. Cette charge est devenue, plus lourde depuis la crise mondiale, à cause des difficultés qu'éprouvent ces Etats à se procurer les devises étrangères nécessaires pour faire leurs achats.

Suivant les uns, cet état de choses ne serait que la conséquence de la politique générale et économique que lesdits pays pratiquent, et du contrôle des changes, ainsi que d'autres mesures analogues. Les pays en question soutiennent par contre que l'impossibilité où ils se trouvent de se procurer les matières dont ils ont besoin serait le résultat de la politique de protectionnisme douanier des pays riches en matières premières et jouissant d'une situation financière et monétaire solide, qui n'admettraient pas en mesure suffisante leurs exportations, refuseraient de conclure des arrangements favorables et durables relatifs aux dettes et, ne se décidant pas à stabiliser définitivement leurs monnaies, entretiendraient un sentiment d'incertitude, dont les pays souffrant d'une pénurie de matières premières subirait nécessairement le contre-coup.

5. Dans ces conditions, on affirme que la possession de sources coloniales de matières premières améliorerait sensiblement leur balance des paiements, en leur permettant de se servir de leur propre monnaie comme d'un moyen de paiement pour l'acquisition d'une portion considérable de ces matières, sans avoir besoin de recourir aux devises étrangères.



— Chaque fois qu'il lit une étude sur la redistribution des matières premières, ça le fait écoumer.

N. Y. C. Mercury.

## PROPOSITIONS ET SUGGESTIONS

1. D'après l'opinion la plus répandue, le remède le plus sûr et le plus efficace à la situation dangereuse que crée l'inégalité de distribution et d'accès aux matières premières, consisterait dans une reprise des échanges, dans l'abolition des entraves s'opposant actuellement à la circulation internationale des marchandises : interdictions, contingentements et taxes d'exportation, hauts tarifs douaniers, contingentements généralisés des importations, accords de clearing, accords préférentiels visant à la constitution de grands marchés réservés, etc. Naturellement cela comporterait aussi le retour à la stabilité monétaire, la libre négociabilité des monnaies, le règlement des dettes internationales, la libre circulation des capitaux, etc.

2. Une proposition souvent avancée et qui a recueilli beaucoup d'adhésions, même dans les pays possédant des colonies, vise à instaurer dans tous les domaines coloniaux un régime efficace de porte ouverte.

3. Certains préconisent même la transformation des colonies en pays sous mandat, ou bien le transfert à un organisme international, par exemple à la Société des Nations, de l'administration, du moins de l'administration économique, des colonies.

4. Un autre remède préconisé consisterait à organiser internationalement la distribution équitable des matières produites dans le monde. Cette discipline de la distribution devrait probablement être accompagnée d'un contrôle correspondant de la production.

5. On a également suggéré la conclusion d'accords internationaux assurant la distribution des matières premières moyennant des échanges réciproques de marchandises ou de services. (Ces marchandises et services, acquis par les marchés fournisseurs de matières premières, compenseraient directement la dette) ou bien d'accords internationaux, de caractère général, assurant l'égalité de traitement à tous les pays sur tous les marchés — du moins sur les marchés coloniaux — aussi bien pour la vente de leurs propres produits que pour l'achat des produits locaux.

Dans un rapport rédigé à la demande

du « National Executive of the Labour Party », il est suggéré que des garanties soient données, sous forme d'une convention internationale, pour l'approvisionnement régulier des matières premières.

6. On propose de généraliser la pratique instaurée par certains cartels (tels que ceux de l'étain, de 1933 et du caoutchouc, de 1934), d'admettre des représentants des consommateurs à participer au contrôle. Cette pratique constitue par ailleurs une des conditions principales que posait la conférence monétaire et économique de Londres de 1933 pour la création dans les périodes de crise, d'ententes destinées à réajuster l'offre et la demande. On a avancé l'idée d'un accord par lequel les Etats s'engageraient à soumettre à certaines conditions donnant des garanties minima aux consommateurs (personnes ou pays) les ententes internationales auxquelles participeraient leurs ressortissants.

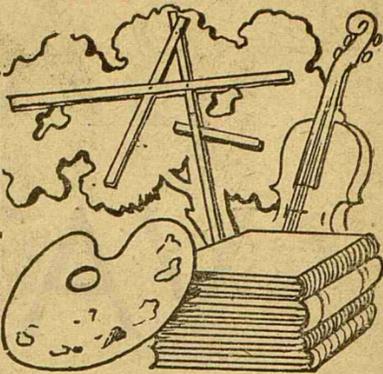
De plusieurs côtés la proposition a été également faite de soumettre les ententes à un contrôle. On devrait, soit imposer l'enregistrement des cartels à Genève, afin de rendre obligatoirement publiques la composition et les conditions des cartels, soit créer un organisme international — sur le modèle du Bureau international du travail — avec mission de suivre le fonctionnement des cartels.

7. Plusieurs suggestions concernant le régime des concessions.

On a proposé la formation de compagnies privilégiées (compagnies à charte), en vue d'organiser et de mettre en valeur des territoires coloniaux relevant d'autres Etats. Et puisque l'application du principe du libre accès signifie la réalisation de grands programmes financiers, on propose l'institution d'une banque internationale pour le libre accès aux matières premières. Le capital devrait être fourni d'abord par les banques centrales des pays intéressés à collaborer à la mise en valeur des territoires coloniaux.

On a enfin préconisé la constitution d'un domaine minier et forestier international, dont la gestion devrait être confiée à la Société des Nations, et qui aurait le double but de garantir la libre disposition collective et circulation des matières premières, et leur conservation.

# France intellectuelle



## La suprématie du Théâtre français

par SENTINEL

MORNING POST, Londres :

Sur la scène comme dans la vie — qui prend si souvent une tournure paradoxale — l'instinct est un meilleur guide que l'intelligence. Cet instinct, les Français le possèdent dans un degré suprême, comme le prouve toute leur littérature dramatique. Dès le moyen âge, leurs jongleurs et leurs ménestrels en faisaient preuve, au cours des représentations qu'ils donnaient dans les châteaux féodaux. On trouve déjà dans les fabliaux le caractère du drame futur, de même que dans les « mystères », dont les meilleurs sont dus à Rutebeuf. Dans l'une des œuvres de ce trouvère, on rencontre le type de l'hypocrite qui atteint son point culminant dans l'immortel Tartuffe. Ou bien encore ces vers :

« Li robe ne fait pas le moyne », qui a été ensuite repris par Chaucer :

« Habite ne ma ryth monke ne frere. » C'est là un exemple de l'un des aphorismes traditionnels qu'on rencontre si fréquemment dans le dialogue dramatique français.

Il n'y a rien de nouveau à dire sur le divin Racine ni sur l'humain Molière. Ils montrent combien ont raison ceux qui disent que tout Français est Don Quichotte en même temps que Sancho Panza. Racine qui enveloppait les passions du XVII<sup>e</sup> siècle dans les vêtements de l'antiquité classique, était aussi audacieux que Shakespeare. Il n'oubliait jamais la vieille maxime : « L'excès en tout est un défaut » et il a porté le dialogue dramatique français à une hauteur jamais surpassée. Tout dramaturge français, lorsqu'il cherche à s'exprimer avec logique et brièveté, pense à Racine. Racine est la conscience même du drame français, qui — à l'encontre du nôtre — ne s'est jamais séparé de la littérature.

Molière est le plus grand écrivain dramatique du monde. Il était en même temps un acteur, un être aimable dans la vie comme sur la scène. Il mourut de surmenage, parce qu'il n'avait pas voulu que cinquante ouvriers perdissent une journée de salaire — l'humain Molière !

Ces deux grands écrivains ont établi la suprématie du théâtre français. Sachant bien qu'aucune pièce ne saurait se présenter comme un chef-d'œuvre si elle n'est pas bien jouée, ils ont cherché à élever le niveau du jeu des acteurs français. La Comédie-Française, appelée à juste titre la maison de Molière, est la meilleure école théâtrale du monde. Cette citadelle de la civilisation, sagement et intelligemment administrée, a beaucoup contribué à assurer le succès mondial du théâtre dramatique.

C'est en grande partie grâce à la Comédie-Française que le niveau du jeu des artistes dramatiques français est supérieur à celui des artistes anglais, car en Grande-Bretagne, on accorde une importance exagérée au caractère pittoresque des personnages. L'acteur français — sans parler de ses autres dons — sait et aime travailler. Ainsi, Lucien Guiltry avouait à un ami londonien que son fils et lui-même répétaient à tout instant des bribes de leurs rôles, même au cours d'une promenade. On entend toujours ce que dit un acteur français et on comprend chez lui immédiatement s'il parle en prose ou en vers. Aussi les artistes français ont-ils le public qu'ils méritent, qui saisit les subtilités du jeu et qui exige qu'il y ait un « ensemble » cohérent, ce qui est rare en Angleterre.

A quel moment les écrivains dramatiques français ont-ils découvert qu'on ne s'intéresse guère à eux à l'étranger ? En effet, ils se sont laissé dire

que toutes leurs nouvelles idées ont été anticipées à Berlin. Il y a eu Ibsen, qui est parti comme il était arrivé, et qui nous a légué quelques leçons de théâtre techniques. Puis, il y a eu Bernard Shaw, qui a remporté de grands succès en peptoni-

## La Princesse de P... reçoit

par F. SIEBURG

FRANKFURTER ZEITUNG, Francfort :

Le soir, vers dix heures, les invités commencent à arriver. Les lampadaires du porche jettent une lumière blafarde sur les visages des hôtes qui se baissent pour sortir de leur voiture. La pluie a cessé, quelques gouttes tombent encore des arbres dénudés. Une odeur de terre mouillée se lève, cela sent déjà le printemps. Frissonnantes, les femmes serrent leur manteau de fourrure sur les épaules nues, et le gravier crisse sous les pieds des valets.

Là-haut, au bout du grand escalier en belle pierre taillée, la princesse, appuyée sur sa canne, examine les arrivants de son regard bleu et perçant. Elle se méfie un peu de ses invités, elle soupçonne la plupart de venir chez elle non pas pour entendre du Brahms, mais pour y être vus...

Tout Paris — à l'exception de ceux qui sont encore à Cannes — se trouve réuni dans les salons de la princesse : c'est-à-dire une poignée de femmes et d'hommes qui personnifient l'indéfinissable notion de la « société » parisienne. Des hommes et des femmes que rien de commun ne lie, mais qui n'en forment pas moins une unité. Aristocrates, écrivains, hauts fonctionnaires, oisifs, hommes d'affaires, quelques diplomates. Français et étrangers s'y coudoient ; ce sont, pour la plupart, des figures du siècle dernier, solennelles, parées, un peu rigides. Mais parmi tout ce monde évoluent aussi quelques invités à l'allure sportive, jeune, très XX<sup>e</sup> siècle...

Des rires discrets, une conversation brillante couvrent de leur bruit assourdi le lent glissement des bases de la société qui semblaient naguère inébranlables comme des fondations de pierre. Toute cette assistance s'efforce encore de maintenir en vie l'ombre d'une hiérarchie sans laquelle on ne concevait pas l'ordre, autrefois. Tous, ils défendent une coutume qui n'est plus celle de tout le monde ; ils respectent tous un cérémonial auquel ils ne croient guère eux-mêmes, mais qui leur donne encore l'illusion, pendant quelques brèves heures, de vivre dans un ordre de choses ancien, harmonieux.

Le salon est maintenant plein à craquer. Même la marquise de L..., qui arrive toujours en retard, (pour que le plus de gens possible puissent admirer sa robe du soir) a déjà pris sa place ; elle enlève ses gants très longs, et passe ses doigts dans la chevelure gris-mauve, répandant par ce geste des effluves du « Vol de nuit » qui s'achète en flacon chez un parfumeur célèbre des Champs-Élysées.

Seule, la maîtresse de céans, la princesse de P... reste encore debout, tournée vers le dernier, et le plus rare des invités : le ministre. Un membre du gouvernement qui, bien que n'étant pas socialiste, appartient tout de même au cabinet de Front populaire.

Les invités le regardent avec une curiosité hautaine, tandis que les invitées le saluent avec des regards plus bienveillants, car le ministre répond

fiant Schopenhauer et en jonglant avec Nietzsche. Enfin, il y a eu les Russes qui appliquent à la scène l'impressionnisme de Monet plutôt que celui de Manet. Mais tandis que les Français délaissaient de plus en plus leur théâtre, leurs auteurs et leurs acteurs repartaient une fois de plus à la conquête du monde.

Nous sommes, je l'espère et je le crois, à l'aube d'une nouvelle suprématie théâtrale française. La tradition, sans laquelle l'instinct dans l'art est impossible, est le pivot de cette renaissance. Le nouvel administrateur de la Comédie-Française, dont le rôle est aussi difficile que celui d'un souverain constitutionnel, a rétabli la vieille discipline. A présent, ce ne sont pas seulement les bien-pensants, mais aussi les mondains qui ont retrouvé le chemin du Théâtre-Français.

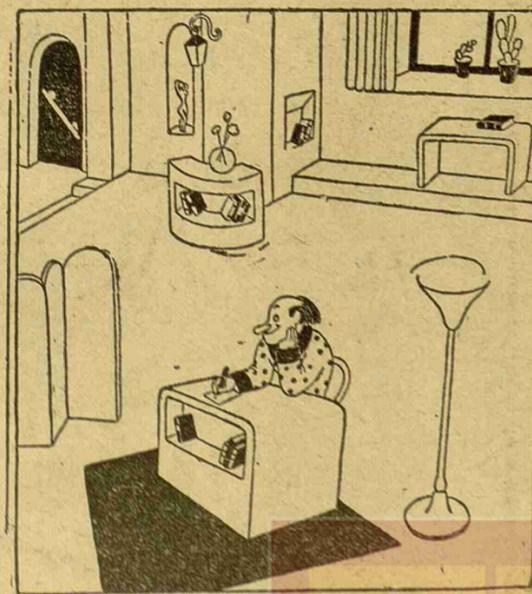
quelque chose de délicieux aux yeux du beau sexe et la magie du pouvoir.

Ceux qui dirigent aujourd'hui la France n'appartiennent pas à cette « haute société », et ne lui accordent, pour la plupart, aucune valeur. Aussi bien le ministre y a-t-il l'air d'un coq de village égaré parmi des oiseaux au plumage somptueux. Il n'en contemple pas moins l'assistance avec un regard froid, ferme et où l'on peut lire beaucoup d'indulgence.

Son ventre considérable, sa chevelure épaisse, en brosse, ses mains puissantes qui s'emparent du programme que lui tend la princesse, tout cela respire la puissance impavide de la province. Il est comme ses électeurs ; il n'aspire nullement à vivre comme ces gens autour de lui, mais à travailler afin de pouvoir, un jour, finir une existence paisible dans une petite propriété. C'est pourquoi les invités de la princesse ne l'intimident pas le moins du monde...

Mais le moment arrive où les vanités de ce monde se taisent. La princesse frappe le parquet de sa canne, un silence brusque se fait dans le vaste salon, et les instruments à corde commencent à jouer un quatuor allemand.

Sur les visages légèrement renversés des hôtes, le sourire mondain disparaît, pour faire place à une joie céleste dont personne ne connaît le secret, et qui semble tomber des étoiles sur une pauvre humanité...



LA FORCE DE L'HABITUDE

L'ECRIVAIN CELEBRE (terminant une lettre d'amour) : « Ton Fabrice qui t'aime tendrement. Tous droits réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège. »

«vo Aurelio, Rome.

# LE BARBIER DU VATICAN

DE TELEGRAAF, Amsterdam :

**C**es jours derniers, un emploi des plus appréciables est devenu vacant dans la Cité du Vatican. Sa Sainteté le pape Pie XI devra engager un nouveau coiffeur.

Sceptique, le lecteur se demandera peut-être comment les choses ont-elles pu se gâter au point que, soudain, le pape manque de barbier ? Pour être tout à fait sincère, la réponse à cette question implique, hélas ! une pénible irrévérence. C'est qu'il s'est produit un fait inouï et scandaleux, imprévisible au plus haut point, à savoir que l'ancien titulaire vient tout simplement de désertir son poste. Sans donner ses huit jours, ni même rendre son tablier, il est parti.

Il était une fois...

On sait que de son nom de famille, le Saint Père s'appelle Achille Ratti. Or, à l'époque de sa jeunesse studieuse, mais déjà lointaine, vers 1879, Ratti, théologien à Rome, suivait les cours du fameux séminaire du Collège Lombard. Dans le voisinage immédiat de cette école se trouvait alors une sympathique et misérable petite échoppe de coiffeur. Si au point de vue de l'hygiène, elle laissait à désirer (pour ne pas dire davantage), par contre, à un autre point de vue elle pouvait se targuer d'un attrait fort sérieux, nous parlons du bagout de son patron, Damiano Simoncelli, bavard entre les bavards, se distinguant par son patois milanais savoureux, particulièrement doux et cher à l'ouïe du jeune Ratti, Milanais lui-même.

Il semble d'ailleurs que le coiffeur Simoncelli excellait dans l'art d'abonder dans le sens de ses clients. A cette époque, neuf années à peine s'étaient écoulées depuis le jour d'épouvante où les troupes de la dynastie de Savoie avaient occupé la Ville Eternelle, renversant l'Etat de l'Eglise en même temps que le pouvoir séculier du pape. De nombreux Romains, dévoués à l'Eglise, n'étaient pas encore revenus du coup. *L'Italia unita* leur était moins chère que le fait d'être des citoyens de l'Etat de l'Eglise. Le coiffeur Simoncelli, homme habile, fut de ces mécontents. L'était-il vraiment, au fond de son cœur ? *Chi lo sa ?* Toujours est-il que, Milanais subtil, tel il se montra, ne fût-ce que pour mieux plaire à son compatriote et client, le jeune ecclésiastique Ratti. Recourant au plus doux patois milanais, il avoua à l'oreille du séminariste combien il était contre le roi, combien il portait dans

son cœur le pape, combien enfin il était marri du nouvel état de choses qui, au demeurant, ne pourrait ne pas susciter le courroux du ciel se traquant par un châtement exemplaire des Chemises rouges et autres impies.

Les années passèrent.

Beaucoup, beaucoup plus tard, Achille Ratti, devenu monsignore et bibliothécaire de la célèbre bibliothèque Ambrosienne, revint à Rome et, inspiré par une nostalgie de jeunesse, il se ressouvint soudain de son coiffeur de jadis. L'échoppe existait-elle encore ? Si oui, par miracle, avait-elle toujours le même patron ? Et lui-même, le patron, aurait-il conservé ses convictions d'antan, ses glaces ternies, ses fauteuils, ses plats à barbe écornés et, avant tout son admirable patois milanais ? Curieux, monsignore Ratti ne sut résister à la tentation. Il se rendit à la petite place qu'il connaissait si bien en face du Collège Lombard et quelle ne fut pas son émerveillement ! Rien n'avait bougé. Tout y était exactement comme à l'époque où l'élève Ratti fréquentait encore l'humble échoppe de Damiano Simoncelli. Les fauteuils boitaient comme jadis et même un peu plus. Les plats étaient plus bosselés que jamais et quant aux glaces, définitivement ternies, elles se refusaient le luxe de renvoyer les images.

Les indignations de Damiano.

Dans ce milieu *ne varietur*, le maître de céans, Damiano Simoncelli, paraissait avoir gardé toute sa verdeur d'antan, et aussi, ô merveille ! la douce musique de son patois milanais. C'est dans ce langage qu'il fut accosté par monsignore. C'est ainsi aussi qu'il lui répondit. A la suite de quoi monsignore se dépoilla de son incognito et évoqua dans la mémoire du coiffeur le souvenir du séminariste Ratti. Damiano, toujours subtil, fit semblant de reconnaître sur-le-champ son client de jadis.

— Votre Eminence a à peine changé. A la voir pénétrer dans ma boutique, j'allais immédiatement m'écrier : « Voilà mon cher et ancien client, monsieur... monsieur... Chose... »

— Ratti... Achille Ratti, fit doucement le prélat.

— Ecco ! J'allais le dire !... Ah ! si je me souviens... Bien sûr. Achille Ratti.

On refit donc connaissance et monsignore devint non moins assidu dans l'humble échoppe que jadis le jeune Ratti.

Puis un jour, le cardinal Ratti, élu pape, dut s'enfermer au Vatican. Mais même en accédant au trône de saint Pierre, il entendit rester fidèle à Da-

miano Simoncelli. Il le nomma donc son barbier et coiffeur officiel et le fit venir chaque jour. Et voici Damiano coiffeur du Vatican, un personnage !

Au cours des visites quotidiennes de son barbier, Pie XI, le faisait parler en patois milanais, pure musique aux oreilles de l'auguste vieillard. Madré, naïtre Damiano ne tarda pas à tirer parti de ce petit faible du Saint-Père. En effet, dans le plus savoureux patois il expliquait combien les temps sont durs, combien son échoppe perdait ses clients alléchés par les autres salons des alentours, salons plus modernes, mieux équipés, correspondant au goût de notre époque.

Le Saint Père semblait partager son indignation, l'astucieux barbier se mit à gémir de plus belle :

— Pour faire des installations pareilles, il me faudrait des trésors. Or, la richesse a toujours fui les honnêtes hommes. On a beau être coiffeur du Vatican, on a beau être une connaissance de jeunesse du Saint Père lui-même, tout ceci ne suffit pas pour produire le miracle du rajeunissement de ma vieille échoppe. Ah ! me voilà, moi, Damiano Simoncelli, un homme perdu et mon échoppe condamnée à disparaître.

Ou des miracles se produisent.

Il se plaignait dans un milanais tellement pittoresque et musical, qu'il parvint à émouvoir le cœur sensible du pape. Un architecte du Vatican fut donc dépêché dans la boutique de Damiano afin de prendre toutes les mesures nécessaires en vue de l'agrandissement et de la modernisation de l'échoppe. Il s'agissait de la transformer et de la mettre au goût du jour.

Architectes, décorateurs, artisans se mirent à l'œuvre ; les dépenses allaient bon train, naturellement sur la cassette papale. Plus de cent mille lires furent ainsi dépensées, grâce à quoi l'échoppe de Damiano Simoncelli se transforma en véritable salon, mi-séjour, mi-pagode, conformément aux idées de nos jours.

Heureux, le pape attendait donc la prochaine visite de Damiano qui, en patois milanais bien entendu, lui dirait sa joie, son émotion, son ineffable bonheur.

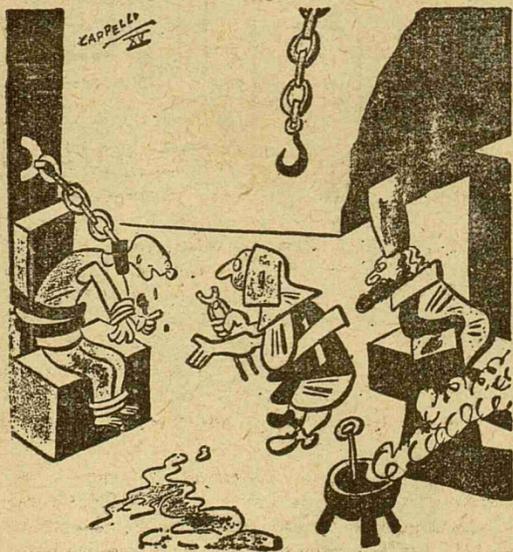
Mais au lieu de tout cela, Damiano Simoncelli se contenta de faire parvenir un simple billet informant le Saint Père qu'il ne viendrait plus jamais au Vatican puisque, ayant reçu une offre de vendre son fonds remis à neuf pour 60.000 lires, il estimait qu'il serait fou de refuser cette chance qui lui assurait une vieillesse tranquille dans sa chère Perugia natale.

A quelque chose patois est bon.

A lire cette lettre, le pape comprit qu'en l'occurrence son barbier se servait d'un langage beaucoup moins beau que ne l'est le patois milanais. C'est le langage humain, trop humain de l'ingratitude universelle. Et il l'accueillit avec son plus indulgent sourire.

Mais, depuis, le poste du barbier du Vatican est déclaré vacant.

Pour l'obtenir, artistes capillaires, inutile de vous mettre à couper les cheveux en quatre. Aspirants, il suffit que vous sachiez parler milanais...



MOYEN-AGE

— LE BOURREAU. — Oh, excusez-moi, nous vous avons arraché la langue avant de vous faire avouer.  
— LE SUPPLICÉ. — Ça ne fait rien. Interrogez-moi toujours, je suis ventriloque.

Il Sette Bello, Rome,

## ★ L'ASTROLOGUE PROPOSE

par Lesle GONDON

WOMAN'S DIGEST, New-York :

**L**es étoiles célestes ont beaucoup de choses intéressantes à dire sur les étoiles terrestres. Plus particulièrement sur les étoiles de cinéma. Si l'on en croit le fameux Norwell 1937 leur réserve pas mal de déboires, voire même quelques petits désastres, et seulement un tout petit peu de bonheur.

Vous ne savez pas qui est Norwell ? C'est un jeune et bel astrologue, venu à Hollywood il y a environ sept ans, complètement inconnu alors et sans le sou. Un jour, Mary Pickford le « découvrit » dans un salon de thé. Depuis, il est devenu le conseiller le plus écouté de toute la gent cinéaste du lieu. Et ce n'est pas peu dire.

Sa réputation a même passé les frontières de l'Amérique ; ses prédictions se sont, paraît-il, avérées exactes dans plus d'un cas. Ce qui est certain, c'est qu'il est si convaincu de ce qu'il lit dans les astres, que chaque année, ses prédictions sont consignées par les soins de l'Associated Press aux fins d'un contrôle ultérieur.

Par exemple, il a prédit tous les incidents qui devaient aboutir à l'abdication de l'ex-roi Edouard VIII, et cela avant même que George V. fût mort. Aujourd'hui, il prédit qu'un autre danger, très grave, menace le même Edouard, et mettra sa vie en péril dans le courant de l'année.

Norwell a prédit aussi la mort de Will Rogers en avion, celle de Irving Thalberg, le mariage de John Barrymore et de Claudette Colbert, ainsi que d'autres faits mémorables dans les annales de la capitale du cinéma. Mais ne faisons plus attendre le lecteur, et divulguons-lui les secrets que Norwell a bien voulu nous communiquer sur les événements de 1937 à Hollywood. D'abord — *horrible dictu* — la divine Garbo prendra sa retraite avant la fin de l'année. Quant à Norma Shearer, bien qu'elle menace le monde civilisé d'une décision analogue, il semble qu'elle ira, par contre, de succès en succès, et que d'ici deux ans, elle couronnera sa carrière par un mariage heureux.

Hélas, Mary Pickford ne trouvera pas le bonheur qu'elle cherche depuis si longtemps si elle s'obstine à vouloir épouser Charles Rogers.

# « Perdu Corps et Biens... »

par RUDOLF WITT

NEUES WIENER JOURNAL, Vienne :

**A** Londres, capitale de la navigation mondiale, on annonce la mort d'un bateau tout comme s'il s'agissait de celle d'un être humain. Devant l'entrée de la Lloyds se trouve un grand panneau noir destiné à recevoir les croix mortuaires. Dès que la nouvelle de la disparition d'un bâtiment parvient à Londres, un vieux marin appose l'affiche et la fameuse cloche, la « Lutine » retentit pour annoncer aux passants que la marine est en deuil...

Le 14 décembre 1928, le cinq-mâts *Kjöbenhavn* quitta Buenos-Aires à destination du Danemark. Or, aucun port de ce pays ne le vit jamais arriver. Au bout du laps de temps qu'on accorde généralement aux retardataires, on s'inquiéta et on entreprit des recherches. Un cinq-mâts ne se perd pas comme une épingle et le *Kjöbenhavn* était un bâtiment important dont l'équipage se composait de six officiers et de soixante-sept matelots. Pourtant il restait introuvable.

## Un suicide ?

Cependant, sept mois plus tard, un Anglais de passage à Tristan-de-Cunha — petit archipel perdu dans l'Océan Atlantique méridional — apprit d'un gardien de phare que le bateau disparu avait été aperçu dans la région quelques mois auparavant. Le *Kjöbenhavn* n'avait guère pu être confondu avec un autre bâtiment, les cinq-mâts étant très rares de nos jours ; de plus ce navire voguait à ce moment à pleines voiles, ce qui en facilitait encore l'identification. La raison qui poussa le capitaine à prendre la direction exactement opposée à celle prévue par son itinéraire, reste une énigme. Ce bateau transportait diverses marchandises destinées à l'Angleterre et à la Norvège.

L'enquête reprit donc de plus belle sur les routes du Sud. Des télégrammes furent lancés pour les principaux ports africains. Les autorités navales du Cap alarmèrent toute la côte, en vain. On chercha aux Indes, en Chine, au Japon, dans l'archipel de la Sonde toujours avec le même résultat négatif.

Deux ans plus tard, un petit cotre australien, en longeant la côte occidentale du cinquième continent

rencontra, une nuit, un écueil mystérieux. C'était une grosse poutre de bateau qui portait, gravé au fer rouge, le nom de *Kjöbenhavn*.

A quelle date et dans quelles circonstances le cinq-mâts a-t-il fait naufrage ? Pourquoi, bien que muni d'un poste de radio, n'a-t-il pas lancé de S.O.S. ? Il est peu probable qu'on puisse jamais répondre à ces questions.

## Le mystère du « Prince Asiatique »

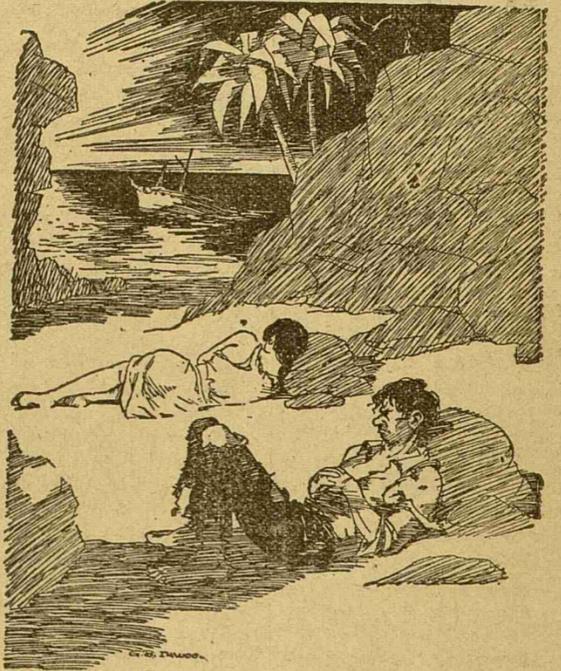
En revanche, la disparition du grand steamer *Prince Asiatique*, qui a longtemps intrigué les marins, est aujourd'hui expliquée en partie.

Le *Prince Asiatique* était un bâtiment tout neuf, jaugeant 14.000 tonnes, muni de deux turbines, de deux stations de radio et de toutes les installations modernes... Il entreprit sa première traversée, de Seattle à Shanghai, en mai 1926, mais il n'arriva jamais à destination. Pourtant le temps était idéal, aucun orage ne fut enregistré sur son trajet. Son équipage se composait de sept officiers et de quarante-quatre hommes et il transportait une quarantaine de passagers blancs et cent-trente-trois Chinois.

La cloche *Lutine* résonna et dans seize ports différents on entreprit des investigations. Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'on pût recueillir le moindre indice susceptible d'aiguiller les recherches. Enfin, un jour, le capitaine d'un voilier envoya à ses supérieurs un radio ainsi conçu :

« ...D'abord mon radiotélégraphiste capta un appel au secours. Selon nos estimations notre correspondant devait se trouver de 150 à 200 milles de distance. Cod... Cod... Cod... Cod..., ce signal international fut donné quatre fois, ainsi que le veut l'habitude, suivi de la signature : *Prince Asiatique*. Aucun doute n'était possible. Mais un fait déconcertant se produisit alors. Les appels du bateau, jusque-là, réguliers, cessèrent subitement dès que notre radio-télégraphiste eut répondu en demandant la position exacte du navire en perdition. Il insista pendant plus de sept heures, mais notre correspondant avait arrêté définitivement ses émissions. »

Ce fut l'unique rapport concernant cette troublante affaire. Il fallut attendre cinq ans pour



— Ce qu'on s'ennuie ! Si nous faisons une bataille d'oreillers !

Ballyhoo, New-York.

ajouter à ce vague indice quelques renseignements plus précis.

Une canonnière anglaise réussit un jour à découvrir dans la région de Bias-Bay un repaire de pirates chinois. Le capitaine interrogea les bandits un à un et promit l'impunité à certains d'entre eux en échange de quelques renseignements. C'est ainsi qu'un pirate avoua s'être embarqué en 1926 sur le *Prince Asiatique* en même temps que 80 autres membres de sa bande. Au milieu de l'Océan, les bandits-passagers avaient attaqué l'équipage, s'étaient emparés du bateau et après avoir supprimé tous ceux qui ne faisaient pas partie de leur bande, avaient fait couler le bateau. Auparavant ils étaient passés sur des jonques venues à leur rencontre en emportant les barres d'argent d'une valeur de 4 millions et demi de dollars que le *Prince Asiatique* transportait dans ses flancs.

Voilà certes une version vraisemblable, mais est-elle la vraie ? Jusqu'à ce jour, les dires du pirate chinois n'ont pu être confirmés.

## Bateaux-fantômes

A côté de ces disparitions miraculeusement subites, il en est d'autres où l'océan engloutit et rejette tour à tour sa victime en divers points du globe. C'est le sort que connut, par exemple, le bateau norvégien *Wyer Sargent*. Après avoir sombré au large de la côte orientale de l'Amérique du Sud, il émergea un an plus tard, dans le golfe du Mexique. Il frôla presque un paquebot américain qui passait par là, et disparut dans la nuit. Après cette première rencontre, il fut aperçu encore vingt-sept fois. Avant de couler définitivement, ce bateau fantôme ne parcourut pas moins de 13.000 kilomètres.

J'ai eu moi-même l'occasion de voir un de ces cadavres vivants aux environs de Pernambuco. C'était un quatre-mâts, dont le pont était sous l'eau et dont seules émergeaient les parties supérieures dominées par les mâts nus. Comme nous le croisions au crépuscule, je ne pus me défendre contre une étrange sensation d'angoisse et je compris soudain les légendes et les histoires de fantômes qui hantaient les navigateurs d'autrefois.

## LES ÉTOILES DISPOSENT ★

Tel ne sera pas le cas de Jeanette Macdonald et de Gene Raymond, qui se marieront bientôt et feront un couple « successful ». Mais, dit encore Norwell l'astrologue, le mariage de Barbara Stanwyck et de Robert Taylor serait une erreur. En tout cas, celui-ci ne passerait pas devant l'officier de l'état civil avant deux ans.

Voici encore d'autres mariages prédits par Norwell pour 1937 :

Virginia Bruce avec X (inconnu) ; Ruth Chatterton convolera pour la dernière fois ; Simone Simon, la vedette française, épousera un Américain ; Clark Gable se mariera peut-être avec Carole Lombard.

Passons maintenant à des prédictions plus agréables :

Le divorce de Jack Oakie, le seul divorce sûr que le ciel communique pour 1937 par le truchement de Norwell. Quant à Dick Powell et Joan Blondell, le divorce ne fait que les menacer. Leur séparation serait en tout cas regrettable, car leur ménage va si bien pour l'instant... Enfin !

Autres prédictions :

1937 verra le déclin de la vogue, à l'écran, de Mae West. Sa troublante silhouette sera restituée aux scènes new-yorkaises.

Irène Dunne fera bien de se méfier, car le malheur la guette.

Lionel et John Barrymore auront tous les deux un grave cycle devant eux, et le danger ne les quittera qu'au bout de dix-huit mois. Enfin, la chère petite Shirley Temple, la *darling* de la Nation, l'échappera belle, semble-t-il, à condition qu'elle soit prudente.

Par ailleurs, mister Norwell donne les noms suivants comme étant appelés à la dignité de star pendant l'année en cours ; Lloyd Nolan, George Murphy, Craig Reynolds, Jeanne Madden, Julie Hayden et Doris Nolan.

A part cela, ajoutons, toujours d'après Norwell, que l'Europe aura une petite guerre générale « imminente » ; que les Etats-Unis n'y participeront pas ; que la guerre civile d'Espagne se terminera par l'instauration d'un régime monarchique et que, événement capital pour le beau sexe, une femme siégera à la Maison Blanche dans un avenir pas très lointain...

# Les Secrets

Potins et...

## La baignoire de Joan Crawford

THE AUSTRALIAN WOMEN'S WEEKLY, Sydney :

Joan Crawford n'aime pas le commun. En voici la preuve : il y a quelque temps, elle fit changer toute l'installation de sa maison, pourtant assez récente. Un jour, elle arriva inopinément pour surveiller les travaux, et elle eut la surprise de trouver un ouvrier en train de prendre un bain dans la nouvelle baignoire, magnifiquement décorée et faisant corps avec le mur et le carrelage de la salle.

Gardant tout son sang-froid, Joan Crawford appela l'architecte et lui ordonna de remplacer la baignoire.

— Mais, objecta l'excellent homme, il faudrait, pour cela, démolir tout le coin.

— Démolissez tout ce que vous voudrez, répondit Joan, mais qu'il ne reste pas un millimètre carré de ce qui est entré en contact avec la peau de votre ouvrier !

## Quand Grace Moore chante et sourit en même temps

WOMEN'S DIGEST, New-York :

Quand vous entendez Grace Moore chanter dans un film, ne croyez point que vous l'entendez telle qu'elle chante à l'Opéra. Au Metropolitan, le spectateur est assis assez loin de la scène pour que la célèbre cantatrice puisse se permettre de faire subir aux traits de son visage les contorsions les plus inattendues, afin de lancer dans la salle son contre-ut.

A l'écran, pareille chose est impossible : imaginez un peu l'effet de ces grimaces nécessaires dans un « gros plan ». Aussi bien, les scènes sont tournées d'abord sans que la cantatrice chante réellement. Elle remue ses lèvres juste ce qu'il faut pour faire croire qu'elle chante, mais en réalité, elle fredonne à peine. Puis, une fois les scènes tournées, on procède à une synchronisation ; cette fois-ci, Grace Moore, devant un micro, suit la projection sur l'écran, et chante « sérieusement », sans crainte de torturer les muscles de sa bouche. Voilà comment, dans les films où elle joue, vous l'entendez chanter admirablement et la voyez en même temps garder le plus ravissant sourire du monde...

## La robe au gazon

MILADY, New-York :

Dolorès del Rio est une personne fort modeste. Elle a un seul désir : passer inaperçue. C'est pourquoi, il y a quinze jours, elle a fait sa promenade habituelle dans le parc, vêtue d'une robe entièrement garnie... d'herbe. Je dis herbe, verte et vivante, comme le plus beau gazon anglais.

C'est ce qu'on appelle du mimétisme. Quand on se promène dans un parc, peut-il y avoir de meilleur moyen de passer inaperçue ?

Les mauvaises langues ajoutent cependant que le gazon qui garnissait la robe de la divine Dolorès était d'une teinte légèrement plus foncée que celle du gazon des pelouses.

## NOUVELLES DE

## Le cinéma vit de truquages

WOMAN'S DIGEST, New-York :

La prochaine fois, quand vous verrez passer à l'écran la plus récente super-production du plus génial metteur en scène, tournée dans les plus formidables décors et avec les plus somptueux costumes ; quand vous verrez la plus récente des stars évoluer dans le plus extraordinaire des paysages, accrochez-vous bien aux bras de votre fauteuil d'orchestre et lancez aux autres spectateurs un : « Tout ça c'est faux ! » agressif. Je ne vous promets pas que vous vous en tirerez avec le veston intact, et encore moins que vous serez approuvé par, mettons 10 p. 100 des auditeurs. Mais au moins, vous aurez dit la stricte vérité.

Les « trucs » des magiciens modernes du film sont, en effet, si incroyablement divers et magiques, leurs ruses techniques si parfaites, que bien souvent, vous applaudissez malgré vous ce que, en votre âme et conscience, vous savez pertinemment être un grossier trompe-l'œil.

Quelques exemples suffiront à éclairer votre religion. Si vous rencontrez Katherine Hepburn dans la rue, à l'improviste, sans maquillage, non seulement vous ne serez nullement impressionné par son « physique », mais en la regardant, vous vous direz très probablement : « Quelle femme quelconque ! » La caractéristique la plus frappante de son visage consiste, indiscutablement, dans la présence de milliers de taches de rousseur. Or, vue à l'écran, Katherine vous apparaît comme une beauté prodigieuse (je pense ici au goût de l'Américain moyen). Comment cela se fait-il ? La vérité est qu'il n'y a probablement pas une seule personnalité de l'écran qui puisse « tenir le coup » devant l'objectif et la lumière des studios sans une complète et préalable transformation de toute sa personne. Par exemple, les taches de rousseur de Katherine Hepburn sont d'abord soigneusement dissimulées sous une couche de blanc de Chine. La moindre ride est supprimée par quelques touches de pinceaux, et c'est le teint le plus admirable qui se présente ainsi, après un maquillage adéquat, devant l'objectif de la camera.

La bouche la plus informe est transformée en un objet « à croquer » ; les dents apparaissent impeccables (grâce à un râtelier très mince collé sur les dents véritables) ; le cou, dût-il être affligé de la peau la plus rugueuse du monde, sort de la loge du « préparateur » avec l'attrait d'un cou de Madone. Même les yeux, qui pourraient vous sembler absolument inaccessibles à une transformation, deviennent méconnaissables. De la belladone, et cent autres liquides ou poudres vous dontent, pour quelques heures, des yeux et un regard irrésistibles.

Ainsi, la plus insignifiante des femmes se transforme en une star d'une beauté surhumaine. On ne lui demande qu'une chose : d'avoir un corps à peu près passable, car la mode étant aux beautés minces, il est tout de même assez difficile de tricher complètement sur la silhouette (ce sera un jeu le jour où l'on verra le type potelé revenir à la mode).

Pour ce qui est des larmes, on emploie aujourd'hui de préférence les gaz lacrymogènes. On avait besoin, pour une scène dans je ne sais plus quel film, d'une expression « bouleversante ». C'était, je crois, Jean Cawlow qui jouait le rôle. On plaça derrière un meuble un « tank » plein de gaz lacrymogène, et au moment culminant de la scène, on envoya ce gaz en plein visage de l'artiste. L'effet fut extraordinaire. On obtint l'expression la plus terrifiante, la plus « agonisante » qu'on ait jamais vue sur un visage de femme. Depuis lors, le gaz lacrymogène est très en faveur.

Du temps où le film était encore muet, les truquages s'avéraient relativement faciles. Mais depuis l'avènement du



Claudette Colbert

film parlant et sonore, la chose s'est compliquée terriblement. Et en même temps, les moyens de truquer se sont multipliés à l'infini, car ils s'appliquent maintenant aussi à la voix et à toutes ses ressources expressives.

Des voix angéliques, brutales, effrayantes, bestiales, ensorcelantes, graves, fluettes, stridentes : tout est possible même si l'acteur ou l'actrice souffre d'une extinction de voix (c'est même mieux, affirment certains metteurs en scène). On se sert, à cet effet, de tous les appareils acoustiques possibles et impossibles, depuis le simple amplificateur jusqu'au « vacuum tube » ultra récent.

De sorte que, rien de ce que l'on voit ou entend quand on est assis dans son fauteuil d'orchestre devant un écran de projection, ne correspond à l'état réel des choses. Cela s'applique, bien entendu, à plus forte raison aux décors, costumes et autres accessoires qu'un jet de lumière suffit à transformer de fond en comble.

Mais sans les truquages, quelque affligeants qu'ils soient du point de vue de la vérité réelle, le cinéma moderne serait-il possible ? Et puis, l'art n'a pas besoin de vérité réelle. Il se contente d'une vérité créée. On ne lui demande pas autre chose.

## POIDS et TAILLES D'HOLLYWOOD

THE WOMAN'S ALMANAC, New-York :

Taille Poids		Taille Poids	
Joan Crawford ...	1 m. 62 60 k.	Barbara Stanwyck.	1 m. 65 54 k.
Greta Garbo .....	1 m. 67 56 »	Myrna Loy .....	1 m. 67 50 »
Claudette Colbert .	1 m. 65 47 »	Virginia Bruce ...	1 m. 67 60 »
Marlène Diétrich .	1 m. 65 54 »	Loretta Young ...	1 m. 60 50 »
Norma Shearer ..	1 m. 55 53 »	Dolorès del Rio ...	1. 63 54 »
Irène Dunne .....	1 m. 62 52 »	Katherine Hepburn	1 m. 70 50 »
Miriam Hopkins ..	1 m. 52 45 »	Jean Harlow .....	1 m. 58 50 »
Ginger Rogers ...	1 m. 65 51 »	Marion Davies ...	1 m. 58 50 »
Kay Francis .....	1 m. 65 50 »	Carole Lombard ..	1 m. 57 51 »

P.-S. — La stabilité des poids n'est pas garantie. Celle des tailles dépend des metteurs en scène.

# de l'Écran

## HOLLYWOOD

### Que sont devenues les vedettes d'autrefois?

MILADY, New-York :

**A**u second plan, derrière les favoris des dieux qui touchent des cachets astronomiques, on trouve à Hollywood une solide phalange d'« utilités », comme on dit au théâtre. La plupart de ces acteurs de second ordre sont des vétérans du film, et il en est parmi eux qui brillèrent, en leur temps, au firmament du cinéma avec un éclat égal ou même plus éblouissant encore que celui des Clark Gable, Garbo, et d'autres étoiles de l'heure.

Au temps de la American Film Company — vous en souvenez-vous ? — J. Warren Kerrigan était le Clark Gable du film muet. Après avoir cessé de tourner pendant quelque temps, il fit une réapparition fulgurante, il y a une douzaine d'années, dans le fameux « Capitaine Blood », (la version muette). Depuis, personne ne l'a plus jamais revu, sauf ses amis intimes et ses voisins : il vit toujours à Hollywood, où il s'entoure volontiers de chiens de race.

Et Marguerite Clark, dont la célébrité égalait autrefois celle de Mary Pickford, qui s'en souvient encore ? Elle vit à la Nouvelle-Orléans, mariée avec un riche « businessman » ; elle doit être contente de sa nouvelle existence, car elle n'a jamais fait la moindre tentative de revenir au cinéma.

Edna Purriance, qui fut pendant de longues années la partenaire de Charlie Chaplin dans ses inoubliables sketches, vit retirée, à Hollywood. Charlot ne l'a point oubliée, et il lui témoigne sa gratitude en lui servant une rente de 300 dollars par semaine.

Richard Barthelmess, le si sympathique et célèbre jeune premier joyal, qui réussit cette gageure de tenir la première place dans les distributions pendant vingt ans, a, de bon gré, abandonné aujourd'hui la partie.

Vous souvenez-vous de Thela Bara, une des deux premières « vamps » du cinéma ? Elle dirige aujourd'hui le personnel d'une firme à Beverley Hills, dont son mari est l'administrateur. Quant à la seconde vamp de l'époque, Louise Glaum, elle tient une salle de cinéma dans une petite ville près de la frontière mexicaine.

Irène Rich, si émouvante dans ses grands rôles d'autrefois, s'est occupée de radio pendant quelques années ; aujourd'hui, elle vit retirée.

Qui a oublié Bill Hart, le héros du Far West, et ses exploits merveilleux en matière d'équitation ? Aujourd'hui, il vit dans son ranch, pour lui, pas pour l'objectif.

George Bancroft, qu'on ne voyait plus depuis quelques années à l'écran, a fait une réapparition impressionnante dans « L'Extravagant Mister Deeds », et après une période décevante, il espère maintenant de nouveau tenter sa chance.

Certaines vedettes aujourd'hui oubliées, le sont peut-être par leur propre faute. Ainsi, Monte Blue et Bébé Daniels ont gâché leur carrière en s'obstinant à demander des cachets beaucoup plus élevés qu'ils ne le méritaient, après quelques années de célébrité.

D'autres étoiles du film muet ont eu la chance de trouver une retraite sûre et parfois brillante en épousant des hommes ayant de grosses situations. Corinne Griffith, par exemple, est devenue la femme de Preston Marshall, roi des blanchisseurs de Washington. Mae Marsh a épousé M. Louis Arms, planteur à Pasadena. Elle cultive des orangers et s'occupe de ses 3 enfants, Clara Bow, la jeune « Américaine moyenne », qui a eu un succès vraiment « fou » pendant quelques années, est mariée avec Rex Bell ; elle vit dans son ranch où elle consacre son temps à l'éducation de son fils et aux occupations de la campagne.

Bien plus malheureux sont les anciens favoris du public, qui sont obligés aujourd'hui, pour vivre, d'accepter des rôles insignifiants ou même de la simple figuration. C'est par exemple le cas de Pauline Frederick, autrefois vedette de premier plan ; maintenant elle en est réduite à se contenter de quelques pauvres miettes au banquet somptueux de celles qui lui ont succédé. On l'a vue récemment dans un petit rôle de « Ramona ». Il en est de même de Betty Compson, la charmante vedette qui touchait autrefois 10.000 dollars (200.000 francs) par semaine, et qui, ruinée par le crack de 1929, accepte aujourd'hui n'importe quel rôle pour se tirer d'affaire.

Aucune profession au monde ne rapporte sans doute plus que celle de vedette de l'écran. Mais dans aucune profession non plus, le voile de l'oubli ne s'étend aussi vite sur ceux qui, pendant quelques instants, se sont enivrés d'une gloire aussi étourdissante qu'éphémère.



Marlene Dietrich



William Powell

### UNE MÉSAVENTURE DE WALT DISNEY

MILADY, New-York :

**M**ICKEY et Minnie auront bientôt neuf ans. Depuis leur naissance, ils ont eu, comme on dit, beaucoup de bon temps, et, parfois, leur existence connut des sommets romantiques. Quant à leur popularité, elle dépasse non seulement celle de n'importe quelle star d'Hollywood, mais tout le monde vous dira à l'étranger qu'à côté d'eux, les « autres » n'existent même pas.

Or, voici qu'un nuage assombrit leur heureuse existence ; un grave problème menace, pour la première fois, leur brève, mais active et utile carrière : Minnie s'est vue dans l'obligation de prendre provisoirement sa retraite. « Pourquoi ? » demandera-t-on, car rien ne faisait prévoir une si désastreuse décision, l'état de santé de la sympathique compagne de Mickey continuant, jusqu'à nouvel ordre, à être florissant. Eh bien ! la raison est fort simple : sa voix se marie. Ou plutôt, elle s'est déjà mariée.

J'ai dit sa voix, parfaitement...

Quand la jeune femme, qui personnifie la voix de Minnie, décida de convoler, M. Walt Disney, père de Mickey House, crut qu'il allait se trouver mal. Qu'on s'imagine la scène. La voix partant avec son époux et Minnie réduite au mutisme. « Il faut, coûte que coûte, trouver une duplicata de cette voix, s'écria Walt, sous peine d'envoyer Minnie en vacances forcées. » Facile à dire. On chercha, mais on ne trouva pas. Une voix comme celle de Minnie ne naît point tous les jours. Et la voix authentique ayant insisté pour partir en voyage de noces, Minnie dut disparaître de la scène.

Un sale coup pour Walt. Il en perdit le sommeil, et de sombres présages le hantaient. La situation n'avait vraiment rien de comique, d'autant plus que c'était la première fois que pareille mésaventure lui arrivait. Supposez — hypothèse horrible — que la même chose pût arriver un de ces jours à Donald-le-Canard ou à la vache Clarabelle. Je veux dire, supposez que leurs voix respectives se marient (chacune de son côté — ou ensemble) et qu'elles partent, elles aussi, en voyage de noces et pour toujours. Dans ce cas, il ne resterait plus à Walt qu'à fermer boutique.

Certes, Mickey lui-même ne court point ce danger, car sa voix à lui, c'est celle de son propre père, Walt Disney en personne, âgé de 36 ans, solide et bien portant. Mais que peut faire Mickey sans ses amis et compagnons de jeu ? Leurs voix sont trop connues pour qu'on puisse les remplacer sans fiche toute la compagnie en l'air. Aussi, après de longues, pénibles et mûres réflexions, Walt s'est-il décidé : il a fait signer à toutes les voix de ses « poulains » un contrat à long terme, qui leur interdit d'avoir subitement l'idée saugrenue d'un départ pour la lune de miel — ou pour un divorce.

### ... Indiscrétions

#### Pour passer inaperçue

THE AUSTRALIAN, WOMEN'S WEEKLY, Sydney :

Comme nul ne l'ignore, Peggy Fears a une Rolls' Royce. Mais, étant donné que les Rolls' Royce ne sont pas rares à Hollywood, Peggy a eu une idée de génie pour se singulariser. Elle a fait recouvrir la carrosserie de la somptueuse voiture avec des peaux de léopard. Ce n'est pas tout. Dans ce superbe véhicule, on s'attendrait, n'est-ce pas, à voir une Peggy vêtue de fourrures précieuses et arborant les bijoux les plus foudroyants. Vous n'y êtes pas. Peggy, la charmante et modeste Peggy, s'y promène, au vu de tout le monde, vêtue d'une chemise usée jusqu'à la corde, que complète, sur la partie inférieure du corps, un pantalon rapiécé de clochar d'opérette.

Cependant, Peggy n'est pas contente. L'autre jour, elle a dit à une amie : « Je ne sais vraiment plus, darling, ce qu'il faut inventer pour passer inaperçue... »

#### Le claxon de Richard Bennett

THE AUSTRALIAN, WOMEN'S WEEKLY, Sydney :

Richard Bennett ne veut pas être battu par la loufoquerie qui caractérise les fantaisies de ses filles. Voici sa dernière trouvaille : Il a fait installer sur le toit de sa voiture un haut-parleur d'une puissance toute... hollywoodienne. Chaque jour, les citoyens de la ville, aussi bien que les automobilistes qui se hasardent sur son chemin, entendent un avertissement de tonnerre de Dieu, dont voici la teneur stéréotypée : « Bonjour, peuple ! C'est Richard Bennett qui vous parle. Il va au studio pour tourner dans tel ou tel film. Saluez et laissez passer ! »

La police n'est pas encore intervenue, les agents d'Hollywood étant capables de supporter un bruit dix fois plus tonitruant.

#### Carole Lombard allie le goût à l'originalité

TIME, New-York :

Carole Lombard reçoit avec un goût parfait. Récemment, elle organisa une « party » pour fêter l'anniversaire de Robert Riskin.

A cette occasion, elle transforma son ravissant boudoir en une meule de foin. Tout était tapissé et bourré de foin. Mais les invités avaient été priés de venir en habit, et les invitées en robe de soir, avec tous leurs bijoux en vue. On servit du champagne dans des pots d'étain, et sur le feu qui flamboyait au milieu de la pièce, des escalopes finissaient de griller. On les mangea sur des plats émaillés et l'on se servit, en guise de couverts, de couteaux de boucher.

Carole fut vivement félicitée. Avis aux maîtresses de maison qui aiment l'originalité des contrastes.

## LA NUIT TRAGIQUE DE CLICHY

# Le film d'un drame politique

Les douloureux événements de la nuit du 16 mars à Clichy ont provoqué dans la presse une polémique ardente : « provocation », affirment les uns, « émeute concertée », disent les autres. En réunissant les coupures reproduites ci-dessous, nous avons découpé pour nos lecteurs, le film d'un drame politique.

### UN GALA CINEMATOGRAPHIQUE

#### LE JOUR :

Le parti social français avait convié ses adhérents à assister, hier soir, à un gala cinématographique. Réunion sans caractère politique à laquelle n'assistait même pas le colonel de La Rocque.

Mais dimanche dernier, dans un meeting des services publics, des orateurs communistes avaient décidé d'interdire le territoire de Clichy aux « fascistes » et convié les auditeurs à leur barrer la route.

Et hier matin, le journal de M. Blum, sous ce titre édifiant : « Ce soir, à Clichy, rassemblement antifasciste ! », publiait les lignes suivantes :

« Une réunion des ex-Croix de feu était annoncée à Clichy pour ce soir, mardi, au cinéma Olympia. »

« La municipalité ouvrière, dirigée par notre camarade Charles Auffray, a fait apposer des affiches invitant la population à se réunir en masse à 19 heures, à la mairie de Clichy, pour riposter à cette provocation. »

Ces faits sans contestation possible, situent les responsabilités.

### PROVOCATION TRAGIQUE

par Jean-Maurice HERMANN

#### LE POPULAIRE :

Le sang a coulé hier à Clichy, à l'occasion (une fois de plus !) d'une réunion organisée par le Parti Social Français dans une localité ouvrière avec le concours d'éléments de choc venus de l'extérieur.

L'annonce de cette provocation avait soulevé dans la population laborieuse de la ville une si vive émotion que le Comité local de Rassemblement populaire, et la municipalité, dirigée par notre camarade Auffray, avaient été amenés à décider l'organisation d'une contre-manifestation, les travailleurs avaient été convoqués pour 19 heures, place de la Mairie. Ils devaient, par leur nombre, affirmer au cours d'un cortège, puis d'un meeting au Marché, leur énergique protestation.

La réunion « ex-Croix de Feu » où La Rocque devait, à en croire la rumeur publique, venir en personne, était fixée à 20 h. 30, au cinéma Olympia, rue de l'Union. Dès l'autre nuit, des incidents se produisirent.

Vers une heure du matin, le commissaire Hennequin affirmait qu'aucun membre du service d'ordre n'avait tiré ! Mais par contre, il semble bien prouvé en effet que la police n'a pas tiré seule.

De nombreux témoins affirment par exemple que des coups de feu ont été tirés sur la foule des fenêtres de la maison du débit de tabac Bastide, place de la Mairie, après que des bouteilles et autres projectiles eurent été lancés du même immeuble.

Ajoutons enfin que des E.V.P. de renfort avaient été concentrés dans des réunions du P.S.F. qui se tenaient à la même heure à Asnières et à la salle Wagram.

La provocation fasciste a réussi — tragiquement.

Elle ne doit pas se renouveler !  
Dissolution des ligues fascistes !

### EMEUTE COMMUNISTE

par André PIRONNEAU

#### L'ECHO DE PARIS :

A l'appel à l'union de tous les Français lancé par le chef de l'Etat, le président du Conseil, les présidents des deux Chambres et le ministre de la Guerre, à leurs adjurations patriotiques annonciatrices d'une ère de calme et de paix sociale, le parti de la violence et de la haine a répondu, hier, par l'émeute et la révolution.

Car, il ne faut pas se le dissimuler,

les communistes ont déclenché l'une et tenté l'autre. Ils ont voulu signifier par là qu'ils n'entendaient se soumettre à aucune consigne d'apaisement et qu'ils poursuivraient leur action destructrice, sans « pause » et jusqu'au bout.

Ce faisant, ils ont à la fois découvert leur vrai visage, que, pour piper les suffrages des masses, ils s'étaient efforcés jusqu'ici de cacher sous un masque humanitaire, et démontré qu'un gouvernement qui compte avec eux et qui compte sur eux — car ils sont dans sa majorité — ne peut que conduire le pays à sa perte.

### LES BALLE QUI TUENT

Déclaration de M. THOREZ à « Ce Soir »

#### CE SOIR :

Dites bien avant tout l'émotion l'indignation des travailleurs de la région parisienne et de notre Parti communiste devant les fusillades de Clichy. Nous ne comprenons pas que l'on puisse tolérer les rassemblements de ces bandes armées dont la dissolution fut la pierre angulaire du programme du Front populaire. Et ceci, non pas seulement hier à Clichy : à Montreuil, à Versailles, à Choisy-le-Roi, sans parler de l'Alsace et de l'Algérie.

Notre stupeur n'est pas moindre à constater qu'il peut se trouver dans la police des chefs qui font tirer à bout portant sur de paisibles républicains antifascistes. Tous les blessés ont été blessés par balles. Un feu de salves a été ouvert sur la foule. Le service d'ordre n'a aucun blessé de son côté et cependant, songez à l'indignation de cette foule sur laquelle on venait de tirer, à ce qu'elle aurait pu produire, n'était la discipline, la sagesse du peuple français !

Les mesures indispensables ?

D'abord, et avant tout, rendre effectifs le désarmement et la dissolution des ligues factieuses. Et mener une enquête rapide sur les événements, avec des sanctions immédiates contre les chefs de la police responsables du meurtre des ouvriers de Clichy. Nommément, et particulièrement, contre M. Marchand, directeur de la police municipale, qui n'en est pas à son mauvais coup d'essai.

Et puis, renforcer l'unité du Front populaire. Le Parti communiste s'est adressé déjà au Parti socialiste et aux organisations du Rassemblement populaire pour que l'unité fasse triompher une fois de plus la cause de la liberté et de la paix contre les trublions fascistes qui portent le plus grand préjudice à notre pays.

### L'INTOLERANCE DES EXTREMISTES

#### LE TEMPS :

Les désordres qu'on déplore sont imputables à une municipalité socialiste et au parti communiste, c'est-à-dire à des militants d'extrême gauche résolus à faire obstacle par tous les moyens à l'exercice du droit de réunion privée qui figure au premier rang des libertés garanties par la loi républicaine. L'on ne saurait rien concevoir de plus attentatoire au principe de la liberté individuelle : les extrémistes se sont livrés, hier, à un acte d'intolérance sans excuse, à une voie de fait pure et simple qui en dit long sur leur véritable état d'esprit en ce qui concerne la défense des institutions démocratiques. Visiblement, ils en sont venus à ce point de frénésie dans l'arbitraire que toute manifestation de la vie de société, quelle qu'elle soit, si inoffensive et si pacifique qu'elle puisse être, doit être étouffée par la force dès lors qu'elle n'a point l'agrément exprès de l'une ou l'autre Internationale.

Enfin, il est patent que tous ces extrémistes étaient armés, et bien armés, qu'ils disposaient de moyens puissants ; et il n'est pas douteux qu'ils ont déchaîné contre la police une véritable bataille rangée.

### CONTRE TOUS LES PROVOCATEURS

#### L'ŒUVRE :

Demain, les journaux italiens et allemands répèteront à l'envi que nous sommes en décomposition.

Voilà ce que nous aura valu une réunion du Parti social français.

Voilà aussi — il faut bien le dire — ce que nous aura valu cette intolérance qui veut que nous réclamions tous la liberté, en la refusant aux autres.

Est-ce que, soucieux avant tout de l'ordre et de la tenue de la France, le gouvernement se verra obligé d'interdire toute réunion, de décréter l'état de siège ?

Est-ce qu'on veut mener ce pays, qui tient à demeurer démocratique et libre, à une sorte de fascisme, aussi insupportable qu'il soit « de droite » ou « de gauche » ?

Ou bien est-ce que nous allons faire la paix intérieure et nous mettre d'accord pour en finir, d'abord, avec tous les provocateurs ?

### LA DICTATURE ROUGE

déclaration de M. Léon MEYER,

député radical-socialiste

Même si l'on admet que les chefs communistes ne désiraient pas troubler l'ordre pour le moment et se contentaient du succès foudroyant qu'ils ont eu aux dernières élections et de la direction qu'ils impriment à l'action gouvernementale, on serait forcé de reconnaître qu'ils n'ont plus d'autorité sur leurs troupes.

Depuis trop de mois on a laissé les communistes libres de toute action et de toute propagande.

Aucune entrave n'a été apportée soit à leurs réunions soit à leurs manifes-



Léon Blum

Le Président du Conseil est appelé à arbitrer la situation d'une gravité exceptionnelle.

tations sur la voie publique. Ils se considèrent comme les maîtres de l'heure. Nul n'ignore leur dessein d'établir la dictature rouge en France et cependant certains partis de gauche qui, par leur doctrine et par leur programme, s'éloignent considérablement des menées des communistes font à ceux-ci la courte échelle.

Je ne puis croire que le triste avertissement qui vient de leur être donné laisse indifférents les républicains d'ordre, et j'espère qu'ils comprendront la nécessité de mettre un terme à cette compromission.

C'est là mon espoir, j'espère qu'il ne sera pas déçu.

### LE SANG-FROID EST NECESSAIRE

#### PARIS-SOIR :

Plus que jamais, le sang-froid est nécessaire.

Il faut que les Français sachent se faire violence, renoncent à leurs querelles, s'unissent enfin.

Il le faut à l'heure où les événements d'Espagne posent à la diplomatie française de délicats problèmes.

Il le faut, pour assurer le succès de la troisième tranche d'un emprunt destiné à garantir la sécurité de nos frontières et de nos foyers.

Il le faut, pour assurer le succès d'une exposition qui va montrer au monde le visage d'une France accueillante et généreuse.

Il le faut, pour que notre pays reste aux yeux de tous, la grande Démocratie libre, qui travaille, de concert avec les Démocraties anglaise et américaine, au triomphe d'un idéal de paix universelle.

Par l'organisation impeccable de ses différents services

### LA SOCIETE GENERALE DE TOURISME

3, place du Théâtre-Français, Paris (Opéra 49-80)

est en mesure de répondre à toutes les demandes pour voyages individuels et collectifs tant en France qu'à l'Etranger — Service régulier PARIS-NICE par CAR PULLMAN de luxe — Prix : 360 frs aller et retour

## TOUS LES LIVRES A LA PORTÉE DE TOUS

Savez-vous que

POUR 8 FRANCS PAR MOIS

Vous pouvez lire tous les ouvrages français ou allemands, littérature, économie, philosophie, sociologie, économie politique, histoire, marxisme, etc., etc...

Ouvert de 9 h. à 19 h. sans interruption et le samedi après-midi

VENEZ NOUS VOIR OU DEMANDEZ LA NOTICE DETAILLEE A BIBLIOTHÈQUE E. S. I.

24, Rue Racine, PARIS

# WAGNER - JAUREGG, GUÉRISSEUR DE LA PARALYSIE

DIE STUNDE, Vienne :

**J**ULIUS Wagner-Jauregg n'est pas un de ces aventuriers qui, ayant découvert par hasard un filon d'or dans le sol aride du domaine de la science, se voit du jour au lendemain comblé par la fortune et la gloire. C'est bien plutôt un travailleur infatigable dont le succès est l'aboutissement d'une longue vie de labeur.

Le jour où le jeune Wagner-Jauregg, natif de Wels (Haute-Autriche), obtenait, à la Faculté de Vienne, son diplôme de docteur, le chemin de sa carrière semblait nettement tracé : il serait aliéniste, à moins qu'il ne se consacrerait à l'étude de la paralysie progressive, alors incurable.

Travaillant sous la direction de deux grands maîtres, Bamberger et Stryker, il était en passe de se faire un nom au sein de l'école de Vienne, célèbre à cette époque, lorsque, dégoûté par les âpres rivalités dont les milieux scientifiques étaient alors le théâtre, il décida brusquement de s'expatrier. Il n'en fit rien, cependant, le Dr Leidesdorf, psychiatre bien connu, lui ayant offert un poste d'assistant à ses côtés.

## COLLECTIONNEUR DE GUÉRISONS « MIRACULEUSES »

La guérison consécutive au typhus d'une femme atteinte d'une maladie mentale hallucinatoire, fit une profonde impression sur le jeune docteur. Un hasard, disait-on autour de lui. Peut-être. Cependant, Wagner-Jauregg prit la ferme résolution de dépister le chemin de ce « hasard », de rechercher des rapports de cause à effet là où il n'était convenu de voir qu'une pure coïncidence. Il fut confirmé dans sa prescience par le cas d'une autre client de son maître, qu'une maladie infectieuse de la peau, accompagnée d'une forte fièvre, avait arrachée aux ténèbres qui obscurcissaient son esprit. Dès lors, le futur lauréat du prix Nobel devint un « collectionneur de miracles ».

Le premier résultat concret de ses travaux fut une étude publiée il y a exactement cinquante ans et intitulée : « De l'influence des affections fébriles sur les psychoses ». La majeure partie de la documentation était puisée dans des volumes poudreux, des chroniques médicales depuis longtemps tombées dans l'oubli; Wagner-Jauregg avait remué la cendre et l'étincelle avait jailli.

Il cite des cas empruntés à Hippocrate, à la chronique d'un ancien asile des aliénés français et à ceux cités par des médecins de l'époque contemporaine, il ajoute ses propres observations. Il en tire une conclusion hardie mais d'une logique irréprochable : il fallait tenter de guérir les fous incurables en leur communiquant la malaria. Voilà ce que réclamait Wagner-Jauregg, il y a un demi-siècle. Ce fut une voix dans le désert. C'est tout juste si les « divagations » de ce débutant, âgé à peine de trente ans, furent accueillies avec un sourire indulgent. « Quoi? s'écriaient les pontifes de la médecine. La fièvre, symptôme morbide par excellence, serait devenue un état bienfaisant qu'on provoquerait artificiellement? C'est la pure folie. »

Wagner-Jauregg était prêt à repousser les pires attaques. Les critiques les plus acerbes ne l'auraient pas découragé. Mais le mépris et, qui pis est, l'indifférence de ses confrères, l'éprouvèrent plus durement que ne l'aurait fait la polémique la plus acharnée.

Quarante années plus tard, l'audace du jeune débutant vaudra au célèbre psychiatre Wagner-Jauregg, le prix Nobel.

Mais quelles années! Que de déceptions, que d'échecs de savant au milieu d'une carrière universitaire! A trente-deux ans, Wagner-Jauregg prend la direction de la clinique psychiatrique de Gratz et, huit ans plus tard, il succède à Krafft Ebing, à la tête de la *Nervenkllinik* de Vienne. On eût pu croire que l'auteur de l'originale brochure s'était enfin assagi, qu'il avait renoncé à cette hérésie qui consistait à voir dans la fièvre une sorte de feu purificateur de l'organisme. Cependant, son idée fixe

n'avait jamais quitté le psychiatre. Il attendait le moment propice pour l'imposer enfin au monde de la science.

Les découvertes de Koch dans la dernière décennie du siècle passé semblaient offrir à Wagner-Jauregg une excellente occasion de reprendre ses expériences. Il s'y mit avec ardeur... pour essuyer échec sur échec. Ses défaites sont d'autant plus cuisantes que les essais l'ont d'abord autorisé à nourrir les plus beaux espoirs. Les résultats avaient été encourageants, l'amélioration de l'état des malades notable, et puis tout s'écroulait. Cependant, la foi de Wagner-Jauregg sortait indemne de tous ces déboires.

## D'ÉCHEC EN ÉCHEC

Cependant, la médecine progresse à pas de géants : Schaudinn et Hoffmann découvrent un microbe qu'ils appellent *spirochaeta pallida* (plus connu aujourd'hui sous le nom de tréponème pâle) et qui n'est autre que l'agent pathogène de la syphilis et du corolaire de celle-ci : l'effroyable paralysie générale. Wassermann rend possible, grâce à sa réaction, un diagnostic précoce de ce mal; Landsteiner révèle la sensibilité de ce microbe vis-à-vis des hautes températures, en fournissant ainsi une justification scientifique à la théorie de Wagner-Jauregg, essentiellement intuitive. Enfin Ehrlich invente le Salvarsan qui, amélioré par la suite, complète efficacement le traitement de la syphilis par la fièvre.

Vint enfin ce jour mémorable de juin 1917, où il fut donné à Wagner-Jauregg d'entreprendre la grande expérience à laquelle il n'avait cessé de songer depuis trente ans. On venait d'admettre dans sa clinique un soldat blessé et atteint de malaria. Wagner-Jauregg pratique sur lui une saignée et injecte son sang à un paralytique dont l'état ne permet plus aucun espoir. La fièvre ne tarda pas à s'installer, plongeant le malade dans un délire que la succession des jours ne faisait qu'intensifier. La nervosité des médecins avait atteint à son paroxysme, lorsque, un beau matin, la colonne de mercure revint à son point normal. Le corps du condamné échappé du purgatoire. Et non seulement le malade n'avait pas succombé à l'accès de malaria, mais encore sa paralysie avait disparu comme par enchantement.

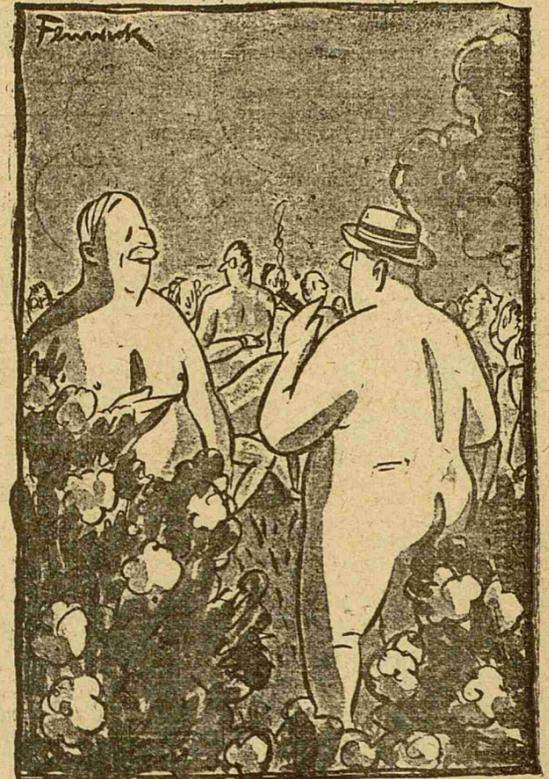
## MALARIA CONTRE PARALYSIE

Ce succès, loin de mettre le point final aux travaux de Wagner-Jauregg sur l'effet curatif de la fièvre, devint, au contraire, le point de départ de recherches de plus en plus passionnées. Maintenant qu'il était sûr de son fait, il tenait à comprendre la cause de ses multiples échecs, à retrouver la source des erreurs. C'est ainsi que naquit la théorie complète de Wagner-Jauregg qui, dans le vocabulaire médical, vint biffer le mot « incurable » dans la définition de nombreuses maladies.

Détail curieux, le chiffre 7 semble avoir joué un rôle essentiel dans la vie de Wagner-Jauregg. Né en 1857, c'est en 1887 qu'il publie sa première étude sur le traitement par la fièvre. La date à laquelle il est nommé professeur à la Faculté de Vienne est 1897 et celle où il a réussi sa première guérison de paralysie par l'inoculation de la malaria est 1917. Exactement dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1927, il obtenait le prix Nobel de physiologie et de médecine.

La découverte du rôle thérapeutique de la fièvre paludéenne, pour être la plus grande, n'est pas cependant la seule œuvre de la vie de Wagner-Jauregg. Une centaine de publications scientifiques dues à sa plume apportent une contribution essentielle dans le domaine des affections nerveuses et mentales; bornons-nous à mentionner son étude magistrale sur le crétinisme, celle sur le traitement par les extraits de la glande thyroïde, ses travaux sur la psychiatrie légale, ses recherches sur la maladie du sommeil, etc...

Si, aujourd'hui, toute une pléiade de médecins livre une lutte sans merci à la paralysie, armés de courants électriques et de médications compliquées, et même si certains d'entre eux cherchent à atteindre leur but d'une manière nouvelle et indépendante, il importe qu'on sache qu'ils suivent tous plus ou moins le chemin qui fut frayé par le grand Wagner-Jauregg.



— Allons, enlève ton chapeau, ne sois pas si prude !

Men Only, New-York.

## Arriérés ou durs d'oreilles

News Chronicle, Londres.

**S**UR 158 personnes dites sourdes, 28 seulement sont au point de ne pouvoir améliorer leur ouïe par les moyens courants. Voilà le résultat des recherches des docteurs Ewing et Littler de Manchester qui viennent de consacrer une étude à cette question.

L'une des plus importantes conclusions de leurs travaux est que la grande majorité des enfants considérés comme « arriérés » dans les écoles ordinaires et même dans les écoles pour enfants anormaux se recrute parmi les « durs d'oreille » qui sont plus nombreux qu'on ne le croit. Munis d'un dispositif spécial qui consiste en un amplificateur analogue à celui de nos postes de T. S. F., ils n'ont plus aucune difficulté à suivre la classe et font alors preuve d'une intelligence normale. La proportion des enfants plus ou moins sourds sur le contingent des enfants atteints de débilité mentale est selon ces deux savants, de 24 sur 27.

Les expériences faites sur les 236 enfants d'une école pour sourds ont démontré que 149 d'entre eux, aidés d'un amplificateur du son, ne le cédaient en rien, au point de vue intellectuel, aux enfants normaux de leur âge.

Une ouïe parfaite est en somme exceptionnelle et certains sons, notamment les notes aiguës, sont même souvent inaudibles pour des gens dont l'ouïe est considérée comme normale.

Les gens incapables de percevoir la dernière note de droite d'un clavier ordinaire de piano sont généralement insensibles aux sons f, t, s et z, ce qui fait que les mots qui comportent une, deux ou trois de ces lettres leur échappent presque entièrement. Ce sont en effet des sons de haute fréquence, dont seules les oreilles absolument normales peuvent enregistrer les vibrations.

Il est curieux de constater qu'alors qu'on remédie depuis longtemps aux imperfections de la vue, même les plus insignifiantes, par des appareils appropriés, celles de l'ouïe n'ont guère attiré jusqu'ici l'attention des larges milieux médicaux. Les durs d'oreille méritent pourtant d'être soulagés au même titre que les myopes.

## SMITH ET Co

YOUNG AMERICA, New-York :

Les Smith sont nombreux aux Etats-Unis et dans l'Empire britannique. Aussi Frank Smith, de Hamerville (Georgia), décida-t-il d'éviter à son fils l'inconvénient d'être confondu avec d'autres Smith; il l'appela Willie 5/8 Smith. Willie 5/8 est maintenant garagiste dans sa ville natale et se trouve fort content de son prénom.

Un homme est arrêté pour avoir roulé dans son auto à une vitesse exagérée.

- Quel est votre nom ? demande l'agent.
- Smith.
- Non, je veux votre vrai nom.
- Mettez William Shakespeare.
- Bon, ça va, dit l'agent, on ne me la fait pas avec Smith.

Les Fred Smith d'Amérique ont décidé de faire partie d'une « Association Fred Smith ». Le premier congrès de cette association réunit à New-York 300 Fred Smith, qui parlèrent par radio aux autres Smith.

## QUAND MADAME FAIT LA GREVE SUR LE TAS

DAILY EXPRESS, Londres :

On annonce de New-York que la femme d'un industriel de Rochester, en instance de divorce, et à qui son mari avait refusé la pension alimentaire, a décidé de revendiquer ses droits en faisant la grève sur le tas. S'étant introduite de force dans le bureau de son mari, elle s'installa sur la table de travail de celui-ci et déclara qu'aucune force du monde ne saurait l'en chasser avant qu'entière satisfaction ne lui fût donnée.

Elle ne consentit à évacuer les lieux qu'après vingt-quatre heures de grève effective, au bout desquelles la résistance du mari s'est effondrée.



- Auriez-vous besoin d'ustensiles de cuisine, madame ou d'une crème à raser et d'un blaireau, monsieur ?

Everybody's, Londres.

## ESQUIMAUX ET INDIENS

YOUNG AMERICA, New-York :

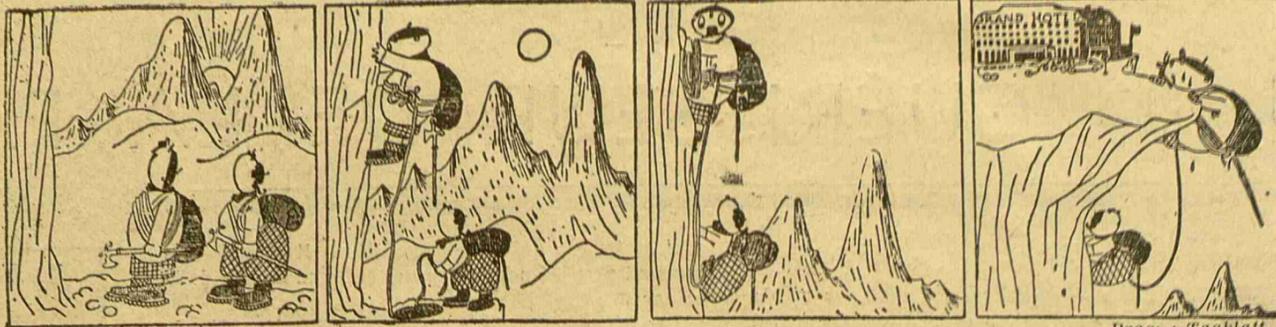
L'explorateur des régions arctiques Peter Freuchen, qui a vécu durant des années au delà du cercle polaire, raconte que les Esquimaux ont le plus profond mépris pour les Indiens, qui le leur rendent bien. Un jour, Freuchen, qui était assis dans sa hutte avec quelques Esquimaux, entendit marcher et parler dehors. Il envoya un Esquimau voir ce qui se passait. L'homme revint et dit qu'il n'y avait rien ni personne. Pourtant, le bruit continuait. Plusieurs Esquimaux sortirent à nouveau sur la demande de Freuchen et rentrèrent bientôt en assurant qu'il n'y avait absolument personne. Freuchen sortit alors lui-même et vit plusieurs Indiens.

- Eh bien ! déclarèrent les Esquimaux, nous t'avons bien dit qu'il n'y avait personne !

## ACROBATE AVEUGLE

AMERICAN WEEKLY, Détroit :

Une américaine, Mme Carver, dont le mari est dresseur de chevaux, exhibait depuis plusieurs années, dans les cirques des Etats-Unis, un numéro sensationnel : elle plongeait, avec son cheval, de la hauteur de 20 mètres, dans un bassin rempli



Prague, Tagblatt.

d'eau. Le public applaudissait à cet exploit, quoiqu'il en ignorât le côté le plus pénible. En effet, Mme Carver était aveugle, par suite d'un coup reçu lors de l'un de ses sauts périlleux ; mais elle ne voulait pas qu'on le sache et qu'on la considère comme une infirme digne de compassion. Cependant, lorsqu'un occultiste de Charlotte (Caroline du Nord) lui eut promis de lui rendre la vue, l'histoire s'ébruita, et toute l'Amérique admira la courageuse acrobate aveugle - qui voit enfin.

## D'OU VIENT LE MOT « COCKTAIL »

AZ EST, Budapest :

Tout le monde parle aujourd'hui de « cocktail », mais rares sont ceux qui se doutent de l'origine de cette expression. Récemment, au cours d'un procès mondial à Londres, le tribunal convoqua un expert linguiste pour se prononcer sur cette question. Celui-ci assura la cour que l'usage de ce mot qui veut dire littéralement « queue de coq », remonte à l'époque où les combats de coqs étaient un des divertissements les plus populaires du peuple anglais. A l'issue de chaque combat les parieurs à qui la chance avait souri buvaient à la santé de leur coq et l'habitude s'établit de verser dans ce verre autant de sortes de boissons que le coq conservait encore de plumes dans sa queue.

## LA DOYENNE DES CIGOGNES

VREME, Belgrade :

Non loin de Kaposvar (Yougoslavie), un paysan trouva récemment dans son champ une cigogne morte portant à sa patte un anneau daté de 1901. La cigogne, qui venait sans doute de mourir, car son cadavre était encore « frais » et intact, avait donc atteint l'âge de 36 ans. Age record pour cette espèce d'échassiers. Tant il est vrai que chez les animaux comme chez les hommes, les exceptions confirment la règle.

## UN JUGE NEGRE AUX ETATS-UNIS

TIME, New-York :

Le président Roosevelt vient de faire un geste éclatant, ou plutôt même un acte

révolutionnaire. Pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis, un nègre sera comme juge au Tribunal fédéral de l'Etat de Virginia. Jusqu'ici, il y avait parfois des juges de paix noirs dans les quartiers noirs de Chicago, de New-York du district de Columbia, mais jamais aucun noir n'a encore jugé des blancs. Le nouveau juge, Mr William Hastie, âgé de 32 ans, est un avocat remarquable.

Disons cependant que la majorité de la population des îles de Virginia est composée de nègres.

## PLUS DE MASCOTTES EN NOUVELLE-ZELANDE

CUMHURYIET, Istanbul :

Les propriétaires de voitures automobiles de la Nouvelle-Zélande viennent d'être avisés par les autorités que dorénavant, il sera interdit d'orner les radiateurs de mascottes.

L'ordonnance est rédigée comme suit : « Aucune personne ne pourra conduire une voiture à moteur sur le radiateur de laquelle est placée une mascotte ; mascotte installée de telle façon que si la voiture s'arrête brusquement devant un piéton indigène, elle occasionne à celui-ci une sensation de frayeur ou de saisissement. Seules sont admises les mascottes susceptibles de ne causer aucun effroi. »

Les automobilistes sont perplexes et déclarent que l'ordonnance devrait être complétée par la publication d'une liste de mascottes considérées par les autorités comme « dangereuses » et une liste de mascottes admises comme « porte-bonheur ».

## TOUT LE MONDE EN REMORQUE !

JUDGE, New-York.

Pasadena, en Californie, s'enorgueillit d'être la ville des remorques de luxe. Il est vrai qu'en Californie, aucune chose ne saurait se passer de ce qualificatif « de luxe ». Cette mode de remorques-automobiles pour habitation se répand dans toute l'Amérique. A Houston (Texas), la clinique du Dr Cavalier a été installée dans

une remorque ; à Lancaster (New-York) un couple se maria dans une remorque, et à Logan (Utah) un enfant y naquit.

## UN BON CLIENT

AMERICAN LEGION MONTHLY :

Un homme entre dans un restaurant élégant, s'assoit à une belle table et demande au garçon de lui apporter un verre d'eau fraîche. Puis, il sort de sa poche un paquet de sandwiches qu'il étale sur la table. Le maître d'hôtel l'aperçoit et accourt, tout rouge d'indignation.

- C'est vous précisément qu'il me faut, crie l'homme, dites à l'orchestre de jouer quelque chose de gai !

# VU

L'Illustré Français

PUBLIE CETTE SEMAINE  
LA SUITE DE L'ENQUETE  
RETENTISSANTE

OU VONT LES  
JEUNES ?

CHEZ DORIOU  
OU CHEZ  
LES SOCIALISTES

par Ramon FERNANDEZ

« SI VOUS LE VOULEZ  
FRANÇAIS ET ESPAGNOLS  
NOUS SERONS AMIS »

déclare Franco  
à notre envoyé spécial  
Paul GUITARD

LA COURSE  
AU SOLEIL

par Marcel GENTIS

etc..., etc...

## LE JOURNAL DES NATIONS

Seul Quotidien International

édité au siège de la S.D.N.  
7, rue J.-A. Gaillard GENEVE

Dossiers complets des questions  
internationales débattues au Par-  
lement de toutes les Nations

Le Journal des Nations est in-  
dispensable à tous ceux qui  
suivent de près ou de loin les  
problèmes politiques, économi-  
ques et financiers de l'heure

PRIX DES ABONNEMENTS (Francs suisses)

	3 mois	6 mois	1 an
Genève et Suisse	9 50	18 50	34 50
Etranger	12 50	22 50	42 50

Conditions spéciales pour journalistes

# D'un bout du monde à l'autre bout

## La traversée de l'Arctique en sous-marin

ESCHER TAGBLATT :

**A**FIN de compléter la somme dont Sir Hubert Wilkins, le grand explorateur polaire, a besoin pour sa prochaine expédition au Pôle Nord, sa femme, lady Wilkins, n'a pas hésité à se faire engager par la direction d'une boîte de nuit de New-York, où elle « se produit » comme diseuse.

Lady Wilkins, originaire d'Australie (comme son mari d'ailleurs), était avant son mariage une artiste de théâtre très appréciée. Elle avait, après son mariage, complètement abandonné la scène. Et si elle reprend aujourd'hui son ancien métier, c'est avec l'entière approbation de son mari.

La jolie et courageuse Lady Wilkins fera partie de cette expédition en qualité de... cuisinière à bord du sous-marin. Elle sera l'unique membre féminin de l'équipe, et accompagnera son mari jusqu'au bout de son voyage aventureux, au cours duquel il espère pouvoir traverser les étendues polaires sous la couche de glace du Pôle Nord, et atteindre, en partant de Spitzberg, le détroit de Béring entre l'Alaska et l'Asie.

Le sous-marin que Sir Hubert a fait construire à cet effet ne pourra transporter que sept à neuf personnes au maximum sous les glaces éternelles du Pôle. C'est avec toutes les peines du monde d'ailleurs que sa femme a réussi à lui faire agréer son offre de service comme « cordon bleu ». Elle peut se vanter de ce résultat, car il n'y a eu pas moins de 4.000 personnes qui ont sollicité cet emploi.

Lors de son récent séjour à Londres, Sir Hubert Wilkins a bien voulu donner quelques détails sur sa prochaine aventure polaire. Le sous-marin est une construction très légère ; il ne plongera jamais à plus de dix mètres sous la surface.

D'autre part, pendant les mois d'été, la glace de l'Arctique ne forme pas une couche compacte. Elle présente partout des trous assez grands, où le sous-marin pourra parfaitement remonter à la surface. Pour le cas où il lui sera impossible de le faire, Sir Hubert a muni son sous-marin de perforateurs spéciaux qui crèveront facilement la couverture glaciaire.

Interrogé sur les possibles dangers de cette traversée sous-marine de l'Arctique, Sir Hubert Wilkins a rassuré ses amis. D'après lui, la navigation à dix mètres sous la surface de l'eau est beaucoup moins dangereuse, dans ces régions, que la navigation normale. A cette profondeur, l'eau est

calme ; aucune tempête ne mettra le petit vaisseau en danger. « D'ailleurs, a-t-il ajouté, si je n'avais pas considéré ce voyage comme parfaitement sûr, je n'aurais jamais autorisé ma femme à y participer. »

Sir Hubert espère fermement que les accidents qui ont marqué son expédition à bord du *Nautilus*, en 1931, ne se reproduiront pas cette fois-ci. Il explique son premier échec par le fait que le *Nautilus* était un ancien sous-marin de la flotte américaine, qui ne valait plus grand-chose (il était destiné à être démonté et vendu comme de la vieille ferraille : aussi bien Sir Hubert l'avait-il acheté pour un dollar).

On sait que finalement, et d'accord avec le gouvernement américain, l'explorateur fit couler le *Nautilus* dans le fjord de Bergen.

« Cette fois-ci, a déclaré Sir Hubert avec confiance, j'aurai plus de chance dans ma tentative. Il le faut bien d'ailleurs, puisque nous aurons une femme à bord. »



— Ah, sale resquilleur. Tu veux que je te transporte toi aussi ?  
Prager Presse.

### UNE USURIÈRE PRUDENTE

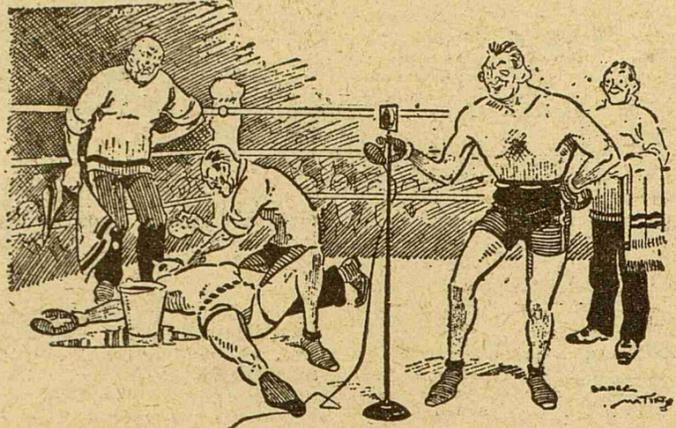
LA REPUBLIQUE, Istanbul :

Profitant de la gêne où se débattent les modestes ouvriers, surtout à la fin du mois une sexagénaire demeurant à Boulac, au Caire, leur prêtait de l'argent à des intérêts frauduleux.

Plus d'une fois, dans l'impossibilité de régler leurs dettes, les malheureux ouvriers s'étaient vu saisir et leurs meubles et leurs paies. Quelques-uns avaient dénoncé la vieille usurière à la police de Boulac.

Dernièrement, une descente fut opérée dans l'habitation de la sexagénaire. De prime abord, les magistrats ne découvrirent aucun billet qui pût confirmer les plaintes des ouvriers, et ils allaient se retirer bredouille lorsque l'attention de l'un d'eux fut attirée par un petit cornet déposé sur une vitrine.

L'ayant pris, il le trouva plein de sel. Il le vida, le dépla et constata que c'était une traite tirée au nom d'un ouvrier. D'autres traites furent également trouvées contenant des épices.



— Le combat a été magnifique et si messieurs-dames veulent rester à l'écoute, mon adversaire leur dira quelques mots dans une demi-heure.

Sydney Bulletin.

## Journaux Américains

New Republic, New-York.

Une publication de nombreux nouveaux journaux est un signe certain que la situation économique du pays s'est améliorée.

Le succès du « Life », devenu grand hebdomadaire illustré, sous la direction d'Henry Luce, dont l'« écurie » comprend aussi « Time », « Fortune » et « The Architectural Forum » est très grande. Les admirateurs déchainés de M. Luce souscrivirent plusieurs centaines de milliers de dollars avant même la parution du premier numéro ; le tirage du « Life » est d'ores et déjà de 750.000 exemplaires, et il augmentera encore dès que les rotatives le permettront. Le « Life » réincarné est une collection de photos choisies pour leur beauté ou par leur caractère sensationnel, et surtout morbide. Le texte n'est en somme constitué que par des légendes. On parcourt ce journal en dix minutes, sans faire le moindre effort mental. Et cela est fort caractéristique pour notre époque.

Le mensuel « Lock », de Des Moines, ressemble au « Life », mais il s'adresse avec ses « révélations » et ses « croisades » à un public moins choisi.

Le succès d'« Esquire » est tout à fait stupéfiant. Il débuta comme un magazine de modes pour hommes, plein de dessins fort suggestifs, dont plusieurs en couleurs. Le même éditeur vient de lancer « Coronet », mensuel également, comptant 200 pages environ. Aucune vulgarité n'y est admise ; le « Coronet » donne autant de pages en couleurs que son frère aîné, mais surtout des reproductions de peintres d'il y a deux cents ans, de vases de Chine, etc.

« Science Digest » est un journal de reproduction, cherchant à imiter le succès de « Readers Digest ». Ce dernier, dont le tirage est de 2 millions d'exemplaires, paraît chaque mois et a suscité de nombreux imitateurs : « Current Digest », « World Digest », « World Review », « Digest and Review », « Women's Digest », etc. Il y a aussi deux revues ne donnant que des extraits ou des résumés de livres, le « Books Digest of Best Sellers », et le « Books in Brief ». Il y a enfin le « Digest Year Book », qui résume

sur 130 pages les 30 plus remarquables articles de l'année.

On s'est souvent posé la question si tous ces « Digest » ne détournent pas le public de la lecture des livres et des revues dont ils citent des extraits. L'expérience prouve cependant que les « Digest » ne nuisent nullement au succès des autres publications.

Le vieux « Literary Digest », dont la rédaction est à New-York et l'imprimerie à Chicago, est maintenant publié d'une façon tout à fait nouvelle. Le texte rédactionnel est tapé à la machine, en petits caractères serrés, et envoyé par béliographe à Chicago ; il y est composé et mis en pages, et les photographies de ces pages clichées sont renvoyées à New-York par le même moyen.

### PETITES HISTOIRES

HUMORIST, Londres :

Le petit Willie est resté avec ses parents à dîner chez son oncle.

— Tu ne pensais pas que tu aurais tant de monde à dîner, mon oncle ? dit-il.

— C'est un petit oiseau qui te l'a dit ?

— Oui, le petit morceau de poulet dans mon assiette.

Client. — Vous devriez me compter la coupe des cheveux moitié prix, puisque j'en ai si peu.

Coiffeur. — Dans votre cas, nous ne faisons pas payer la coupe des cheveux, mais le travail qui consiste à les repérer.

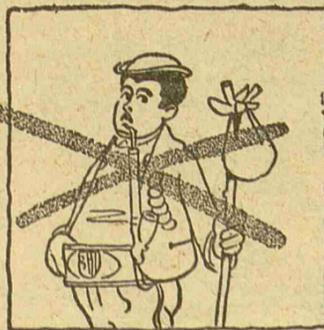
Agent de circulation. — Ehl vous, là-bas, qu'est-ce que vous vous imaginez être ?

Chauffeur. — Je ne suis qu'un de ces contribuables qui vous entretiennent pour se faire insulter par vous.

Juge (à un homme qui a été arrêté pour ivresse et tapage nocturne). — Dix shillings d'amende ou quinze jours de prison ?

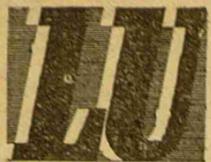
Délinquant. — Mais je n'ai en tout et pour tout que deux shillings.

Juge. — Alors, c'est la prison. Si vous n'aviez pas dépensé votre argent à vous enivrer vous auriez maintenant de quoi payer l'amende.



Pour gagner la faveur du peuple : cinq projets vestimentaires pour l'« empereur populaire » Otto.

Das Schevarze Korps, Berlin.



## Notre dernier Courrier

### La fête à souhaiter

Monsieur le Rédacteur en chef,  
J'écoute tous les matins les émissions d'un de nos postes de radiodiffusion d'Etat.  
Au début des informations, le speaker annonce la « fête du jour », puis « la fête à souhaiter », qui est celle du lendemain. Les deux prénoms ainsi mentionnés ne concordent pas toujours avec ceux qu'on lit aux dates correspondantes, sur le calendrier. Comment cela se fait-il ? Je serais heureux d'en avoir l'explication.

Marwin LING,

Parce que les éditeurs de calendrier, pour arriver à n'aligner qu'un seul prénom en regard de chaque date en sont réduits à choisir arbitrairement parmi la multitude de noms de saints et de saintes que répartit entre les jours la nomenclature officielle pontificale (Congrégation curiale des rites), nomenclature contenue dans un volumineux répertoire édité par l'Imprimerie Vaticane.

Par exemple, pour le 20 avril, nous voyons, sur tel calendrier : Saint-Théodore. Confrontons quelques éditions du calendrier : nous y trouvons, à la même date, Saint-Servilien, Saint-Marcellin, évêque, etc...

Reportons-nous à la nomenclature pontificale. Nous y voyons, au « duodecimo kalendas maji », c'est-à-dire au 20<sup>e</sup> jour d'avril, la fête de seize saints et saintes.

En voici la liste avec, en regard de chaque nom, un chiffre précisant combien de fois ce même nom désigne des saints et des saintes répertoriés dans l'ensemble de la vaste nomenclature :

- Acindyn, 2 ;
- Agnès, 2 ;
- Antonin, 12 ;
- Césaire, 1 ;
- Crysochore, 1 ;
- Marcellin, 10 ;
- Marcien, 16 ;
- Servilien, 1 ;
- Séverin, 5 ;
- Sulpice, 3 ;
- Théodore, 28 ;
- Théonas, 3 ;
- Théotime, 4 ;
- Victor, 35 ;
- Zénon, 14 ;
- Zotique, 9.

Soit au total, 146 titulaires rien que pour les 16 noms cités. Vous pouvez aisément comprendre, maintenant, pourquoi les noms de saints que vous entendez tous les matins ne correspondent pas souvent à ceux des saints de votre calendrier. Naturellement, les éditeurs choisissent Victor de préférence à Zotique, mais ils peuvent hésiter entre Crysochore et Acindyn.

### Le suicide des animaux

Monsieur le Directeur,

Notre littérature fourmille d'histoires au cours desquelles des animaux vont de propos délibéré à la mort, soit par étouffement, soit par obéissance passive, soit par dévouement.

Existe-t-il des faits sérieusement contrôlés qui puissent établir qu'un animal sans y être poussé, de sa propre volonté et un mot, se soit décidé au suicide ?

ZIEDEM, Liège.

Ce curieux problème a été soulevé bien souvent. Nous pouvons vous citer au moins deux cas qui présentent un caractère d'authenticité satisfaisant. L'un est celui que signale de docteur Marcel Baudoin, d'un moyen duc, isolé dans une vallée, qui fit la grève de la faim et mourut au bout de dix jours, malgré tous les essais d'alimentation que l'on tenta. De son côté, le docteur Paul Brach, du Muséum National des Etats-Unis, a découvert que les ignames se laissent mourir sans qu'on en puisse donner la raison.

Après leur capture, lorsqu'ils réalisent leur impuissance à se libérer, ces pauvres animaux sont secoués d'une sorte de frisson et tombent morts. Le savant américain croit qu'il faut attribuer cette mort à une glande mystérieuse qui distillerait, sous l'action d'un réflexe, un poison subtil.

### La fortune des rois

Monsieur le Rédacteur,

A la suite d'un pari avec un camarade, je viens vous demander un « tuyau » que

personne n'a pu me fournir dans mon entourage. Je voudrais savoir quelle est la fortune approximative des rois. Pardonnez-moi pour ce que ma question n'est de saugrenu ou de puéril, et recevez les meilleurs compliments d'un fidèle lecteur de votre journal.

Marlo LAURAT, Etudiant.

Le souverain le plus riche du monde était sans conteste le roi d'Angleterre, George V. La moitié de Londres lui appartenait ainsi que d'innombrables châteaux et près de 200.000 hectares de terres.

La succession a morcelé cet héritage fantastique. Mais il convient de faire remarquer que les revenus énormes tirés de cette fortune étaient abandonnés au pays en échange d'une liste civile fixe de 30.000.000 de francs.

Les revenus du Pape sont fabuleux. Il dispose librement des biens de l'Eglise catholique et, en outre, les traités conclus entre lui et M. Mussolini octroyèrent au premier la coquette somme de 1.750.000.000 de lires, à titre de dédommagement.

Vient ensuite le roi des Belges, avec 21 millions de liste civile, la reine Wilhelmine des Pays-Bas, avec 15 millions, le roi d'Italie, avec 12 millions, le roi d'Egypte avec 11 millions. Mais chacun de ces souverains possède en plus une fortune propre dont le montant est considérable.

### L'inflation en Allemagne

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro de VU du 24 février, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article sur l'inflation en Allemagne. Je m'intéresse beaucoup à cette question et, lorsque j'en ai le loisir, je tâche de compléter ma documentation. A ce sujet, pouvez-vous me donner quelques précisions sur les deux lois — du 16 juillet 1925, je crois — qui ont réglé la valorisation des devises en Allemagne ? Dans l'espoir de voir ma



— Ah, le dégoûtant, il a emporté notre pneu de rechange.  
Everybody's, Londres.

demande satisfaisante, je vous adresse, monsieur le Directeur, etc...

UN ABONNE DE VU ET DE LU.

C'est, en effet, les lois du 16 juillet 1925 qui ont définitivement réglé la valorisation en Allemagne. L'une concernait la liquidation des emprunts en marks-papier du Reich, des Etats particuliers et des Communes, et l'autre la valorisation des créances privées libellées en marks-papier.

Les emprunts-marks du Reich sont convertis en une « dette de liquidation » libellée en reichsmarks, non exigibles en capital et ne portant pas intérêt avant l'extinction des paiements de réparations. En principe, il est attribué 25 reichsmarks de nominal de la nouvelle dette pour 1.000 marks de nominal des emprunts antérieurs à 1919. Les porteurs dits « anciens » — ceux qui sont en possession continue de leurs titres depuis le 1<sup>er</sup> juillet 1920 — bénéficient d'un traitement de faveur comportant la participation à des tirages et une rente privilégiée perpétuelle (de 800 marks au maximum pour les porteurs allemands nécessiteux).

La seconde loi du 16 juillet ouvre un droit à revalorisation pour les créances privées fondées sur des rapports juridiques nés avant le 14 février 1924, lorsqu'elles ont pour objet le paiement d'une somme d'argent déterminée exprimée en marks. Le taux de valorisation est de 25 pour 100 pour les hypothèques et de 15 0/0 pour les obligations industrielles, les porteurs de ces dernières ayant droit en outre à une certaine participation dans les bénéfices des entreprises émettrices.

Ajoutons que ces mesures législatives n'ont jamais réussi qu'à provoquer des déplacements du capital existant.

Nous vous conseillons, si vous ne le connaissez déjà, l'ouvrage très documenté sur l'Histoire de l'Inflation, de Richard Lewinsohn, édité par Payot.

### Bulletin d'abonnement à « LU »

Je soussigné.....

demeurant à.....

déclare souscrire un abonnement à LU, 13, quai Voltaire (7<sup>e</sup>)

pour une durée de (1)  $\left\{ \begin{array}{l} \text{Un an au prix de 72 francs.} \\ \text{Six mois au prix de 38 francs.} \\ \text{Trois mois au prix de 21 francs.} \end{array} \right.$

que je vous fais parvenir (2).....

Signature.

(1) Rayer la mention inutile.

(2) Ci-joint en un chèque, mandat-poste, bon de poste ou par compte chèque postal Paris 660-15.

Etranger  $\left\{ \begin{array}{l} \text{a) Un an, 86 fr. Six mois, 45 fr. Trois mois, 24 fr.} \\ \text{b) Un an, 100 fr. Six mois, 52 fr. Trois mois, 28 fr.} \end{array} \right.$   
a) Pays à tarif simple ; b) Pays à tarif double. (Voir ci-dessous).

« LU » COUTE MOINS CHER QU'UN QUOTIDIEN : par un système de primes magnifiques en livres, l'abonnement d'un an revient en effet à 10 francs.

La Direction de « LU » vous offre :

ABONNEMENT A « LU »			ABONNEMENT COMBINE A « LU » ET A « VU »		
3 MOIS	15 francs de livres.	(Prix de l'abonnement : 21 francs)	3 MOIS	25 francs de livres.	(Prix de l'abonnement : 38 francs)
6 MOIS	30 francs de livres.	(Prix de l'abonnement : 38 francs)	6 MOIS	60 francs de livres.	(Prix de l'abonnement : 73 francs)
UN AN	62 francs de livres.	(Prix de l'abonnement : 72 francs)	UN AN	125 francs de livres.	(Prix de l'abonnement : 140 francs)

Les souscripteurs sont priés de choisir les livres offerts en prime dans les catalogues de publication des Editions de la Renaissance du Livre et des Editions Bernard Grasset, qui seront adressés gratuitement sur demande.

Prière de joindre 1 franc en timbres-poste par volume choisi pour frais d'envoi.

### ABONNEZ-VOUS A

#### SERVICE DES ABONNEMENTS-POSTE INTERNATIONAUX

Nous signalons à nos lecteurs et abonnés qui habitent les pays suivants : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Hongrie, Italie et colonies, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal et colonies, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie, Estonie, Lettonie, Lituanie, Dantzig, Vatican, qu'il leur sera possible à dater du 1<sup>er</sup> JANVIER 1936 de souscrire dans leurs bureaux de poste (service des abonnements-poste internationaux) des abonnements à « VU », « LU » ou abonnements combinés au prix du tarif France et colonies. Ces abonnements peuvent être souscrits pour des périodes de 12, 6 et 3 mois, mais doivent obligatoirement commencer le 1<sup>er</sup> janvier de chaque année pour les abonnements de 12 mois, les 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> juillet pour les abonnements de 6 mois, les 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet, 1<sup>er</sup> octobre pour les abonnements de 3 mois.

PAIEMENT. Les abonnements sont payables à la souscription par chèques, mandats-poste ou par versements à notre compte chèques postaux Paris 660-15 et partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois.

« VU » et « LU », 13, quai Voltaire, Paris.  
Tél. : Littré 08-14 et la suite. — R. C. Seine 271.537 B.



Directeur général :  
ALFRED MALLET

### TARIF DES ABONNEMENTS

	« VU »			« LU »			« LU » « VU » comb.		
	3 mois	6 mois	1 an	3 mois	6 mois	1 an	3 mois	6 mois	1 an
France et Colonies	26.	50.	95.	21.	38.	72.	38.	73.	140.
Etranger tarif simple	34.	62.	119.	24.	45.	86.	47.	92.	178.
Etranger tarif double	40.	74.	143.	28.	52.	100.	57.	111.	216.

#### ABONNEMENT D'ESSAI DE 3 MOIS (8 NUMEROS) RESERVE UNIQUEMENT A DE NOUVEAUX ABONNES

	« VU »	« LU »	« LU » « VU » comb.
France et colonies	12.	12.	24.
Etranger tarif simple	16.	16.	32.
Etranger tarif double	20.	20.	40.

Ainsi les souscripteurs à cet abonnement d'essai paieront effectivement pendant huit semaines leur numéro reçu à domicile, 1 fr. 50 au lieu de 2 francs. N. B. — Les pays étrangers à tarif double sont : Bolivie, Chine, Danemark, Etats-Unis, Grande-Bretagne et colonies (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Palestine, Pérou, Suède.

NUMEROS SPECIAUX DE « VU ». Il est rappelé que les abonnés à « VU » ou combiné « VU » et « LU » reçoivent gratuitement tous les numéros spéciaux de « VU » et compris tous les numéros édités hors séries. Pour tout changement d'adresse joindre un timbre de 1 fr. 50.